M. BERGSON
ET LA CIVILISATION MODERNE

C'est parfois trahir un philosophe que d'insister sur certains aspects accidentels ou épisodiques de sa doctrine, auxquels il peut n'accorder qu'une importance accessoire. Ce qu'il faut considérer d'abord, c'en est l'essence, l'idée mère qui engendre ou éclaire tous les jaillissements de la pensée. Il semble qu'il en soit ainsi particulièrement de M. Bergson, dont toute l'œuvre est de caractère strictement scientifique et métaphysique, et dont le dernier livre est une admirable méditation, constamment poussée en profondeur, sur les problèmes fondamentaux de la morale et de la religion (1). Que penser de sa conception des sociétés « closes » et de la société « ouverte », du « statisme » et du «« dynamisme » en religion et en morale, de son analyse du mysticisme et de la valeur qu'il lui attribue, voilà sans doute sur quels points, en effet capitaux, discutent d'abord les philosophes. Ils ébranlent des ondes concentriques qui n'ont pas fini de toucher les âmes.

Et pourtant, ce n'est pas un travail vain que de se poser, même à propos de cet ouvrage, des questions d'un caractère moral et pratique, ce mot étant pris dans son sens le plus exact. Outre que rien de ce qui vient d'un grand esprit n'est indifférent, l'auteur nous y invite. L'ouvrage se termine en effet par des « remarques fi-

(1) *Les deux sources de la morale et de la religion* (Alcan).

nales » qui traitent des problèmes essentiels de la civilisation moderne, sous sa double forme industrielle et démocratique. Et le sous-titre ajouté par M. Bergson lui-même, « Mécanique et Mystique », indique que ces remarques ne constituent pas un hors-d'œuvre, qu'elles sont orientées dans le droit fil de la pensée du philosophe.

§

Etant donné l'esprit général de cette philosophie, et sa prédilection pour la « mystique » qui n'a nulle part été poussée plus loin que dans ce volume, on pourrait croire que cette prédilection entraîne condamnation de la « mécanique », comme on le voit chez certains mystiques slaves ou orientaux. Il n'en est rien. La pensée de M. Bergson, tout en n'hésitant pas à conclure, est beaucoup plus équilibrée et prudente. Déjà dans ses précédents ouvrages, s'il faisait appel à l'« intuition » pour pénétrer jusqu'à la vie profonde de l'âme, il n'a jamais médit de la science, à laquelle il accorde une entière confiance dans son domaine, qui est celui du monde extérieur. De même ici, tout en affirmant une différence non seulement de degré, mais de nature, entre la morale purement sociale des sociétés « closes » et l'amour universel de l'humanité, entre la religion « statique » ou théologique et la religion « dynamique » ou mystique, M. Bergson se garde bien de dénigrer les premières. Elles sont nécessaires à la faiblesse humaine, qui doit chercher partout des appuis. Et même elles conviennent à la plupart des hommes; seules les âmes d'élite peuvent briser cette croûte d'habitudes, et écouter l'« appel des héros ».

De même encore en ce qui touche la civilisation industrielle. Certes ni la technique ni la science n'ont en elles-mêmes une valeur morale, il ne faut pas leur demander ce qu'elles ne peuvent donner; mais elles four-

nissent aux hommes des connaissances intellectuelles et les moyens matériels sur lesquels peut s'appuyer leur effort de rénovation. « L'homme ne se soulèvera au-dessus de terre que si un outillage puissant lui fournit le point d'appui. Il devra peser sur la matière s'il veut se détacher d'elle. En d'autres termes, la mystique appelle la mécanique. » Ainsi, loin d'imaginer entre elles un antagonisme absolu, M. Bergson les voit fonction l'une de l'autre.

Quel procès fait-on le plus généralement à la civilisation industrielle? On l'accuse de surexciter les appétits, de créer une foule de besoins artificiels que tous ne peuvent satisfaire, et qui déséquilibrent l'espèce humaine. Le fait n'est pas douteux, mais on se trompe sur ses causes. « Comme la science ne saurait s'arrêter, il semble bien, en effet, qu'il ne doive pas y avoir de fin à la satisfaction de nos anciens besoins, à la création de besoins nouveaux. Mais il faudrait d'abord se demander si l'esprit d'invention suscite nécessairement des besoins artificiels, ou si ce ne serait pas le besoin artificiel qui aurait orienté ici l'esprit d'invention. La seconde hypothèse est de beaucoup la plus probable. » En conséquence, conclut M. Bergson, ne nous en prenons ni à la science ni à l'industrie, qui ne sont que des moyens, mais à l'esprit d'invention qui ne s'est pas toujours exercé au mieux des intérêts de l'humanité.

Ici, le philosophe précise son réquisitoire qui prend, sous la discrétion voulue des termes, un émouvant accent d'humanité. Quelle fut l'erreur de « l'esprit d'invention »? Ce fut d'avoir poussé trop loin la satisfaction de quelques privilégiés et d'avoir perdu de vue l'humanité dans son ensemble. « Il a créé une foule de besoins nouveaux; il ne s'est pas assez préoccupé d'assurer au plus grand nombre, à tous si c'était possible, la satisfaction des besoins anciens. Plus simplement, sans négliger le nécessaire, il a trop pensé au superflu. » Dira-

t-on que ces termes, *nécessaire, superflu,* sont malaisés à définir? Oui, répond M. Bergson, mais « il y a des cas où il faut voir gros ». Par exemple, il n'est pas admissible que des hommes ne mangent pas à leur faim parce que la terre manque de bras. « Si le machinisme a un tort, c'est de ne pas s'être employé suffisamment à aider l'homme dans ce travail si dur. » Nous savons aujourd'hui que le problème est plus complexe; le vice n'est pas seulement dans l'insuffisant emploi des machines, il est dans une anarchie de répartition qui fait qu'on détruit du blé et du café dans un continent, tandis que des hommes meurent de faim dans un autre, mais cette remarque ne contredit pas la pensée de M. Bergson. « D'une manière générale, peut-on dire avec lui, l'industrie ne s'est pas assez souciée de la plus ou moins grande importance des besoins à satisfaire. » Et, tirant une conclusion pratique, politique, le philosophe donne hardiment une approbation tacite à ce qu'on appelle aujourd'hui l'*économie organisée*. « On voudrait, ici comme ailleurs, une pensée centrale, organisatrice, qui coordonnât l'industrie à l'agriculture et assignât aux machines leur place rationnelle, celle où elles peuvent rendre le plus de services à l'humanité. »

De même en ce qui concerne le grief couramment fait au machinisme, celui de mécaniser l'ouvrier et d'uniformiser les produits. La machine, répond M. Bergson, permet de donner à l'ouvrier un plus grand nombre d'heures de repos. « Si l'ouvrier emploie ce supplément de loisir à autre chose qu'aux prétendus amusements qu'un industrialisme mal dirigé a mis à la portée de tous, il donnera à son intelligence le développement qu'il aura choisi. » Quant à l'uniformité des produits, « faites que je puisse meubler ma tête selon mon goût propre, et j'accepterai pour elle le chapeau de tout le monde ». Résignation philosophique qui n'agréera guère à l'artiste épris de pittoresque, mais il est vrai pourtant que,

dans l'ordre des valeurs, « la tête doit passer avant le chapeau ».

En somme, on adresse au machinisme des critiques qui ne sont pas fondées, et on néglige les pertinentes. Ce que lui reproche M. Bergson, ce n'est pas d'avoir satisfait des besoins réels, c'est « d'en avoir trop encouragé d'artificiels, d'avoir poussé au luxe, d'avoir favorisé les villes au détriment des campagnes, enfin d'avoir élargi la distance et transformé les rapports entre le patron et l'ouvrier, entre le capital et le travail ». La situation n'est d'ailleurs pas désespérée. Il est encore possible que la machine devînt ce que Berthelot rêvait que fût la science, « la grande bienfaitrice ». Pour cela, « il faudrait que l'humanité entreprît de simplifier son existence avec autant de frénésie qu'elle en mit à la compliquer. L'initiative ne peut venir que d'elle, car c'est elle, et non pas la prétendue force des choses, encore moins une fatalité inhérente à la machine, qui a lancé sur une certaine piste l'esprit d'invention ». N'accusons pas des entités sommaires, des concepts vides comme la *force des choses* ou la *fatalité*; ne nous en prenons qu'aux seuls responsables, les hommes qui pensent, imaginent, inventent, mais détournent l'esprit d'invention de la voie où se trouve le salut de l'humanité tout entière.

§

Simplifier l'existence, et la simplifier *avec frénésie*, telle est donc pour M. Bergson la règle de la sagesse dans les temps où nous vivons. Si la première partie de ce précepte ne semble guère originale, l'autre est plus énigmatique et veut quelques éclaircissements.

M. Bergson esquisse en effet, dans la dernière partie de son ouvrage, une sorte de loi du progrès caractérisée par un rythme ou plutôt une « oscillation ». L'élan vital originel, primitivement un, qui est au cœur des

choses selon la philosophie bergsonienne, a tendance à se scinder en lignes divergentes d'évolution. Dans la vie animale, ces lignes aboutissent à ces formes extrêmes que sont l'instinct des insectes d'une part, l'intelligence humaine d'autre part, laquelle invente les sciences, les techniques, les religions, les morales. C'est la « *loi de dichotomie* ». Dans la vie psychologique et dans la vie sociale, ces tendances divergentes se retrouvent et se développent successivement, poussant l'esprit d'invention tantôt vers la vie matérielle et la fièvre des richesses, tantôt vers la vie intérieure et un certain retour à l'ascétisme. Et chacune de ces tendances se développe, non pas modérément et comme en hésitant, mais d'une façon absolue et pour ainsi dire révolutionnaire, poussant dans son sens jusqu'à ce qu'elle soit arrêtée par « l'imminence d'une catastrophe ». La loi de dichotomie se complète donc par la « *loi de double frénésie* », et c'est ainsi que le progrès se fait, « par une oscillation entre les deux contraires, la situation n'étant d'ailleurs pas la même et un gain ayant été réalisé quand le balancier revient à son point de départ ».

L'idée de cette oscillation n'appartient pas en propre à M. Bergson. Il y a quelques années, un autre philosophe, M. Louis Weber, dans un ouvrage remarqué, avait cru pouvoir établir un *Rythme du Progrès*, une sorte de « loi des deux états » qui corrigerait la « loi des trois états » d'Auguste Comte. Il y aurait alternance, dans l'histoire de l'humanité, entre des périodes d'action technique et mécanique, où l'homme se proposerait la maîtrise des choses, et des périodes d'action psychologique, où l'activité spirituelle serait considérée comme beaucoup plus efficace pour gouverner les hommes et se concilier les dieux. Quoi qu'il en soit de cette thèse, il semble bien qu'on puisse constater avec M. Bergson, dans l'histoire de notre civilisation, ces deux tendances divergentes et successives de l'esprit d'invention. Pen-

dant toute l'antiquité et le moyen âge (sans remonter à la préhistoire encore insuffisamment connue), « un idéal d'ascétisme avait prédominé ». L'esprit, tourné vers la vie contemplative ou mystique, dédaignait la science expérimentale et les techniques qui pouvaient en sortir. La sagesse antique était d'accord avec le christianisme pour préconiser le dédain des richesses et la modestie des besoins. Sans doute les ascètes frénétiques, les saints et les penseurs épris de pauvreté étaient peu nombreux, de même que n'abondaient pas les vrais mystiques; mais l'exemple de ces héros « se dilua pour le commun des hommes en une indifférence générale aux conditions de l'existence quotidienne. C'était, pour tout le monde, un manque de confort qui nous surprend ».

Les inventions et les découvertes du XVIe siècle, l'extension du mercantilisme, la convoitise des métaux et des produits précieux qui en fut la conséquence, l'ivresse de science, de puissance et d'art qui marqua la Renaissance et laissa son empreinte sur la Réforme elle-même, plus que tout l'invention de la machine à vapeur et de toutes les formes de la grande production, tous ces faits caractéristiques de l'âge moderne développèrent formidablement les goûts de richesse, de plaisir et de luxe. Encore une fois, la science elle-même n'en est pas responsable, et ce n'est pas à elle qu'il faut s'en prendre, mais au mauvais emploi par les hommes des richesses créées. Mais nous en sommes arrivés au point où une nouvelle réaction est indispensable. Il nous faut de toute nécessité revenir à une vie « plus sérieuse en même temps que plus simple ». Il faut simplifier notre alimentation, ce qui aurait déjà « des répercussions sans nombre sur notre industrie, notre commerce, notre agriculture ». Il faut tempérer le sens génésique, car « toute notre civilisation est aphrodisiaque »; quand la science aura dit son mot, « il n'y aura plus de plaisir à tant

aimer le plaisir ». Cette révolution capitale dépend pour une grande part de la femme elle-même, elle « hâtera la venue de ce moment dans la mesure où elle voudra réellement, sincèrement, devenir l'égale de l'homme, au lieu de rester l'instrument qu'elle est encore, attendant de vibrer sous l'archet du musicien ». Que cette transformation s'opère, comme tout se tient, « il y aura moins de gaspillage, et aussi moins d'envie ».

De l'observatoire où se place M. Bergson, on aperçoit à la fois des raisons d'inquiétude et des motifs d'espérer. Les premières sont l'exaspération frénétique de la soif d'amusement, du goût de lucre et de luxe, mais cette frénésie même doit en un sens nous rassurer, car « nous savons qu'une frénésie appelle la frénésie antagoniste ». Il y a aujourd'hui un tel abîme entre un « corps démesurément grandi » et une âme restée ce qu'elle était, « trop petite pour le remplir, trop faible pour le diriger », qu'il faut à tout prix combler ce vide. Nous avons besoin « de nouvelles réserves d'énergie potentielle, cette fois morale »; « le corps attend un supplément d'âme..., la mécanique exigerait une mystique ». La voie est donc ouverte à de nouveaux ascètes, à des héros de la vie spirituelle. « Qu'un génie mystique surgisse; il entraînera derrière lui une humanité au corps déjà immensément accru, à l'âme par lui transfigurée. » Sans doute, ce héros, « nous ne le suivrons pas tous, mais tous nous sentirons que nous devrions le faire, et nous connaîtrons le chemin, que nous élargirons si nous y passons ». Les satisfactions qui nous avaient paru solides nous apparaîtront « comme un ballon qu'on remplit furieusement d'air et qui se dégonflera aussi tout d'un coup ». Et peut-être même ce génie voudra-t-il faire de l'espèce humaine « une espèce nouvelle, ou plutôt la délivrer de la nécessité d'être une espèce »...

A ces hauteurs, l'appel bergsonien au génie mystique rejoint le thème essentiel du livre, l'« appel au héros »

religieux ou moral, au mystique plein et achevé, qui, par la puissance de son *aspiration*, brise la carapace de la pression sociale ou des doctrines intellectualistes pour s'élever au pur amour, qui le fait communier avec Dieu. De ces héros de la vie spirituelle, Socrate visité par son démon, Plotin le contemplateur, Bouddha l'ennemi du vouloir-vivre, les prophètes d'Israël et surtout les mystiques chrétiens, qui sont les seuls mystiques complets, nous offrent des exemples mémorables. En verrons-nous d'autres? M. Bergson n'ose l'affirmer. « Ne comptons pas trop, écrit-il, sur l'apparition d'une grande âme privilégiée. » Mais, « à défaut d'elle, d'autres influences pourraient détourner notre attention des hochets qui nous amusent et des mirages autour desquels nous nous battons. »

§

Quelles sont ces influences, ot plutôt par quels travaux pourrions-nous nous détourner des hochets et des mirages et revenir à une vie vraiment humaine? Nous connaissons déjà une de ces tâches : c'est de rompre avec les besoins artificiels de la civilisation moderne et de nous contenter d'une existence plus modeste et plus simplifiée. Mais il en est d'autres que M. Bergson ne fait qu'esquisser ; chacune de ces esquisses est d'ailleurs plus chargée de suggestions que bien des développements verbeux.

Il faudrait en somme spiritualiser la démocratie. A la démocratie, M. Bergson ne consacre que quelques pages, mais pleines de suc. Il établit nettement qu'elle n'est pas primitive, comme on le prétend quelquefois, pour la simple raison que, « de toutes les conceptions politiques, c'est la plus éloignée de la nature ». Qu'est-ce en effet que la nature? La réponse du philosophe est aussi « réaliste » qu'on peut l'attendre d'un penseur

qui ne veut s'appuyer que sur l'expérience. La nature, c'est la guerre, la guerre entre les individus, dont les plus forts deviennent des chefs féroces et impitoyables; la guerre entre les sociétés, primitivement très petites et « closes », et qui se sont agrandies par la conquête, sous l'action de ces chefs, jusqu'à former les grands empires historiques et les grandes nations modernes. Or, qu'est-ce que la démocratie? C'est essentiellement une « protestation » contre les excès d'autorité des régimes monarchiques ou oligarchiques. « Chacune des phrases de la Déclaration des Droits de l'Homme est un défi jeté à un abus. Il s'agissait d'en finir avec des souffrances intolérables. » Et cette protestation s'appuie sur un idéal moral. La démocratie « attribue à l'homme des droits inviolables. Ces droits, pour rester inviolés, exigent de la part de tous une fidélité inaltérable au devoir. » Telle est la doctrine dont on découvrirait « les origines sentimentales dans l'âme de Rousseau, les principes philosophiques dans l'œuvre de Kant, le fond religieux chez Kant et chez Rousseau ensemble ». Et sans doute, comme tous les régimes, la démocratie est une lutte d'abord, lutte des bourgeois contre les ordres privilégiés pour établir le parlementarisme, puis lutte des gens du peuple contre les bourgeois et les « notables » qui ont substitué une nouvelle oppression à l'ancienne. Mais le fait que cette lutte est menée au nom du droit permet d'y voir « un idéal, ou plutôt une direction où acheminer l'humanité ».

Ainsi, en quelques lignes, M. Bergson dit tout l'essentiel. Il montre le caractère surtout négatif des formules démocratiques, d'où il est moins facile de tirer l'indication positive de ce qu'il faut faire. Ce devoir, cependant, apparaît. Il est de « transcender », par « un grand effort inverse de la nature », les conditions de nos « sociétés closes » et de s'élever jusqu'à l'homme idéal. Ce grand effort, conformément à toute la doctrine

de l'ouvrage, M. Bergson est persuadé qu'il ne peut s'accomplir que par la voie mystique, et c'est pourquoi, des trois termes de la devise républicaine, il met « au-dessus de tout la fraternité », qui réconcilie les deux autres. Cela lui permet de dire « que la démocratie est d'essence évangélique, et qu'elle a pour moteur l'amour» Conclusion valable sur le plan mystique, mais sur le plan du relatif l'amour lui-même ne peut vouloir que la pleine réalisation du droit.

Approximer davantage l'idéal de la démocratie politique ne suffit pas, il faut aussi réaliser la fraternité des peuples. Tâche encore plus ardue, M. Bergson nous le fait bien sentir. Nous nous heurtons ici à plein à cet instinct guerrier prédominant chez l'homme naturel, et qui est encore plus fort chez les peuples que chez les individus. Car à l'intérieur des petites sociétés, pour lesquelles l'homme est originairement fait, les individus ne répugnent plus à s'en remettre aux juges du soin de trancher leurs différends, ils « y sont obscurément engagés par l'instinct de discipline immanent à la société close ». Mais, entre ces sociétés closes elles-mêmes, c'est-à-dire entre les Etats modernes, il n'y a pas de juge, il y a même répugnance à se soumettre à un arbitre, car elles se considèrent comme des unités se suffisant à elles-mêmes, et toute la morale et la religion « statiques » se sont organisées dans cette hypothèse. La guerre entre peuples est donc « essentielle », et ce que peut devenir la guerre aujourd'hui avec les armes de la science on l'imagine assez : « il ne restera peut-être plus trace du vaincu sur la terre ».

Pourtant, M. Bergson ne désespère pas. Il salue comme des « bienfaiteurs de l'humanité » les « grands optimistes » qui ont fondé la Société des Nations. La difficulté étant telle, il estime « que les résultats obtenus dépassent déjà ce qu'on pouvait espérer ». Pour éliminer les causes de nouvelles guerres, dont la plus grave

est le surpeuplement (2), il est nécessaire que l'organisme international fasse davantage encore, et réussisse à imposer ses décisions aux résistances des Etats. « C'est une erreur dangereuse que de croire qu'un organisme international obtiendra la paix définitive sans intervenir, d'autorité, dans la législation des divers pays et peut-être même dans leur administration. » C'est dire nettement que la paix n'est possible qu'à condition de limiter le nationalisme des Etats. « Qu'on maintienne le principe de la souveraineté de l'Etat, si l'on veut : il fléchira nécessairement dans son application aux cas particuliers. » Il faut regarder en face cette difficulté, car il faut « savoir à quoi l'on consent quand on demande la suppression des guerres ».

Quant à l'étape suprême, qui fait passer les hommes des « sociétés closes », même organisées, à la « société ouverte », des cités ou des nations à l'humanité tout entière, elle ne peut être obtenue, comme l'accomplissement de la démocratie intégrale, que par voie mystique, et non rationnelle. Suivant toujours son idée fondamentale, M. Bergson estime que, de même qu'entre l'instinct et l'intelligence, ou l'intelligence et l'intuition, de même entre la société close et la société ouverte il n'y a pas différence de degrés, mais différence de nature; « de la cité à l'humanité on ne passera jamais par voie d'élargissement. Elles ne sont pas de même essence ». Il faut faire un saut d'un ordre à l'autre, comme selon Pascal de l'ordre de l'esprit à l'ordre de la charité. Cette étape mystique, qui est à l'origine de toutes les grandes transformations morales, se produira-t-elle? De nouveau M. Bergson hésite, sans désespérer. « L'humanité en paraît sans doute aussi éloignée que jamais. Mais qui

(2) Notons ici que M. Bergson distingue entre les « pays de trop faible natalité comme la France », où « l'Etat doit sans doute pousser à l'accroissement de la population », et les « pays où la population surabonde », où il faudrait « frapper de taxes plus ou moins lourdes l'enfant en excédent » et « prendre des mesures qui seraient en d'autres cas inquisitoriales ».

sait? » Là encore, il se peut que, par un retour inévitable du pendule chargé d'expérience, la mécanique appelle la mystique.

Enfin, et c'est par là que termine M. Bergson, la conversion doit atteindre la science elle-même. Depuis l'ère moderne, l'esprit d'invention ne s'est porté que sur la matière, il a négligé l'esprit. Une telle tendance était sans doute inévitable, « il fallait aller au plus pressé ». Mais dans cette direction, si la connaissance du monde extérieur a fait des progrès prodigieux, celle de l'âme est restée en souffrance. Bien plus, elle s'est faussée, car l'intelligence s'est donné « une représentation spatiale de la vie intérieure », que M. Bergson a dénoncée dans ses précédents ouvrages. Il est temps de revenir à cette étude et d'approfondir scientifiquement la vie de l'esprit; « sait-on ce qu'un tel approfondissement pourrait donner? » Il faut donc cultiver particulièrement aujourd'hui la « science psychique ». Sans doute, ses résultats actuels ne sont pas également probants, il y a parmi eux « un choix à faire ». « Mais, même si l'on ne retient qu'une partie de ce qu'elle avance comme certain, il en reste assez pour que nous devinions l'immensité de la *terra incognita* dont elle commence seulement l'exploration. » A pousser dans cette voie, à découvrir peu à peu tous les degrés de la spiritualité, la science, selon M. Bergson, convertira « en réalité vivante et agissante une croyance à l'au-delà » qui reste chez la plupart des hommes « le plus souvent verbale, abstraite, inefficace ». Là encore, comme partout, la connaissance ne peut être complète que par l'intuition mystique qui doit transcender l'expérience scientifique; à mesure que nous approfondirions cette expérience, les plaisirs par lesquels nous narguons actuellement la mort nous paraîtraient « ternes et décolorés ». « Ils pâliraient comme la lumière de nos ampoules au soleil du matin. Le plaisir serait éclipsé par la joie. » Quand on

sait au prix de quelles souffrances le philosophe a pu achever son ouvrage, et quelle héroïque victoire de l'esprit est enclose dans ces lignes, la joie que chante cet hymne à la « simplicité de vie » évoque invinciblement le finale de la Neuvième Symphonie.

§

C'est donc sur les sommets que nous entraîne ce livre. Il s'achève par l'éblouissante vision du triomphe suprême de l'esprit sur la matière. Et certes, quand la pensée se ressaisit et s'éprouve, on est contraint de se demander si cette expérience mystique est le plus sûr garant de la réalité d'un au-delà, de même qu'on doit s'interroger, à mesure qu'on approfondit l'œuvre, sur la validité d'une intuition unique en son genre, qui nous ferait atteindre à des réalités transcendantes. Sur ces problèmes métaphysiques les esprits se divisent, les uns estimant que M. Bergson accorde trop au mysticisme, d'autres au contraire le jugeant encore insuffisant et décevant. Il en est de l'expérience mystique comme de la foi : qui n'est pas touché par la grâce parle un langage sans commune mesure avec qui la possède.

Mais pour l'appréciation de ces conseils pratiques, il n'est heureusement pas nécessaire de prendre parti sur ces problèmes métaphysiques; il suffit de sympathiser étroitement avec ce qui est l'essentiel du bergsonisme, cette force, cet « élan », ce « dynamisme » qui nous transportent sans cesse au-dessus de nous-mêmes, qui nous incitent à briser toujours davantage la croûte des apparences pour nous initier à des réalités plus secrètes et plus rayonnantes. Ces états privilégiés auxquels nous atteignons à force de concentration sont-ils vraiment tout autre chose que l'approfondissement de la réflexion? Y a-t-il entre l'intuition et l'intelligence un abime? Qu'importe si l'effort est fait, si on s'est baigné dans ce flux fécondant? Le bienfait du bergsonisme,

quoi qu'on pense de sa valeur métaphysique, il est dans cette invitation constante au renouvellement spirituel, qui n'est d'ailleurs pas exclusif des disciplines intellectuelles.

Sur le plan social, il est piquant de remarquer qu'un révolutionnaire pourrait tirer de la « loi de double frénésie » une utilisation imprévue. On se souvient que Georges Sorel avait cru pouvoir appuyer sur la critique bergsonienne de l'intellectualisme la théorie des « mythes » et la justification de la violence. De même, pourrait dire un de ses disciples, la loi de double frénésie condamne le réformisme et justifie la révolution. En effet, si le progrès s'accomplit par l'oscillation de deux tendances contraires poussées à l'excès, ce sont les extrémistes qui font l'histoire, par actions et réactions violentes. — Ne serait-il pas préférable, objectera-t-on, de modérer l'une par l'autre ces deux tendances et de les mettre en composition? — Oui, sans doute, répond M. Bergson, « il semble que la sagesse conseillerait une coopération des deux tendances, la première intervenant quand les circonstances le demandent, l'autre la retenant au moment où elle va dépasser la mesure. Malheureusement, il est difficile de dire où commence l'exagération et le danger. » On ne s'en aperçoit que sur le bord de l'abime; il faut alors tourner bride et repartir à même allure dans la direction opposée. Et cette frénésie est naturelle, puisque chacune de ces tendances divergentes concentre à elle seule toute la force qui animait la « tendance primitive indivisée ». Voilà pourquoi, pourrait conclure un sorélien, le réformisme est biologiquement condamné et la révolution justifiée, car elle est seule capable d'obtenir « le maximum de création en quantité et en qualité ». C'est seulement quand elle imite la nature, quand elle se laisse aller à l'impulsion primitivement reçue, que la marche de l'humanité assume une certaine régularité.

Cette interprétation ne serait peut-être pas plus absurde que telle ou telle autre « utilisation » que l'on a cru pouvoir tirer du bergsonisme, mais elle reposerait en tout cas sur un singulier contresens. Révolution, soit, pourrait répondre un bergsonisant de l'autre aile, mais quelle révolution? La vraie révolution ne peut être que morale. Notre époque s'étant enfoncée frénétiquement dans la science de la matière et la poursuite des richesses, la réaction ou la révolution frénétique qui s'impose est le retour à la vie intérieure et à l'ascétisme des mœurs. En ce sens, M. Bergson dirait sans doute, comme M. Guglielmo Ferrero, que le seul vrai révolutionnaire de notre temps serait un nouveau saint François d'Assise. Son message suprême est un appel au héros, à l'âme privilégiée qui saurait, par son exemple, nous restituer le sentiment intense des valeurs spirituelles. Ce n'est pas ainsi que, dans les pays dévorés d'industrialisme, on entend la révolution. Et s'il faut, à cet égard, rattacher M. Bergson à ceux de sa lignée, ce n'est pas à Marx qu'on songera, mais à Rousseau, à Tolstoï, à tous les mystiques qui ont voulu réagir violemment contre les excès de la civilisation par le retour à la vie simple. Notons d'ailleurs, sans plus tarder, que le rapprochement de M. Bergson avec ces deux réfractaires ne doit pas faire méconnaître la différence capitale qui le sépare d'eux. D'une part, l'auteur des *Deux Sources* ne croit pas que le retour à la simplicité soit le retour à la nature; l'homme de la nature n'est pas du tout le bon sauvage, c'est le chef implacable, le sujet soumis et tremblant. La nature, ne cesse de répéter M. Bergson, est infra-rationnelle; la vraie vie morale est d'abord rationnelle et sociale, puis supra-rationnelle et mystique. D'autre part, M. Bergson n'est pas non plus un ennemi de la civilisation industrielle; il compte au contraire sur la mécanique pour nous ramener au besoin mystique, ou tout au moins pour susciter cet

appel chez quelques êtres d'élite dont l'exemple en entraînera d'autres.

D'ailleurs, nous avons vu M. Bergson lui-même donner l'exemple de la modestie et se résigner à l'opportunisme. A défaut de ces âmes privilégiées et de la réforme morale complète qu'elles provoqueraient, écrit-il, « il faudra recourir aux expédients, se soumettre à une « réglementation » de plus en plus envahissante, tourner un à un les obstacles que notre nature dresse contre notre civilisation ». C'est-à-dire qu'il faudra pratiquer un réformisme politique énergique, consistant principalement, sur les plans national et international, dans l'organisation d'une autorité capable d'arbitrer les différends que l'instinct guerrier suscite naturellement entre les individus et les Etats, et munie d'une force assez puissante pour faire respecter ses décisions. Cet appel à l'intervention et à la réglementation, de la part d'un penseur aussi évidemment désintéressé, n'en prend que plus de poids. Il faut discipliner la liberté si on veut sauver la liberté. Il faut des réformes décisives si on veut éviter la révolution frénétique.

Il est clair toutefois que ces « *expédients* » politiques ne peuvent pas dispenser de la réforme morale elle-même. A défaut de cet ascétisme absolu que n'acceptera pas l'humanité moyenne, il faut brider, tempérer la poursuite effrénée des richesses et la volonté effrénée de puissance. Notons ici la concordance des enseignements donnés, quoique de points de vue différents, par M. Bergson et d'autres penseurs contemporains. Réhabiliter la qualité que risque d'étouffer le règne tyrannique de la quantité, nous ramener au sentiment de la mesure et des limites, tel est le conseil que ne cesse de nous prodiguer l'historien et essayiste Guglielmo Ferrero, depuis son dialogue *Entre deux Mondes* jusqu'à son *Discours aux Sourds* (3). Revenir à la vertu des sa-

(3) M. Bergson ne fait pas allusion aux essais de M. Ferrero, mais il

ges antiques, indépendante de leurs métaphysiques, lutter contre l'excès des choses aussi bien que contre l'ivresse du pouvoir, on retrouve cette leçon dans nombre de « propos » du philosophe Alain. Et que nous dit d'autre Georges Duhamel, en ces âpres satires qui sont sans doute l'expression douloureuse d'un grand espoir déçu? D'autre part, si M. Bergson fait appel au mysticisme, il entend ne parler que du « mysticisme vrai », et il demande qu'on ne le confonde pas avec le faux mysticisme, facteur d'impérialisme, que dénonce inlassablement M. Ernest Seillière, avec la constante préoccupation de le rationaliser. Le mysticisme vrai, déclare explicitement M. Bergson, est « incompatible avec l'impérialisme »; sa volonté de puissance vise à s'exercer « non plus sur les hommes mais sur les choses, précisément pour que l'homme n'en ait plus tant besoin pour l'homme ». Formule au premier abord un peu obscure, mais qui s'éclaire à la lumière de l'interprétation bergsonienne.

§

En tout cas, qu'il s'agisse de raison ou de mystique, de droit ou d'amour, d'obligation ou d'aspiration, de « grands » moyens ou de « petits », on est amené à conclure, avec l'illustre philosophe, qu'« une décision s'impose ». « L'humanité gémit, à demi écrasée sous le poids des progrès qu'elle a faits. Elle ne sait pas assez que son avenir dépend d'elle. » Une double tâche lui incombe. « A elle de voir d'abord si elle veut continuer à vivre », ou se détruire par la guerre ou le renoncement vital. « A elle de se demander ensuite si elle veut vivre seulement. » Ici, à la dernière phrase du livre, la pensée de M. Bergson s'enveloppe d'un mystère sur lequel les commentaires ne sont pas près de s'épuiser. *Vivre seulement*, c'est sans

cite à plusieurs reprises, avec éloges, le livre de Mme Gina Lombroso-Ferrero : *la Rançon du Machinisme*.

nul doute ne pas quitter le domaine du matériel. Mais l'humanité doit se demander si elle veut « fournir en outre l'effort nécessaire pour que s'accomplisse, jusque sur notre planète réfractaire, la fonction essentielle de l'univers qui est *une machine à faire des dieux.* » Ne cherchons pas ici à percer le secret de cette expression sibylline. Disons seulement que, pour réussir ce retour énergique à la vie spirituelle où M. Bergson voit le salut, ce n'est pas trop des forces conjuguées de l'intelligence et du sentiment, de la volonté et de la fraternité, des doctrines statiques et des religions mystiques, quelle que soit la nature des « dieux » avec quoi ce mysticisme nous fait communier. Par les mots d'intuition, d'aspiration, de mysticité, l'auteur de *l'Evolution créatrice* demande aux hommes un extraordinaire effort d'énergie intérieure, de surhumanité spirituelle. Il les oblige à dépasser les apparences pour se surmonter toujours davantage. C'est par ce commandement, par cet appel impérieux et angoissé, c'est par cette sorte de nietzschéisme mystique que le message d'Henri Bergson marquera peut-être de la façon la plus forte, sur le plan de la vie morale, son empreinte sur notre temps.

GEORGES GUY-GRAND.

SPLENDEURS ET MISÈRES DE L'INDO-CHINE

—

SAÏGON-LA-DÉSENCHANTÉE

Lorsque quatre ou cinq heures après avoir passé le cap Saint-Jacques, au centième coude de la rivière qui ondule comme un dragon aux replis tortueux, on aperçoit — point d'exclamation sur l'horizon — la flèche aiguë de la cathédrale de Saïgon, on ne peut se défendre d'un léger choc au cœur.

Saïgon... l'Indo-Chine... prestige de l'inconnu pour le voyageur qui n'est jamais venu encore en Extrême-Orient.

On débarque, la cervelle bourrée de notions confuses et contradictoires. Bien malin celui qui, sur la foi de ses compagnons de paquebot, pourrait se faire une idée nette du pays qu'il s'apprête à visiter!

Méfiez-vous des passagers, leur opinion reflète leur âme, qui ne s'élève guère au-dessus de la médiocrité moyenne. Gardez-vous surtout d'écouter le vieux colonial, celui qui a déjà effectué vingt fois la traversée; ses états de service répétés lui confèrent le droit exclusif de vous inonder de renseignements péremptoires sur notre possession asiatique. Sa faconde n'a d'égale que son assurance.

N'ayez point le malheur d'émettre, avec une politesse timide, le moindre doute sur une de ses affirmations dont vous pressentez le caractère hasardé, il vous clouerait avec une condescendance dédaigneuse, d'un :

— Vous pouvez m'en croire sur parole : après trente

ans de séjour, j'ai la prétention de connaître la colonie, n'est-ce pas?

Et il vous débite, sans une hésitation, balivernes sur balivernes qui malgré vous s'ancreront dans votre esprit et contribueront à fausser l'image que vous vous faites de l'Indo-Chine.

Mon voisin de cabine, dès Colombo, m'avait entrepris sur les mérites des Anglais, qu'il exaltait, naturellement, à notre détriment :

— En voilà qui ont fait du bon travail! Tenez, on se croirait en Angleterre. Voyez-moi ces jolis cottages avec leurs pelouses vertes... Est-ce coquet, hein? Ce n'est pas comme en Indo-Chine... Ah! vous serez déçus, allez!

A Singapore, il vanta l'installation des quais et entonna un dithyrambe à la gloire des facultés pratiques de nos amis d'outre-Manche, mais il ajouta :

— On ne pourrait pas en dire autant de Saïgon. C'est lamentable, après soixante ans d'occupation française, de constater le piteux état du port. Ah! monsieur, en tout et pour tout, c'est pareil. Vous serez navré, monsieur, navré de la faillite de la France en Indo-Chine.

Par contre, mon voisin de table ne contenait plus sa joie à la pensée de se replonger dans les délices de Saïgon. Il me les célébrait sur le mode lyrique.

— On s'y amuse mieux qu'à Paris. Quel luxe, quel faste! Vous verrez la rue Catinat... Il y règne une plus grande animation que sur les grands boulevards. C'est comme je vous le dis... Vous ne pouvez pas vous douter de l'élégance des toilettes, de la profusion des bijoux, de la richesse des autos... Les orchestres des cafés jouent jusqu'à deux heures du matin, et la lumière électrique ruisselle dans les vitrines des magasins. Croyez-moi : vous serez émerveillé...

Les voyages m'ont heureusement habitué à me défier des opinions extrêmes. Je sais que dans toutes les conversations il faut réserver la part du feu et que dans les

colonies particulièrement le meilleur système consiste, en accostant, à rassembler en un paquet solidement ficelé tous les racontars, toutes les sornettes que depuis le départ de Marseille on vous a glissés dans l'oreille, et à le jeter carrément par-dessus bord. Ainsi descend-on l'esprit libre, les sens vierges; une voix intérieure vous recommande, comme à Michel Strogoff :

— Regarde de tous tes yeux, regarde!

J'ai regardé : l'Indo-Chine s'est présentée à ma vue sous un aspect bien différent de celui que mes camarades de route m'avaient indiqué. C'est qu'en général on examine l'Indo-Chine avec des idées préconçues ou sous des angles périmés.

J'ai vu l'Indo-Chine telle qu'elle est aujourd'hui : spectacle attristant, inquiétant même, mais aussi spectacle dont nous pouvons justement nous enorgueillir... et ce récit est un récit de bonne foi.

Avez-vous vu quelquefois une jeune femme, jolie, élégante sur laquelle des revers de fortune se sont soudain abattus?

Elle conserve son charme et sa beauté, mais son aspect n'est plus le même : les bijoux ont disparu, les robes venant de chez les grands couturiers sont remplacées par de modestes jupes façonnées par une ouvrière à la journée, et il se dégage de sa personne une douloureuse impression de tristesse.

Ainsi de Saïgon... Quel contraste, mon Dieu, avec la ville bruyante, ruisselante de lumière, animée comme une fourmilière, dont sur le bateau on m'avait parlé comme d'une des merveilles du monde!

Saïgon-la-Magnifique est aujourd'hui Saïgon-la-Désenchantée. L'ère des vaches grasses est passée, nous sommes en plein, en ce moment, dans celle des vaches maigres; le vent de la grande crise a soufflé sur la riche Cochinchine.

Débarqué à huit heures du soir, je trouvai un ami avec qui j'allai dîner dans le restaurant à la mode de la rue Catinat. Quelques lampadaires électriques clairsemés trouaient çà et là l'obscurité; la plupart des lumières des magasins étaient déjà éteintes, et c'était à peine si quelques pousses passaient sur la chaussée.

La place du Théâtre s'étendait comme un grand carré d'ombre, et à la terrasse du *Continental* de rares consommateurs s'attardaient encore devant des boissons glacées.

— Hélas! fit mon compagnon avec regret, le temps n'est plus où, devant ce café, s'allongeait la foule des voitures plus luxueuses les unes que les autres. Des femmes décolletées, avec des colliers de perles, des rivières de diamants, les doigts chargés de bagues, en descendaient, suivies de leurs cavaliers dont le portefeuille était bourré de piastres à éclater. Le champagne pétillait dans les coupes au dancing, le Pactole ruisselait partout... Ah! l'on ne s'ennuyait pas à Saïgon!

Aujourd'hui... aujourd'hui, tout est changé. Dans la rue Catinat, comme dans toutes les autres artères commerçantes, un magasin sur quatre est fermé. Les faillites se succèdent ainsi que les suicides; les ruines n'épargnent personne.

Tel gros hévéaculteur qui, il y a un an, gagnait encore cent mille francs par jour en est réduit maintenant à solliciter de l'Administration le plus modeste emploi qui lui donnera le pain quotidien.

Tel autre, homme d'affaires et industriel, ne traverse cette période fâcheuse qu'en vendant les bijoux qu'il avait, aux jours de prospérité, donnés à sa femme. Il est vrai que celle-ci dépensait en moyenne, pour sa toilette personnelle, huit cent mille francs par an.

La fièvre du luxe et de la jouissance sévissait partout, la spéculation s'exerçait en grand. Tout, aujourd'hui, se

dégonfle, et l'atmosphère pèse bien lourdement sur la ville.

A part quelques maisons, quelques sociétés solidement assises, nul n'est assuré du lendemain. Cela implique la nervosité de presque toutes les personnes que l'on rencontre.

Il est humain de rejeter sur les autres les responsabilités qui vous incombent en propre. Dieu nous garde de faire un cours d'économie politique à propos du marasme dans lequel se débat l'Indo-Chine!

Notre grande colonie subit le contre-coup de la crise mondiale. Tous les pays sont actuellement solidaires les uns des autres. Il serait stupide de croire que l'Indo-Chine aurait pu, comme un îlot battu des flots, rester prospère au milieu de l'effondrement général.

D'autre part, que les planteurs de caoutchouc aient été victimes de leur imprévoyance, que les riziculteurs aient commis des imprudences, cela est indéniable...

Mais il est bien plus commode d'accuser le gouvernement et de crier haro! sur l'Administration. La plupart des Saïgonnais ne s'en privent pas. Des campagnes éclatent dans la presse locale, on médit, on calomnie, on propose des réformes, on s'agite, on combine...

On combine surtout! Songez qu'un grand nombre de ces personnalités, dont la fortune s'est écroulée comme un château de cartes et dont il ne reste pas plus qu'une légère fumée dans le vent, continuent, en apparence tout au moins, à mener à peu près le même train de vie qu'avant la débâcle. On donne de grands dîners, on reçoit fastueusement. Or, les piastres ne se trouvent pas sous le pas des chevaux dans la rue. Pour continuer à « tenir », il faut faire des prodiges d'équilibre. On vit dans un pays où le plus grand malheur qui puisse vous arriver, c'est de « perdre la face ». On ne la perd qu'à la dernière extrémité, quand tous les expédients ont été épuisés.

Il y a d'ailleurs une certaine beauté dans ce souci de « porter beau » jusqu'au bout. Je connais un de ces gros planteurs qui, hier encore millionnaire, ignore de quoi il vivra demain. Très digne, il a abandonné sa somptueuse demeure et s'est installé dans un modeste logis. Mais quand il sort, quand il vient — suivant la sacro-sainte tradition cochinchinoise — prendre son apéritif de cinq à sept au *Continental*, il est impeccablement habillé. Il ne baisse pas la tête comme un vaincu de la vie, il ne gémit pas sur l'injustice de l'existence, il n'accuse pas le destin, il reste jusqu'à la fin ce qu'il a toujours été: un beau joueur.

— J'ai spéculé, j'ai perdu! Tant pis pour moi!

Il « crânera » tant que cela lui sera possible. Lorsque aucun espoir ne lui restera absolument plus, il disparaîtra... avec élégance comme il a toujours vécu...

Ce n'est pas moi qui lui jetterai la pierre!

...Désappointé par un Saïgon sans entrain, je ne cachai pas ma surprise à mon compagnon.

— Dame, fit-il, on ne reconnait plus la cité des « civilisés », n'est-ce pas? Il y a longtemps que moi-même je ne suis allé à Cholon... Voulez-vous que nous y fassions un tour?

J'acceptai avec enthousiasme : je savais que Cholon, la ville chinoise, était une espèce de foire perpétuelle où la vie continuait aussi active la nuit que le jour et où les riches Célestes se livraient avec prodigalité à de méthodiques et fantaisistes débauches...

Le temps de sauter dans une voiture, et dix minutes après nous roulions dans Cholon. Aux heures aveuglantes de l'électricité, les rues étaient éclairées comme en plein jour. Des phonographes nasillards, des guitares cantonaises lançaient leurs notes discordantes.

— A la bonne heure! fis-je enchanté. Cholon n'est pas touché par la crise...

Mon compagnon hocha la tête :

— Ici non plus, ce n'est pas comme avant. On pouvait à peine circuler dans les rues, tellement la foule qui s'y pressait était dense. Aujourd'hui, cela vous semble animé parce que vous n'avez pas l'habitude des villes chinoises... Vous ne pouvez vous faire une idée du fourmillement humain qu'il y avait autrefois...

Nous entrâmes dans un grand café-restaurant avec l'intention de faire venir quelques chanteuses et de les écouter en buvant du thé et de l'alcool de riz...

On nous conduisit au premier étage, dans une pièce avec chaises, table et lit de camp. Tout était silencieux.

— C'est extraordinaire, constata mon guide. Autrefois, toutes ces salles étaient remplies de gros négociants qui jouaient au mah-jong. Quand des Célestes jouent, ils font un vacarme étourdissant. Ajoutez à cela que les chanteuses augmentaient le bruit en poussant des miaulements de chat qu'on écorche... Quel calme, à présent!

Le patron de l'établissement, Cantonais ventru à la manière d'un bouddha, fit à mon compagnon, qui comprenait un peu le chinois, d'amères confidences. Il lui raconta que la plupart des commerçants de Cholon avaient , devant la gravité de la crise, renoncé à rester en Indo-Chine et qu'ils avaient préféré rentrer dans leur pays.

Pour chasser notre tristesse, nous réclamâmes des chanteuses. Ces chanteuses — cet euphémisme désigne en somme les prostituées chinoises — ne constituaient pas une denrée rare à Cholon. Au nombre de trois mille environ, elles pullulaient dans les établissements de plaisir et point n'était besoin de les réclamer spécialement pour qu'elles vinssent papillonner autour de vous.

Cette fois-ci, il nous fallut attendre une heure pour que le patron réussît à trouver deux malheureuses filles, dont l'une était à moitié chauve, et l'autre presque bor-

gne. Elles nous donnèrent un échantillon de leurs talents musicaux : ils s'accordaient avec leur physique.

Nous aurions eu mauvaise grâce à nous montrer difficiles : le marasme économique avait aussi atteint l'honorable corporation de ces demoiselles. La floraison de la prostitution est un indice certain de la prospérité d'un pays. A Cholon, sur près de trois mille chanteuses, il en était parti plus de la moitié : elles s'étaient disséminées dans les grands ports cosmopolites, Hong-Kong, Shanghaï. A quoi bon rester à Cholon, puisque leurs clients n'étaient plus là ou, du moins, ne faisaient plus appel à leurs services?

Notre équipée à Cholon finit assez tristement. Quand nous revînmes à Saïgon, un quartier de lune flottait dans le ciel comme une tranche d'orange sur un plat violet. Une brise légère nous rafraîchissait.

J'avais été tellement saisi, dès mon arrivée, par l'atmosphère de crise qui enveloppait Saïgon, que je n'avais pas encore prêté attention au paysage. Il était charmant. Nous roulions à travers les grandes et belles avenues plantées d'arbres, et « sous l'obscure clarté qui tombait des étoiles » j'admirais les coquettes villas disparaissant au milieu de la verdure, ainsi que des pensionnaires rieuses cachées derrière la grille d'un couvent.

— Mais, fis-je, charmé, aucune des villes d'Extrême-Orient où j'ai passé ne peut se comparer à Saïgon. Ma parole, nous semblons avoir exécuté du bon et beau travail. Sur cette terre lointaine, je retrouve le sourire de la France.

— C'est vrai, murmura tristement mon compagnon. Mais, cette année, avouez qu'il est bien voilé!

§

LE MIRACLE FRANÇAIS

Je reconnais que mon attitude va prêter un peu au ri-

dicule : il n'entre pas dans les habitudes françaises de louer son propre pays. Le tempérament français est ironique et railleur, particulièrement en ce qui concerne ses compatriotes. Par une sorte de snobisme ridicule, nous ne remarquons même pas une poutre dans l'œil d'un étranger, tandis que nous apercevons tout de suite un pauvre fétu de paille dans la prunelle d'un autre Français.

Il est de bon ton — je m'en aperçus au cours de la traversée — de porter aux nues les méthodes colonisatrices de l'Angleterre, par exemple, et de rabaisser les nôtres sans vergogne.

Je m'en voudrais d'établir des comparaisons entre la Grande-Bretagne, les Pays-Bas et nous. Mais il faut reconnaître — à moins d'une flagrante injustice — que l'œuvre française accomplie en Indo-Chine est digne de tous les éloges. Je ne prétends pas que, dans notre grande colonie d'Extrême-Orient, tout soit parfait, loin de là, hélas! Nous avons commis et nous commettons encore bien des erreurs, bien des maladresses. Mais affirmer, comme certains le font, que la France n'a rien fait ou n'a fait que du mauvais travail, c'est manifestement faux et partial.

Quoi qu'on en dise, les chiffres n'ont point d'éloquence. Que m'importe, après tout, de savoir que tant de kilomètres de routes et de voies ferrées ont été établis par nos soins? Ce n'est point ce nombre, pour imposant qu'il soit, qui me parlera au cœur. Mais la vue de ces routes, de ces ponts, me touchera. Il y a, dans la qualité de l'œuvre accomplie, un je ne sais quoi qui nous émeut parce qu'on y sent le génie de notre race heureusement combiné avec celui du peuple protégé. Et l'on ne peut s'empêcher d'être émerveillé en pensant aux difficultés vaincues et à tous les sacrifices consentis pour réaliser ce que nous voyons actuellement.

C'était ce à quoi je réfléchissais en parcourant en

pousse cette ville de Saïgon, si fraîche, si pimpante, si coquette, si joliment française, tout en restant coloniale, et que la volonté de ceux qui nous ont précédés a véritablement fait surgir de la vase des marais.

Saïgon n'était, lorsque les Français s'installèrent en Cochinchine, qu'une misérable petite bourgade perdue au milieu des marécages et des arroyos. Ce sont les premiers administrateurs du pays, les amiraux qui tracèrent les plans de la cité future, asséchèrent, draguèrent, comblèrent, plantèrent ces tecks, ces badamiers, ces faux acacias qui ombragent si joliment les allées de la ville.

Quand on songe, écrivait déjà en 1866 Seplans cité par M. Jean Ajalbert dans son *Indo-Chine par les Français,* à ce qu'était Saïgon il y a quatre ans, aux marécages qui en couvraient une partie, aux cimetières qui en occupaient une autre et laissaient exhaler pendant les pluies de redoutables effluves, aux cases en paillotes qui servaient de demeures à tous les Français; quand d'un autre côté, on met en balance les canaux creusés, les plaines assainies, les grandes voies tracées, les constructions solides élevées de toutes parts, l'agglomération sans cesse croissante des habitants, on ne peut méconnaître l'activité déployée par le Gouvernement.

C'est un plaisir de se promener à travers ces larges voies bien tracées, où toutes les demeures sont élégantes et propres. Nulle part on n'aperçoit comme à Madras, à Singapore, voire à Colombo, de ces huttes indigènes sordides dont la présence déshonore le peuple colonisateur qui tolère une pareille misère à côté du déploiement luxueux de certains bâtiments occidentaux. Même à Cholon, où les Chinois vivent entassés les uns sur les autres, l'Administration française a veillé sur la construction des maisons, de sorte que les façades s'élèvent propres, régulières en bordure de la rue.

Le Jardin botanique de Saïgon est un des plus beaux d'Extrême-Orient. Gardons-nous de tout chauvinisme fâcheux, mais avouons que la capitale de la Cochinchine

séduit le visiteur de bonne foi par une élégance, un « cachet » français qu'on ne trouve nulle part ailleurs.

On en pourrait dire autant de Pnom-Penh, qui, tout en gardant plus de caractère exotique, s'agrandit de jour en jour. Comme à Saïgon, de larges avenues sont tracées, et les maisons européennes s'adaptent fort heureusement au style cambodgien.

A Hanoï, ce n'est évidemment pas le bon goût que l'on remarque. La ville est sévère, froide (malgré la chaleur accablante qui y règne en été) et triste, avec ses larges avenues désertes et ses villas européennes que l'on croirait transportées en droite ligne de Saint-Maur-des-Fossés. Il est difficile de trouver un bâtiment plus laid et plus inharmonieux que le Palais du gouvernement général, véritable pièce de pâtisserie montée dont l'intérieur vaut l'extérieur.

La ville entière est marquée de l'empreinte de son fondateur, Paul Doumer. Mais ce qu'elle perd en grâce, elle le regagne en netteté et en force. Il ne faut pas oublier qu'Hanoï est la capitale administrative de l'Indo-Chine et qu'elle correspond ainsi parfaitement à la destination que son créateur avait prévue pour elle.

L'aspect de la ville se modifie d'ailleurs peu à peu : l'influence d'un artiste et d'un homme de goût comme M. Pierre Pasquier se fait sentir dans des petits détails qui contribuent à donner ce caractère charmant et « français » que nous signalions à Saïgon. Qui ne pardonnerait la monotonie des avenues d'Hanoï, ses rues sans joie de ville de garnison, pour « le charme inattendu du bijou rose et argent » que présente le petit lac, avec ses marchandes de fleurs, parure vivante et parfumée, établies sur le bord de l'eau? On les appelle les « pasquierettes ». Surnom gracieux qui rend hommage à l'auteur de cette innovation.

L'œuvre française, ce n'est point seulement l'embellissement de ces capitales de l'Union indo-chinoise, c'est

quelque chose de plus tangible, de plus utile peut-être encore, puisqu'il s'agit de l'aménagement économique d'un immense pays qui, au moment où nous l'avons occupé, était loin d'être armé pour l'âpre lutte que nécessite la vie des sociétés modernes.

Comment n'être pas émerveillé devant ce réseau de routes qui sillonnent d'un bout à l'autre toute l'Indo-Chine? J'ai parcouru en auto le Cambodge, le Laos, la Cochinchine, l'Annam et le Tonkin; les routes sont aussi unies, aussi lisses, que celles de France. Et pourtant, leur construction n'a pas été une petite entreprise! Songez que des lieues et des lieues s'allongent au milieu des rizières au sol spongieux, songez que dans la région de Djiring, de Dalat, de Ban Me Thuot, sur le plateau de Lang-Bian, les routes ont été tracées en pleine montagne, à près de 2.000 mètres d'altitude, qu'elles serpentent au milieu de la forêt, qu'elles surplombent des précipices et qu'en dépit des pluies diluviennes, des cyclones, des éboulements, elles sont presque toujours utilisables!

Les cours d'eau en Extrême-Orient, non seulement sont nombreux, mais ils ont une largeur inconnue en Europe. Autrefois, il fallait employer des bacs rudimentaires pour les traverser. Presque partout, maintenant, ces bacs sont remplacés par des ponts, dont quelques-uns représentent un travail gigantesque. C'est le cas, par exemple, de ce pont Doumer, qui enjambe le Fleuve Rouge avant d'arriver à Hanoï en venant d'Haïphong. Il mesure près de deux kilomètres de long et repose sur deux culées et dix-huit piles assises sur des caissons métalliques enfoncés à trente mètres au-dessous de l'étiage du fleuve. De tous les ouvrages français en Indo-Chine, celui-ci surprit et émerveilla le plus les indigènes. Les Tonkinois assistaient aux travaux avec un scepticisme ricaneur. Ils étaient persuadés que le génie du fleuve ne permettrait jamais que les barbares d'Occident domptassent ses eaux. Effectivement, plus d'une fois, les caissons enfon-

cés à grand'peine par nos ingénieurs avaient été arrachés la nuit par la violence du courant. Quelle joie, au matin, pour les indigènes qui se moquaient de nos efforts! Le prestige français était pour ainsi dire lié à la réussite de nos travaux. Un mouvement xénophobe se dessinait contre nous et une propagande très active était menée contre notre occupation. Des bonzes s'en mêlaient. On adressait des prières au Génie du Fleuve Rouge, et lorsque notre patient travail était en une nuit ruiné, on illuminait, on brûlait des bâtonnets d'encens en l'honneur du Génie, on chantait, on dansait et l'on narguait ouvertement nos travailleurs.

Nos ingénieurs ne se troublaient guère de cette hostilité non dissimulée. Indifférents, ils s'acharnaient à leur tâche et un jour vint où la dix-huitième pile fut enfin assise et où le tablier fut jeté au-dessus du fleuve. Ce jour-là, la stupéfaction fut profonde chez les Tonkinois. Les agitateurs eux-mêmes renoncèrent à invoquer les esprits tutélaires de l'Annam. Le Génie du Fleuve Rouge avait été vaincu par les blancs. C'était un grave symptôme : c'était la preuve que les blancs possédaient des pouvoirs supérieurs à ceux des protecteurs invisibles de leur sol. Loin d'en concevoir de la rancune contre les Français, ils éprouvèrent au contraire, pour eux, de l'admiration et une crainte respectueuse.

Car le génie du Fleuve Rouge a définitivement renoncé à la lutte; lui aussi s'est soumis à la science et à l'énergie de nos ingénieurs. Le Pont Doumer dresse toujours sa silhouette imposante au-dessus des eaux écumantes, et le fleuve soumis doit accepter l'humiliation quotidienne de sentir au-dessus de lui rouler le train et les autos qui vont à Haïphong ou en reviennent.

Mais le fleuve a parfois des sursauts de révolte qu'il ne manifeste pas d'ailleurs contre le pont — il le sait inébranlable — mais contre les digues chargées de l'empêcher d'inonder la campagne. Depuis des siècles, le

paysan tonkinois lutte contre les crues du Fleuve Rouge. Que de désastres, que de catastrophes accumulés!

Autrefois, aux premières menaces de crise, le gong résonnait dans la pagode du village; tous les « n haques » quittaient leurs rizières et, armés de pelles, travaillaient sans arrêt, nuit et jour, à conjurer le fléau. La plupart du temps ils n'y parvenaient point; l'eau sournoise s'infiltrait dans les remparts de terre, et les pauvres huttes des paysans, leur misérable mobilier et leur unique buffle étaient emportés par la masse liquide...

On m'a cité le cas d'un jeune administrateur français qui, il y a une trentaine d'années, dirigea en personne dans le delta tonkinois la résistance contre l'inondation. Trois jours il demeura sur la brèche, animant la population, insufflant à chacun l'énergie et la confiance. Hélas! le soir du troisième jour, il constata que tous ses efforts avaient été vains. L'eau démolissait au fur et à mesure le rempart élevé contre sa fureur. Epuisé par la fatigue, par l'insomnie, par la tension nerveuse, il désespéra. Ses forces l'abandonnèrent. Incapable de survivre au désastre qu'il n'avait pu éviter, il se tira une balle en plein cœur.

De pareils drames ne se produisent plus. Des services compétents surveillent le fleuve et construisent des digues solides, propres à arrêter toutes les tentatives d'inondation. Comme le ministre des Colonies le constata lui-même lors de son récent voyage, la France a élevé quatre fois plus de digues en quarante ans que n'en avaient élevé en quatre-vingts ans les dynasties dont ce travail fut la gloire. Tout le monde admire les digues colossales qui enserrent le Mississipi, mais les statistiques prouvent que l'effort français au Tonkin est plus grand que l'effort américain en Louisiane.

En Annam, au Tonkin, au Cambodge, quel travail n'avons-nous pas entrepris pour répandre l'eau — l'ali-

ment nourricier — à travers les rizières! Nous avons creusé des canaux, nous avons dérivé des fleuves, faisant naître ainsi la prospérité dans des régions jusqu'alors incultes.

Œuvre française aussi, la conquête de la brousse pas à pas, par des colons intrépides! Il faut avoir visité des plantations pour comprendre pleinement ce que sont l'énergie et la persévérance.

Qu'il s'agisse du caoutchouc, du café ou de telle autre culture, le mérite des planteurs est le même. Je me souviens de cette concession sur laquelle je m'étais arrêté sur la route de Lao-Bao, loin de tout centre policé. Les plants de café s'alignaient, se pressaient en bas ordre. Le sol était net sous leur ombrage. La demeure — bien modeste — se dressait isolée au milieu de la nature sauvage. Les maîtres de céans — un couple bronzé aux muscles solides — me racontaient sans emphase leur histoire, et je revivais leurs espoirs, leurs découragements, leurs « cafards », leurs succès...

La forêt, la forêt hostile et drue, occupait le terrain quand ils en prirent possession. A coups de hache, à coups de pioche, par le fer et par le feu, ils s'attaquèrent à la silve. Pénible tâche! Dans ces pays de rêve, exubérante la brousse envahit tout. A peine un coin est-il défriché, que la végétation d'une folle richesse reprend ses droits. Il faut recommencer chaque fois, peinant sous le soleil ou sous la pluie qui, des jours entiers, tombe en cataractes sur la terre.

La main-d'œuvre manque; le tigre a effrayé vos travailleurs, le ma-coui a montré son ombre menaçante, et voilà votre équipe désorganisée. Le planteur doit, à chaque heure de la journée, donner l'exemple, affecter l'insouciance, cacher ses doutes.

Enfin, le café a été planté, les arbustes poussent. On escompte déjà le rendement... Hélas! la fièvre s'abat sur l'homme : il grelotte, terrassé... sa femme est seule au

milieu d'une nature hostile, parmi ses ouvriers jaunes. Que ferait-elle s'ils se révoltaient? Elle n'y pense même pas. Intrépide, elle soigne son mari, s'occupe de sa plantation, abat un tigre qui venait la nuit enlever son bétail, conserve sa bonne humeur...

L'homme reconquiert la santé, le couple rayonne : la récolte s'annonce excellente, les mois de dur labeur vont être récompensés. Oh! pourquoi ce point noir à l'horizon, pourquoi cette atmosphère étouffante? Le grand vent s'élève. Il fauche tout, arrache les arbustes, ébranle la demeure; la pluie ravine le sol. Les fruits de deux à trois ans d'efforts constants sont anéantis.

Le couple a un moment de désespoir. Mais le ciel se nettoie, le soleil brille, l'homme sourit à sa compagne. On peine, on lutte de nouveau, le destin cesse de s'acharner, et les caféiers étendent leur feuillage d'émeraude dans l'air embrasé.

L'histoire de cette plantation est celle de toutes les autres. On la peut conter dans les grandes lignes, mais comment retracer les angoisses, les craintes, les désespoirs de tous les instants? On n'imagine pas la vie de privations, de tristesses constantes que mènent ces colons perdus dans la brousse, isolés du monde des blancs, perdus au milieu d'indigènes plus ou moins fidèles, manquant du superflu et même du nécessaire, n'ayant même point le réconfort de nouvelles régulières des parents ou des amis de la métropole, mais soutenus dans leur pénible calvaire par la foi dans l'avenir de leur œuvre.

Certes, ils pensent à la richesse, mais ils pensent aussi à la joie des difficultés vaincues : c'est la noble satisfaction de l'ouvrier fier de la tâche menée à bonne fin, légitimement orgueilleux d'avoir créé un peu de vie française sur une terre lointaine.

Partout le sol nous livre ses richesses; les usines crachent leur fumée vers le ciel; îles minerais, le charbon sont acheminés vers les ports.

Mais ce n'est pas à cette exploitation matérielle que se borne notre œuvre. Il y a sans doute peu de pays au monde où la population soit aussi misérable qu'en Annam. On se rappelle la page fameuse de La Bruyère sur les paysans du XVIIe siècle. Il paraît que le grand moraliste avait poussé le tableau au noir. En Indo-Chine, il serait encore au-dessous de la réalité. Il faut avoir vu dans certaines régions du Nghe-An ces êtres rabougris, aux yeux inquiets et clignotants, dont le corps décharné est mal couvert d'un haillon, pour comprendre jusqu'à quel degré peut descendre la déchéance humaine. Ces pauvres gens ont vécu des siècles tordus par les maladies, couverts de plaies. Les femmes mettaient au monde des enfants comme des bêtes, et les bébés, sans soins, mouraient dans la crasse.

J'ai vu les Maternités, les dispensaires, les hôpitaux que, dans chaque centre un peu important, nous avons installés. J'ai vu à Hué des mères anxieuses, des nhaques tremblants, apporter aux médecins indigènes et français leurs bambins aux yeux sanguinolents, aux membres agités de frissons; j'ai vu les belles salles aux murs blanchis à la chaux, où des cô extasiés berçaient leur nouveau-né; j'ai assisté, au Cambodge, aux vaccinations en plein air, j'ai vu la foule des malades se presser aux portes des hôpitaux. J'ai vu partout les efforts de l'Administration et de la charité privée pour venir en aide à une population effroyablement misérable.

Et j'ai constaté que partout la France avait essayé de réveiller la flamme artistique vacillant dans le cœur de ses protégés, et de conserver pieusement ces souvenirs d'un passé glorieux. J'ai vérifié les magnifiques résultats obtenus par l'Ecole des Arts Cambodgiens à Pnom-Penh, j'ai admiré le Musée Albert Sarraut de Pnom-Penh, le Musée Blanchard de La Brosse à Saïgon, le Musée Kaï-Dinh à Hué; j'ai admiré les travaux de l'Ecole française d'Extrême-Orient, qui a véritablement ressuscité Angkor

et qui nous révèle les vestiges de la précieuse civilisation cham.

Non; nous ne sommes pas restés inactifs depuis que nous avons occupé l'Indo-Chine, et l'on ne peut s'empêcher, à l'issue d'un voyage à travers notre grande colonie, d'admirer l'œuvre accomplie et de rendre hommage, comme le dit lord Northcliff, aux pionniers de la première heure qui ont tout créé au milieu d'une nature hostile et d'une population peu bienveillante.

§

LE REVERS DE LA MÉDAILLE

Cependant, gardons-nous de tout optimisme et de tout orgueil exagérés. S'il serait injuste de fermer les yeux sur le bon travail effectué là-bas, il le serait encore plus de refuser systématiquement de constater les défectuosités de notre œuvre. Tout, hélas, n'est pas parfait, et une âme généreuse ne peut manquer d'être indignée au spectacle de certaines misères et de certaines iniquités criantes.

Il faut avoir le courage de regarder les choses en face. Avons-nous en Indo-Chine travaillé pour les indigènes ou pour nous-même? Méritons-nous vraiment, à l'égard des populations indo-chinoises, le titre de protecteurs? Un malentendu hypocrite règne sur le principe de la colonisation. Deux alternatives sont en présence : la colonisation est une affaire, le peuple colonisateur considère la colonie comme une matière à rendement, l'indigène comme un bétail bon à rapporter de l'argent. Cette conception est celle des Anglais; elle peut d'ailleurs se soutenir, à la condition qu'on ait la franchise de l'exposer sans vergogne. L'autre conception est celle adoptée par la France. Nous colonisons dans une intention humanitaire; nous apportons à des peuples arriérés les bienfaits de notre civilisation; en un mot, nous les édu-

quons pour leur permettre de se diriger un jour eux-mêmes tout seuls.

« Je veux vous donner l'instrument de libération qui vous amènera graduellement vers les sphères supérieures auxquelles vous aspirez », déclara un jour M. Albert Sarraut à de jeunes Annamites prêts à rentrer dans leurs foyers. C'est un noble programme qui dénote un bel idéalisme.

Peut-on dire qu'il est appliqué en Indo-Chine? Après un séjour de cinq mois dans notre possession asiatique, nous n'oserions l'affirmer.

Sans doute — et nous avons eu une légitime fierté à le proclamer — nous avons en bien des cas amélioré ou du moins tenté d'améliorer la condition matérielle des indigènes. Mais nos efforts ne se tournent-ils pas contre nous? Grâce à l'assistance médicale, nous sauvons de la mort des milliers d'individus. En bien des endroits, la population est trop dense et la famine agite son spectre menaçant. Dès lors, et c'est le raisonnement de certains Annamites clairvoyants, à quoi bon arracher une partie des habitants aux griffes de la maladie, si nous l'exposons d'autre part à mourir de faim? La nature autrefois était prévoyante en décongestionnant par la maladie des régions surpeuplées et en permettant ainsi aux survivants de manger à leur guise.

D'autre part, ne maintenons-nous pas les indigènes sous une tutelle politique asservissante qui leur pèse? Si l'on en excepte le Cambodge et le Laos — pays bénis où l'autochtone vit heureux et insouciant — on sent dans le reste de la Péninsule un sourd mécontentement. Un même frémissement se propage du haut en bas de l'échelle sociale à travers tous les membres de l'Union indo-chinoise. C'est que l'on n'a pas adopté une politique de netteté et de franchise à leur égard. On parle bien de collaboration, mais les mots correspondent mal à la réalité.

Reconnaissons que, seule au milieu des autres pays asiatiques qui s'éveillent et conquièrent leurs libertés politiques, l'Indo-Chine reste dans un état de tutelle peu conforme avec les aspirations de ses habitants. La liberté de la presse existe bien en Indo-Chine, mais pour les Français. Des journaux en langue indigène sont soumis à l'autorisation préalable de l'Administration locale. La liberté de réunion et d'association est interdite comme l'est celle de voyager.

L'élite annamite, fort cultivée et fort intelligente, remarque trop qu'il y a pour le Français et pour les Annamites deux poids et deux mesures. Tout en prétendant le contraire, nous faisons trop sentir à la population jaune qu'il y a en Indo-Chine deux catégories : celle des vainqueurs et celle des vaincus. Si nous prétendons nous maintenir par droit de conquête — méthode bien dangereuse et bien haïssable — employons alors la force ouvertement; doublons nos effectifs militaires, garnissons nos forts de canons et de mitrailleuses. Mais si, comme l'ont proclamé maints gouverneurs généraux, et comme l'a répété dernièrement le ministre des Colonies, notre ambition est de parvenir à une fusion des âmes, alors pratiquons sans arrière-pensée un système de libération. Accordons, sans réticences infamantes pour le caractère chatouilleux des jeunes Annamites, l'accession de ceux-ci à certains emplois qui, jusqu'à présent, étaient réservés à nos compatriotes.

Combien de fois n'ai-je pas été choqué en sentant que de parti pris on maintenait dans des emplois subalternes de jeunes lettrés annamites pleins de mérite, alors que le grade plus élevé était réservé à des Français auxquels le teint clair de leur peau tenait lieu de diplôme et de savoir!

Je sais bien que l'homme qui préside actuellement aux destinées de l'Indo-Chine est un fervent ami des indigènes, et je sais bien qu'il veille à ménager leur suscep-

tibilité. C'est ainsi que récemment il envoyait à ses fonctionnaires une circulaire leur prescrivant d'éviter désormais le tutoiement à l'égard des commis.

Mais ces circulaires sont souvent lettre morte. Il existe chez certains Français une fâcheuse tendance à mépriser l'indigène. C'est là une survivance de l'esprit de conquête et du préjugé de la supériorité des blancs sur toutes les autres races.

Prétention risible, quand elle émane de pauvres diables qui, dans la métropole, seraient tout au plus capables de décrotter les souliers dans la rue et qui, par le fait de leur transplantation dans une colonie, deviennent de grands seigneurs et commandent avec arrogance à de vieux mandarins lettrés jusqu'au bout des ongles!

§

DE L'ESPRIT COLONIAL

J'éprouve un scrupule à dénoncer les méfaits de certain esprit colonial, heureusement fort peu répandu en Indo-Chine. Il y a entre les blancs qui habitent dans une possession lointaine une indéniable solidarité. On parle toujours proverbialement de l'hospitalité écossaise, il faudrait vanter aussi l'hospitalité coloniale. En quelque coin perdu de la brousse indo-chinoise, qu'un Français s'aventure, il trouvera un compatriote qui le recevra avec une cordialité touchante. On s'ingéniera à le dorloter, on lui donnera la meilleure chambre, on débouchera les plus vieilles bouteilles, on lui donnera l'impression d'être « chez lui ».

Je garde de l'accueil que chacun m'a réservé en Indo-Chine un souvenir inoubliable. Je m'en voudrais donc de manquer au plus strict devoir de reconnaissance en daubant sur les braves gens qui m'ont traité en ami. Je me plais d'ailleurs à reconnaître les éminentes qualités de tous les hauts fonctionnaires que j'ai connus. Tous sont

animés d'une foi généreuse en leur métier, tous sont humains et pitoyables, tous en un mot aiment le pays auquel ils ont consacré leur vie.

Mais il n'y a pas que l'élite, il y a la masse, et c'est dans cette masse que règne un état d'esprit fort préjudiciable à la cause française et à une entente possible entre les jaunes et nous.

Quelqu'étrange que cela puisse paraître, beaucoup — non, disons certains — fonctionnaires et colons détestent la région lointaine où le destin les a conduits. Le temps n'est plus où, du plus élevé au plus humble, le sentiment d'une sorte d'apostolat animait tous ceux qui se destinaient à la carrière coloniale.

Ces âges héroïques sont passés. Autrefois, ces coloniaux, dont on a quelquefois médit, pouvaient avoir leurs défauts. Ils pouvaient se montrer brusques, excentriques, mais ils aimaient l'aventure, ils étaient curieux de l'âme indigène, ils apprenaient l'annamite, le cambodgien ou le laotien, et souvent même des liens sentimentaux les attachaient à leur pays d'adoption.

Quelques spécimens de cette vieille école existent encore et j'en ai connu à Hué auxquels je tire respectueusement mon chapeau.

Mais, à côté de ceux-là, combien ne s'expatrient que poussés par le désir — très légitime d'ailleurs — de faire le plus rapidement fortune! Ils débarquent en Indo-Chine avec leur femme et leurs enfants. Ils s'installent avec leurs idées étriquées, fermant les yeux devant les beautés de la colonie auxquelles ils ne comprennent rien, pleins de mépris pour les indigènes qui ont l'insolence de ne point parler le français, d'avoir la peau jaune et d'avoir des habitudes différentes de celles de Bécon-les-Bruyères et de Carpentras.

Loin de nous la pensée de médire des femmes françaises aux colonies! Certaines sont d'un dévouement ad-

mirable. Mais il y en a trop aussi qui recréent dans la brousse l'atmosphère bourgeoise de la France et qui, jalouses d'un pays dont leur mari est épris, ne manquent pas une occasion de le dénigrer; pareilles à une maîtresse cherchant à rabaisser une rivale.

J'entends encore une de ces pécores que je félicitais de vivre dans un endroit aussi charmant que celui où elle était :

— Oh! monsieur, moi, je m'ennuie ici!

— Pourtant, objectai-je, regardez ce paysage; n'est-il pas ravissant?

— Oh! c'est plus joli en France!

— Et puis, insistai-je, quel climat agréable! La température est d'une douceur constante, vous pouvez sortir tous les jours.

Elle m'interrompit avec une moue dégoûtée :

— Vous oubliez l'humidité! Ah! non, quel sale pays! Si je pouvais rentrer tout de suite en France, je ne me ferais pas prier!

« Un sale pays! » C'est l'opinion de trop de femmes de petits fonctionnaires qui, devant les ruines d'Angkor ou les merveilleux tombeaux de Hué, soupirent de regret en pensant aux jardinets de la banlieue parisienne.

Elles ne cachent point leurs sentiments devant les indigènes, que ce mépris vexe profondément. Elles ne se commettent que rarement, d'ailleurs, avec les jaunes, et leur phobie déteint sur les maris, qui, pour éviter des scènes de ménage, rentrent vite au logis sitôt leur travail terminé, et ne se hasardent point à fréquenter des représentants de la race « protégée ».

Aussi, de nombreux coloniaux peuvent-ils, avec une apparence de raison, rejeter sur les femmes françaises la responsabilité du fossé qui se creuse de plus en plus profondément entre les autochtones et nous.

— Autrefois, expliquent-ils, les coloniaux venaient seuls; ils prenaient tous une congaï. Cela les forçait à

apprendre la langue du pays, et la congaï formait le trait-d'union national entre l'Annamite et le blanc. Maintenant, il n'y a plus de contact. Le résultat...

Le résultat n'est pas brillant. Sauf à Hué, où s'exerce l'influence bienfaisante d'un résident supérieur intelligent et énergique, le divorce est total entre protecteurs et protégés. La société bien élevée de Saïgon ignore les Annamites; tel garçon inculte et vulgaire s'estimerait déshonoré s'il recevait dans son salon un de ces mandarins courtois, fins et lettrés dans le genre de ceux que Jules Boissière nous a dépeints de si inoubliable façon!

Quand on ne se connaît pas, on ne se comprend pas. M. Albert Sarraut fut un des premiers à essayer de réagir contre cette tendance éminemment répréhensible de certains Français d'Indo-Chine. Il est bien difficile de modifier les habitudes de penser...

Quelques-uns de nos compatriotes — et non des moindres, tel l'excellent écrivain Eugène Pugarniscle — se complaisent dans la fréquentation du monde indigène et y vivent presque exclusivement. Il faut voir l'air de commisération apitoyée avec lequel les « femmes du monde » disent :

— Ce pauvre Un Tel, c'est un bien gentil garçon ! Mais il est « encongayé ».

« Encongayé », c'est le terme de mépris le plus absolu que l'on emploie là-bas pour stigmatiser les dévoyés qui poussent la perversion jusqu'à aimer la compagnie des indigènes et à épouser une femme jaune.

Il ne faut pas craindre de le dénoncer. Trop de Français ne voulant pas se donner la peine d'essayer de comprendre l'indigène trouvent plus commode de le mépriser, de lui attribuer tous les défauts et de le regarder comme un être taillable et corvéable à merci.

Je n'ai point remarqué personnellement d'actes de brutalité à l'égard des autochtones, et je sais que, s'il s'en commet malheureusement parfois, ils sont rares,

mais j'ai parfois été le témoin de vexations volontaires que des coloniaux infligent aux indigènes...

Je ne suis pas près d'oublier l'indignation manifestée par les Cambodgiennes contre un rustre français qui, pour choquer la pudeur réputée des femmes khmères, se présentait en plein marché et urinait cyniquement devant elles!

C'était le même personnage qui, après une tournée de deux jours à travers le royaume de Sisowathmonivong, déclarait que ses habitants étaient aussi attardés et aussi sauvages que les Moïs (population montagnarde que les Annamites et les Cambodgiens s'accordent à considérer comme des êtres plus proches de l'animal que de l'homme). On n'assiste pas à de pareils spectacles sans une révolte intérieure et sans un sentiment d'irritation qui vous cache les beaux côtés de l'œuvre française. On comprend alors les voyageurs qui, étant passés trop rapidement en Indo-Chine, ont été frappés par des scènes de ce genre et se sont livrés à des critiques passionnées et injustes de la domination française.

Il est certain qu'en bien des cas, notamment lorsqu'on se trouve en présence de vieux lettrés dans le visage impassible desquels brille seul l'éclair malicieux des yeux, la vulgarité méprisante de certains de nos compatriotes fait monter le rouge de la honte au front du touriste qui passe.

Il semble d'ailleurs que l'opinion publique blanche — cette émanation de la médiocrité — s'attache inconsciemment peut-être à éloigner l'une de l'autre les deux races. Comment expliquer autrement, par exemple, le discrédit dont sont frappés les Européens qui se livrent à une pratique chère aux jaunes, celle de fumer l'opium?

Les mœurs à ce sujet sont d'une hypocrisie qui révolte le spectateur impartial.

Si vous avez l'intention de gagner votre vie en Indo-Chine, gardez-vous de rendre un hommage — même for-

tuit et fugitif — à la noire idole : votre carrière serait irrémédiablement brisée.

Comme le remarque très justement M. Eugène Pujarniscle dans son si lucide *Philoxène*, la partialité du public est telle, dans notre possession asiatique, que l'on considère comme un intoxiqué « quiconque s'allonge sur un lit de camp et accepte une fois la pipe qu'on lui offre ».

L'opium est chargé de tous les maux. L'Administration pourchasse ses fonctionnaires suspects d'adorer la fée brune. J'ai connu personnellement un très remarquable et très brillant fonctionnaire dont la carrière a été arrêtée parce qu'il fumait. Quant aux maisons de commerce, elles stipulent presque toutes, dans leur contrat, que l'opiomanie est un cas de renvoi. Pourquoi cette sévérité? Parce que les fumeurs, prétend-on, sont des êtres chargés de tous les vices, menteurs, voleurs, pauvres loques guettées par le gâtisme.

On s'imagine souvent, dans la métropole, que tous les coloniaux s'adonnent à l'opium. Rien de plus inexact. La lampe, le fourneau et l'aiguille, les « trois trésors de la sagesse », ont peu d'adeptes. Encore ceux-ci sont-ils obligés de cacher leur habitude s'ils veulent conserver leur situation et ménager leur réputation.

Par contre, l'opinion publique n'a que sourires et indulgence pour les fervents de la bouteille. Les cafés, les bars regorgent de clients; dans tous les logis, l'heure de l'apéritif est sacrée.

J'ai encore dans les yeux la vision de ce gros homme — personnalité réputée de Saïgon — congestionné, suant, soufflant, la langue pâteuse et le cerveau incertain, qui sortait du *Continental*, où il avait absorbé, en se jouant, quatre whisky et cinq cocktails. Nul ne semblait s'apercevoir de son intempérance, et lui moins encore que les autres. Comme je lui parlais un jour d'un de ses confrères, homme modeste d'une intelligence aiguë, travail-

leur infatigable, qui avait le tort de ne jamais mettre les pieds dans un café, il me répliqua avec un beau mépris:

— Pauvre garçon! C'est dommage! Il avait de beaux dons, mais il est fini! Il tire sur le bambou; alors, vous comprenez...

Et l'ivrogne, hoquetant, apoplectique, esquissa un geste découragé, sans achever sa phrase...

Gardons-nous de toute partialité et évitons, par réaction, d'attribuer aux fumeurs toutes les qualités. Reconnaissons toutefois que la plupart de ceux que nous avons fréquentés avaient l'esprit distingué et ouvert à toutes les manifestations intellectuelles. La drogue affine certainement ceux qui s'y adonnent, et les fumeurs — Jules Boissière l'avait déjà noté — sont plus aptes que d'autres à comprendre l'âme indigène et à sympathiser avec elle. Autour d'un plateau, des liens subtils se créent, qui aident plus que tous les discours à abattre la barrière qui s'interpose entre les deux races. Les distractions n'abondent guère en Indochine; l'on peut dire que pratiquement les blancs se divisent en deux catégories : les fumeurs, qui restent chez eux, lisent, étudient, méditent, et les autres, c'est-à-dire tous ceux qui fréquentent les cafés et pour lesquels les whisky et les cocktails sont des dieux secourables. Ce sont ceux-ci qui, en général, se croyant d'une essence supérieure aux autochtones, leur commandent en maîtres, parlent haut, se fâchent et commettent sinon des brutalités — qui sont rares — du moins des incongruités qui nous aliènent à tout jamais les sympathies de nos protégés.

Et l'on se trouve devant cette situation paradoxale : le bon poivrot, qui risque de se transformer à tout instant en brute, a droit à l'indulgence et à l'estime générales, tandis qu'un malheureux suspecté, même sans preuves, d'avoir chez lui une fumerie se voit l'objet de la réprobation et de la pitié publique. Tant pis pour lui! Qu'il renonce à toute ambition ou que, s'abritant dans le

manteau de l'hypocrisie, il sacrifie en cachette à l'idole noire, mais désavoue publiquement « ce vice honteux » !

On ne peut nier que ce régime de réprobation et, par suite, de mensonge qui règne au sujet de l'opium ne contribue à rendre dans une certaine mesure l'atmosphère des agglomérations en Indochine assez pénible. L'époque est passée où les coloniaux de la première heure, les artisans de l'établissement de la civilisation française, usaient ouvertement de la drogue comme le colonel Lyautey, par exemple... Il est vrai que la Société des Nations n'existait pas encore...

§

IMPÔTS ET MONOPOLES

De toutes les actions, l'injustice est celle qui révolte le plus les Annamites. Si vous avez un boy à votre service et que vous soyez sévère, même brutal avec lui en cas de manquement à ses devoirs, il ne vous en voudra pas. Mais si vous le punissez à tort, il sera profondément ulcéré. Une gifle ou un coup de pied au derrière donnés en juste châtiment ne provoqueront, de la part d'un boy, aucune réclamation, tandis qu'une simple réprimande tombant à tort suscitera une protestation indignée.

C'est contre certaines habitudes injustes dont ils rendent responsable l'Administration française que les Annamites manifestent le plus volontiers leur rancœur. On ne peut leur donner tort. Le système fiscal, le régime des monopoles sont évidemment indéfendables, et leur fonctionnement ne peut que susciter l'étonnement attristé du voyageur métropolitain de bonne foi.

Avant d'exposer en quoi consistent ces injustices, hâtons-nous de rendre hommage aux bonnes intentions du gouverneur général, qui s'efforce d'y remédier dans la mesure du possible. Des améliorations ont déjà été ap-

portées. des projets sont à l'étude, mais il n'en reste pas moins vrai que la situation est loin encore d'être satisfaisante.

En France, l'impôt sur le revenu, pour imparfait qu'il soit, tend cependant à mettre un peu d'équité dans la répartition des charges fiscales. Comment n'être pas révolté en Indo-Chine lorsqu'on sait que l'impôt général sur le revenu est remplacé par un impôt personnel? Un Français paie en moyenne 95 piastres, ce qui est une imposition dérisoire à côté de celle qu'il devrait subir dans la métropole pour des revenus équivalents.

Mais ne nous occupons pas de nos compatriotes; c'est vis-à-vis des indigènes que l'injustice paraît flagrante. Le taux de l'impôt est le même pour tous les Annamites. Il varie de six à dix piastres. Voyez ce riche mandarin ou ce commerçant millionnaire qui vivent dans une demeure luxueuse, ne se déplacent qu'en auto, possèdent autant de rizières que le marquis de Carabas de champs de blé. Ils paieront exactement la même somme que l'humble coolie-pousse, qui peine tout le jour, bête de somme exténuée quand arrive l'heure du repos.

Comment ces pauvres êtres, comment ces malheureux « nhaques » des rizières parviennent-ils à s'acquitter de ces quelques piastres qui représentent presque une fortune pour eux? C'est au prix des pires privations. Lorsque, comme cette année, le riz se vend mal, le paiement du fisc devient pour eux un angoissant problème. Ils vendent tout ce qu'ils possèdent à des prix dérisoires, dix ou douze fois au-dessous de leur valeur normale. On cite l'exemple d'un troupeau de douze buffles qui aurait été vendu dans le Nghe-an pour trente piastres (300 fr.!). L'Administration française s'est en bien des cas montrée indulgente, mais dans les régions justement les plus atteintes, pour ne point paraître céder devant les menaces communistes, la totalité de l'impôt a été exigée, ce qui est une grande faute, tant au point de vue humanitaire

qu'au point de vue politique. Ainsi que le dit très justement notre excellent confrère d'Hanoï, E. A. Babut : « La France doit se faire aimer, elle ne doit pas se faire haïr. »

Il faudrait avoir le cœur absolument desséché pour rester insensible devant la misère poignante qui règne dans certaines régions du Tonkin et du Nord-Annam. On y voit des gens mourir littéralement de faim, et le spectacle de ces êtres déguenillés, squelettiques, est affreusement pénible.

Aussi, peut-on se rendre compte facilement de l'impression fâcheuse que produira en Indo-Chine cette répartie de l'ancien ministre des Colonies. Interrogé au cours d'une de ses dernières réunions électorales sur le coût de son voyage en Indo-Chine, il répondit cyniquement :

— Aucune importance! C'est le contribuable colonial qui a payé!

Il faut se méfier des clichés. C'en est un de parler toujours de la riche Indo-Chine. Certes, l'Indo-Chine possède de quoi enrichir certains industriels, certains hommes d'affaires, mais le paysan y est en général affreusement malheureux. Le système fiscal accroît cette misère, ainsi que le régime des monopoles.

La gabelle — si haïe dans notre vieille France — a été instaurée en Indo-Chine par Paul Doumer, pour assurer des ressources au Trésor. Elle est aussi détestée des « nhaque » qu'elle pouvait l'être des paysans de chez nous. C'est que le sel est pour les Annamites un aliment de première nécessité; la saumure est à la base de leur nourriture. L'homme d'Annam ne comprend pas que ce sel qu'il récolte soit cédé moyennant une redevance forfaitaire à des marchands en gros qui font des bénéfices scandaleux en le revendant aux consommateurs.

Et le monopole de l'alcool, que de mécontentements il suscite!

Grâce à l'initiative de M. Pierre Pasquier, sa suppression a heureusement été décidée par le Grand Conseil des Intérêts économiques qui s'est tenu en décembre dernier, et il aura cessé de vivre au mois de juillet prochain.

Entre toutes les misères de l'Indo-Chine, ce système du monopole de l'alcool était une des pires. En quoi consistait-il? En Cochinchine et dans l'Annam du Centre et du Sud, la fabrication de l'alcool est libre, sous réserve d'une autorisation préalable. Au Tonkin et dans le Nord-Annam, l'Administration a passé un contrat — expirant en juillet 1933 — avec une société, la Société française des distilleries de l'Indo-Chine, qui a le monopole exclusif de la fabrication de l'alcool. Ainsi, un bon indigène des pays soumis à ce monopole n'a pas le droit de consommer un autre alcool que celui vendu par la Société française des distilleries de l'Indo-Chine. Imaginez, par exemple, que vous ne puissiez vous procurer qu'un seul calvados ou qu'un seul armagnac, celui de la maison X... Vous trouveriez cette obligation abusive, et vous auriez raison!

Paul Bert, qui a d'ailleurs laissé un souvenir inoubliable, avait dès 1886 refusé d'instituer ce monopole pour des raisons qu'il est bon de répéter.

Il ne faut pas, écrivait Paul Bert, mécontenter des populations depuis longtemps malheureuses et faciles à exciter contre nous; pendant les premières années, il convient d'agir avec une extrême modération et d'attendre que le calme et la prospérité, définitivement revenus, offrent une base plus large à l'établissement de l'impôt. On comprend très bien que la ferme de l'opium ne soit pas une mesure impopulaire. — Mais quant au monopole du débit de l'alcool, il faudrait qu'il fût acceptable pour les populations. La consommation de l'alcool est chose courante, elle a même, pendant les nombreuses fêtes annamites, un caractère rituel, et ce qui la restreint apparait comme une vexation. Sans compter que le riz

avec lequel le paysan fabrique son alcool est bien à lui, et que, venant après l'impôt foncier, c'est-à-dire un impôt sur le riz, l'impôt sur l'alcool, produit du riz, ressemble à une vexation double.

Seize ans après, Paul Doumer, excellent administrateur, qui ne songeait qu'à une chose, assurer le budget général de l'Union indo-chinoise, instituait ce monopole. Il devint impopulaire au point qu'il fut la cause de presque tous les mouvements insurrectionnels ayant éclaté contre nous et que chaque année la chambre des représentants du peuple du Tonkin et de l'Annam réclama sa suppression. « C'est devenu presque comme un rite qui à force de se répéter finit par acquérir une valeur de symbole, symbole des réclamations ou des revendications annamites », déclara M. Pham quynh au Grand Conseil des Intérêts économiques.

C'est que ce monopole de l'alcool engendrait les abus les plus révoltants.

Les pénalités contre les délinquants sont en effet d'une extrême sévérité. La distillation clandestine est punie d'une amende de 200 à 2.000 piastres (2.000 à 20.000 fr.) et d'un emprisonnement de quinze jours à trois ans. Quiconque est trouvé porteur d'une certaine quantité d'alcool sans pouvoir justifier de sa provenance légitime est puni d'une amende de 25 à 500 piastres, et d'un emprisonnement de huit jours à trois ans.

L'Administration des douanes emploie comme indicateurs des gens sans aveu, des canailles de la plus basse catégorie, de sorte que ce système laisse la porte ouverte aux chantages, aux vexations, aux abus de toutes sortes. Combien de pauvres nhaques ont vu leur foyer détruit, leur famille dispersée par suite d'une dénonciation anonyme de la part d'un voisin jaloux! On connaît l'émouvant récit de Jean Marquet : *De la rizière à la montagne*, qui raconte les malheurs d'un pauvre paysan tonkinois, victime d'une dénonciation calomnieuse,

traîné de prison en prison, ruiné par les secrétaires interprètes qui lui promettent d'intervenir pour lui auprès des magistrats moyennant une honnête rétribution, et achevant enfin sa pitoyable existence dans une mine de la haute région, où il meurt de consomption!

Ce n'est, hélas! pas de la fiction puisque Pham Quinh a pu révéler, durant la dernière session du Grand Conseil des Intérêts économiques, que le nombre des condamnations était considérable, puisqu'il se chiffre par centaines chaque année!

D'autre part, cette obligation de consommer un alcool qui ne lui plaît pas apparaissait au nhaque comme une vexation intolérable. C'était un des plus puissants griefs que nous faisaient les Annamites.

En juillet prochain, cet odieux régime qui servait de tremplin à tous les révolutionnaires annamites aura pris fin. Grâce à M. Pasquier, qui s'est courageusement attaqué à la puissante entreprise des distilleries, une des plus criantes iniquités de l'Indo-Chine sera supprimée.

Il existe encore bien des abus dans notre belle possession asiatique. On est en droit d'espérer qu'ils disparaîtront ainsi peu à peu.

Les impulsions données par le Gouvernement général sont généreuses et sages et de nature à aplanir de plus en plus les inégalités de traitement existant entre les autochtones et les Français d'Indo-Chine. On ne peut qu'applaudir de tout cœur aux mesures déjà prises et à celles qui sont projetées. Mais c'est l'esprit public qui doit être entièrement modifié. Nous nous en voudrions de revenir sur la répression peut-être trop sévère des troubles du Nord-Annam. Des excès inutilement sanguinaires ont incontestablement été commis par la soldatesque livrée à elle-même. M. Y. Chatel, l'énergique résident supérieur en Annam, a heureusement mis un frein à l'activité militaire, et la noble politique de conciliation qu'il a inaugurée commence à porter ses fruits.

Oublions donc ces épisodes d'un passé regrettable, mais souvenons-nous qu'une certaine presse, loin d'apaiser les esprits, attisait au contraire les haines en prêchant l'instauration d'un régime de terreur.

Est-ce qu'un grand journal de Hanoï ne craignait pas d'écrire : « Nous aimerions entendre M. le Gouverneur général lui-même affirmer que tout attroupement révolutionnaire sera désormais dispersé sans autre explication que la bombe à ailettes et la mitrailleuse » ?

L'emploi de la force armée est, hélas, nécessaire dans certains cas, et aucun esprit sensé ne reprochera à un gouvernement de faire respecter son autorité. Mais il n'est pas bon que des excitations au meurtre soient lancées ouvertement dans la presse. Communistes et nationalistes ont alors la partie trop belle pour stigmatiser l'impérialisme français et pour gémir sur « le régime d'oppression » en honneur en Indo-Chine.

Parmi les bienfaits que la France a apportés à notre colonie asiatique, figure au premier rang la paix, la paix après laquelle la péninsule extrême-orientale aspira si longtemps sans pouvoir l'obtenir. Cette paix, nous devons la maintenir tant à l'extérieur qu'à l'intérieur.

Il faut que nous arrivions à effacer dans les mémoires le souvenir des misères encore trop nombreuses en Indo-Chine, pour que de plus en plus lumineusement brillent ses splendeurs.

JEAN DORSENNE.

PAUVRE ENFANT DE PÉCHÉ

Poor child of sin...
EDGAR POE

LES CONSTELLATIONS

Dans l'ombre où retentit l'ingrat pavé des villes,
Je me suis enivré des gloires de mon sang
Et mon rêve attardé trébuche au jour naissant,
Voyant choir ses saphirs dans les charrettes viles.

Je portais Bételgeuse à mon front rougissant,
J'étais le gardien des Vierges versatiles;
Mais les travaux de l'aube aux tombereaux fertiles
Préparent les enfers où l'esprit redescend.

O pépiement chétif des cités pauvres d'arbres!
Un peuple discordant s'est emparé des marbres,
Et j'attends tout un jour de labeur exécré

Que les temps affranchis ramènent la sibylle,
Les exploits des héros, et cette ombre nubile
Qui pleure en Perséphone un sang prématuré...

SOIREE

Que peuvent les pavés retentissants de roues,
Les colliers de lumière aux épaules du soir
Pour celle dont le fard ne cache plus les joues
Et de qui les joyaux gisent dans un tiroir?

Près de l'âtre expirant nous allons nous asseoir
Et tirer des tisons quelques derniers fantômes,
Laissant s'épanouir les arbres du trottoir
Où le printemps cruel souffle de purs atomes...

Le cœur gros de soupirs accueille la nuit close
Qui met la connivence au fond de toute chose
Et donne à la beauté son éclat boréal.

— Des faciles amants que satisfait la fange,
Un seul a su creuser le secret de ton mal
Et chérir les chagrins de ta face qui change.

—

NUIT

Ombre, lune déserte, et cette résonance
Que donne à chaque pas l'empire de la nuit...
Comme tremblent au cœur d'une exquise imminence
Les destins fraternels qui mûrissent leur fruit!

Plus rien ne nous sépare en ce tendre silence
Que les trésors du vide et le songe infini,
Et notre même pas différemment balance
L'ombre qui nous précède et qui nous réunit.

L'ombre nous mêle encore aux pierres de la ville
Où tout semble envoûté, merveilleux et docile :
Les secrets tamisés par les rideaux vermeils,

Quelque beauté fanée aux feux d'un lampadaire,
Les animaux furtifs, les plus pauvres sommeils
Et les rares passants dans la nuit lapidaire.

—

NOSTALGIE

Les carreaux embués ont oublié ton souffle
Et devant l'âtre heureux tu ne viens plus t'asseoir.
Le précoce Arcturus point l'abside du soir...
Adieu, le pied charmant balançant la pantoufle,

Le nimbe de la lampe aux tempes studieuses,
L'hiver prématuré, le feu, les longs repas,
La mémoire odorante et la candeur des draps!...
Leur souvenir se perd dans tes paupières creuses.

Tu brises une couche et des bras fraternels
Pour les douves, les ponts et les murs criminels.
Un marinier te mène aux berges où s'abreuve

Ton rêve inassouvi de houles et d'agrès;
Tu ronges tes liens, déchiré de regrets
A seulement ouïr les sirènes du fleuve.

—

ARRIERE-PENSEE

Et l'abandon viendra sur ces objets sans âme
Qu'une jeune vivante eut pouvoir d'animer...
Ah! se peut-il qu'un jour, finissant de s'aimer,
Nos cœurs exténués résignent toute flamme

Et que ces tendres corps de cire consumée,
En leur sombre candeur que la terre réclame,
Ne soient plus qu'ossements sous l'inflexible lame,
Parmi les plus obscurs de l'espèce inhumée?

Nos corps que pénétrait l'alacrité de Londre,
Nos cœurs en qui le froid comme un fruit venait fondre,
Nous qui buvions l'amour dans le brouillard amer,

Nous serons deux débris sur les dalles gelées,
Deux fantômes sans feu lorsque les nuits d'hiver
Glisseront leur ravage aux vitres grivelées...

—

POOR CHILD OF SIN

L'illusion sourit dans les vitres du soir
Et les enfants perdus suivent l'Esprit immonde
Qui leur fait miroiter l'aventure du monde
Et donne aux cœurs flétris la force de l'espoir.

Ton bien insaisissable emplit le carrefour,
Pauvre enfant de péché, que la pureté touche;
Te faudra-t-il encore aller de couche en couche
Sans étreindre jamais le véritable amour?

Tu songes que tes jours ont des nuits moins avides
Et tes pas revenants hantent les chambres vides;
C'est l'heure d'écouter l'âme frapper à l'huis...

Cette âme a le dégoût des formes passagères.
Adieu, sombres printemps dans les yeux impubères
Et déjà dévastés par l'usage des nuits!

—

POESIE

Que si la place devient pierre
Où ton corps cherche le duvet,
N'as-tu point l'Ange à ton chevet
Et l'infini dans ta paupière?

Malgré l'insulte coutumière,
De sueur sanglante abreuvé,
Ton front mûrit le fruit rêvé
En qui s'incarne la lumière.

Et si le froid, l'exil, la faim
A ton supplice mettent fin
Par quelque astrale connivence,

Portant les clés d'ivoire et d'or,
Une Dame de Recouvrance
Brise les dalles de la mort.

PAUL LORENZ.

LE CAS GORGULOFF
ET LA GRAPHOLOGIE

—

Se pencher sur l'écriture d'un homme que guette l'échafaud, pour demander à celle-ci ce qu'est cet homme, est une entreprise d'une telle gravité, un ministère, pourrait-on dire, tellement sacré, qu'il importe, d'une part, de rassurer le lecteur sur le sérieux de pareilles études, et de lui démontrer, d'autre part, en lui faisant toucher du doigt les *pourquoi* et les *parce que*, que les conclusions ne sauraient, en aucun cas, être tendancieuses.

Tendancieuses! Il serait sacrilège, de la part d'un Français, qui n'est pas l'un des avocats, de prendre, par un sentimentalisme déplacé, la défense d'un homme ayant perpétré sur une personne aussi auguste et d'une dignité aussi éminente, un attentat pareillement abominable, lequel a mis en deuil la France unanime.

Il serait, par ailleurs, coupable et féroce d'accabler un malheureux sans défense, sous les verrous, et de se mêler de demander sa tête, si, tout de même, il apparaissait des signes de déséquilibre et de responsabilité discutable.

Se pencher sur l'écriture n'équivaut plus, comme jadis, à se pencher sur le marc de café — nous revenons au coefficient : sérieux. — La graphologie, depuis l'*Ecriture et le caractère*, depuis l'*Ecriture des Canailles* et depuis l'*A. B. C. de la Graphologie*, depuis, en bref, les travaux de Crépieux-Jamin, la graphologie, disons-nous, encore intuitive avec l'abbé Michon, de nos jours, est passée dans le domaine scientifique et ses données

sont précises, à condition de ne pas lui demander ce qu'elle ne peut donner. D'ailleurs les lecteurs du *Mercure* ont été familiarisés avec la graphologie, puisque c'est cette revue qui a été la première, dans la grande presse périodique, à publier, sous la signature de l'un de nous, de 1912 à 1914, toute une série de portraits graphologiques.

Ce que ne pourrait nous dire la graphologie, à supposer que nous l'ignorions, c'est si, oui ou non, le coupable est Gorguloff : la graphologie ne permet pas de dire la bonne aventure, même pas de révéler des faits du passé — un crime est un fait, — mais simplement des tendances, des mentalités, des tempéraments, des caractères et, aussi, des états de santé.

Et, pour ce faire, contrairement à ce que les bonnes gens vous diront, le graphologue a le droit de faire état du sens des écrits et de ce qu'il sait du scripteur. Bien téméraire serait celui qui fermerait l'oreille aux sources d'investigation qu'il a à sa portée. Un écrit n'est ni un rébus ni une charade. Sans doute, le graphologue peut se faire une opinion, même précise, d'après un graphisme dont il ne connaît pas l'auteur, mais combien plus éclairé devient son diagnostic lorsque les sources d'investigation convergent! Que diriez-vous d'un médecin qui fermerait l'oreille au récit de soi que voudrait lui faire le malade? Et le mésestimerez-vous s'il écoute et interroge? Crépieux-Jamin a parlé de fil d'Ariane. Un faisceau de fils d'Ariane conduit plus sûrement encore à l'orifice de la caverne. De nos jours, le graphologue ne condamne plus sur une boucle, une hampe ou un accent : l'horizon s'est élargi : ce qui retient l'attention du graphologue moderne, ce sont les « *grandes allures scripturales* » que Crépieux-Jamin a déterminées. Le graphologue, comme l'a dit l'un de nous (1), fait, pour

(1) Ed. de Rougemont : *Une nouvelle science sociale : la Graphologie*, Paris, Rivière, 1932.

25. XII 1931.
Парижъ

Глубокоуважаемому русскому писателю
и патріоту А. И. Куприну

Милостивый Государь,

Будучи еще съ дѣтства большимъ другомъ Вашего творчества я и теперь восхищаюсь имъ. Страсть къ поэзіи и литературѣ и меня привела къ тому, что я сталъ писателемъ, поэтомъ.

Какая жалкая и неблагодарная роль въ нашъ „практичный" спекулянтскій вѣкъ!

Вѣдь всё прекрасное, романтичное умерло?

Всё — въ прошломъ! И наша родина и слава...

Въ прошломъ, въ Россіи, я былъ русскій, кубанскій казакъ, дѣтство мое вскормилъ Кавказъ, дикія степи и горы, табуны одичалыхъ казацкихъ коней и... воля!

А теперь? Я — жалкій, всѣми гонимый, всѣми ненавистный русскій эмигрантъ! Лишній на этомъ свѣтѣ!

Подлая, отвратительная, человѣческая жизнь сдѣлала изъ меня то, что я — есть!

А именно: 1) Я возненавидѣлъ людей и ихъ жизнь.
Животныхъ и птицъ я люблю и, поэтому,
Природу воспѣваю и знаю, что Природа

TRADUCTION

25 décembre 1931.

Au très estimé écrivain
et patriote russe A. I. Kouprine.

Monsieur,

Ayant, dès mon enfance, été un grand ami de vos œuvres, je les admire aussi maintenant. La passion pour la poésie et la littérature m'a également amené à devenir écrivain, poète.

Quel rôle piteux et ingrat dans notre siècle « pratique » et spéculateur!

Tout ce qui est beau et romantique est mort?

Культуру побѣдитъ. Я вижу на тысячи лѣтъ впередъ! Наша Культура погибнетъ, сама себя убьетъ. И возродится новый дикій человѣкъ, вольный духомъ!

2) Я — докторъ медицины (хоть и — молодъ, мнѣ 35 лѣтъ!) окончилъ я два университета: одинъ въ Россіи, одинъ — за границей. Зачѣмъ? Я — хорошій спеціалистъ. ~~Но теперь~~ Я спасъ много, много человѣческихъ жизней?! Зачѣмъ? И нынѣ я ухожу отъ людей и ихъ подлой, культурной жизни! Лѣчить людей я больше не могу! Я ихъ ненавижу! Люди достойны того, чтобы ихъ травить, какъ крысъ! Жить съ людьми, въ ихъ отвратительной подлой, звѣриной средѣ — я не могу! Я ухожу отъ людей навсегда!

Скоро я уѣзжаю въ Африку, въ дебри, въ лѣса, въ джунгли, къ звѣрямъ и птицамъ. Не боюсь. Ибо знаю языкъ моей Матери-Природы!

Постараюсь какъ можно скорѣе бѣжать.

Ибо всё чистое, святое, людское въ моей душѣ убито людьми: патріотизмъ, вѣра въ человѣка, надежда на возрожденіе моей Родины, Россіи, всё!

Ненавижу я людей вообще и больше всего — русскихъ эмигрантовъ, ибо подлѣе ихъ, животныхъ нѣтъ на свѣтѣ!

. . . .

„Прости, Судьба, мой подвигъ странный!“

Прощайте! Навсегда! Какъ художникъ и русскій патріотъ, быть можетъ, Вы поймете меня?

Докторъ медицины Павелъ Горгуловъ

Tout est dans le passé! Et notre patrie, et notre gloire...

Dans le passé, en Russie, j'étais Russe, cosaque de Koubagne; enfant, j'étais élevé par le Caucase, forêts sauvages et montagnes, troupeaux de chevaux sauvages, chevaux cosaques et... liberté!

Et à présent? Je ne suis qu'un émigré russe, un misérable, persécuté par tous, partout haï? Quelqu'un de trop dans ce monde!

L'ignoble, l'exécrable vie humaine a fait de moi ce que je suis actuellement.

Notamment :

1) Je déteste les hommes et leur vie, j'aime les bêtes et les oiseaux,

P. S.

Еще не такъ давно, нѣсколько дней тому назадъ, горѣла во мнѣ надежда когда нибудь увидѣть Россію счастливой, свободной, національной. И я десять долгихъ страдальческихъ лѣтъ работалъ надъ возрожденіемъ Великой Національной Русской Россіи! Всей душой я отдался этому дѣлу! Поставивъ на карту свою жизнь, свою карьеру врача, личную жизнь, все свое имущество, деньги и... результатъ: нѣсколько разъ свои-же русскіе, мои друзья предали и продали меня большевицко-еврейскому интернаціоналу. И сей-часъ... опять! Новое самое гнусное предательство моего личнаго друга, который продалъ меня большевикамъ за нѣсколько сотъ франковъ: продалъ документы политически важные.

Теперь — конецъ!

„Прощай, Россія, страна рабовъ и палачей!"

Хочу къ дикой Природѣ!

Не помнящій родства отшельникъ „Скиталецъ"

et c'est pourquoi je chante la nature, et je sais que la Nature vaincra la Culture! Je vois l'avenir mille ans d'avance! Notre Culture périra, elle se suicidera elle-même et l'homme nouveau et sauvage, l'homme libre renaîtra.

2) Je suis docteur en médecine (bien que jeune, 35 ans!), je suis diplômé de deux Universités en Russie et à l'étranger. A quoi bon? Je suis un bon spécialiste. J'ai sauvé beaucoup, beaucoup de vies humaines! A quoi bon? Et maintenant je quitte les hommes et leur ignoble vie civilisée! Je ne peux plus soigner les hommes! Je les hais! Les hommes ne méritent que d'être exterminés comme des rats! Vivre avec les hommes dans leur horrible nid de vipères, je ne peux pas! Je quitte les hommes pour toujours.

Aujourd'hui, je m'en vais en Afrique, dans le bled, dans les forêts,

l'écriture, ce que le botaniste fait pour une plante : « il la définit à l'aide d'adjectifs choisis dans le but de bien caractériser ce qui est essentiel dans l'écriture ».

§

Plaçons-nous devant les trois pages de la lettre ci-dessus, dont l'original est, comme on le sait, entre les mains du juge d'instruction et dont la photographie nous a été aimablement communiquée par M. Gordon, rédacteur en chef de la *Russie illustrée*. La lettre a paru dans le numéro du 14 mai de cette Revue. Notre confrère *Lu* l'a reproduite dans son numéro du 14 mai, avec une traduction que nous lui demandons la permission de lui emprunter et que le lecteur voudra bien lire attentivement. Ce cliché est une réduction; l'original était écrit sur papier de 0 m. 27 × 0 m. 21 : l'écriture était donc notablement plus grande que celle reproduite. Nous aurons, tout à l'heure, à revenir sur la question de la dimension de l'écriture.

dans les jungles, vers les bêtes et les oiseaux. Je n'ai pas peur. Parce que je connais le langage de ma mère la Nature.

Je m'efforcerai de devenir sauvage le plus vite possible.

Parce que tout ce qui est pur, sacré, humain, a été tué dans mon âme par les hommes : le patriotisme, la foi en l'homme, l'espoir de la renaissance de ma patrie, la Russie, tout!

Je hais les hommes en général, mais surtout les émigrés russes parce qu'il n'y a pas de bêtes plus immondes sur la terre!

. . . .

« Pardonne, destin, mon étrange exploit! »

Adieu! pour toujours! Comme artiste et comme patriote, vous me comprendrez peut-être?

Docteur PAUL GORGULOFF.

P.-S. — Il n'y a pas encore longtemps, il y a quelques jours, l'espoir brûlait en moi de voir un jour la Russie heureuse, libre, nationale. Et durant de longues années de martyre j'ai travaillé pour la renaissance de la grande Russie nationale! Je me suis donné de toute mon âme à cette œuvre! J'ai joué ma vie, ma carrière de médecin, la vie aisée, tous mes biens, l'argent, et pour quel résultat? Plusieurs fois, des Russes des amis m'ont trahi et vendu à l'Internationale judéo-bolchevique. Et maintenant... encore! Une nouvelle ignoble trahison de mon ami intime qui m'a vendu aux Bolchéviks pour quelques centaines de francs : il a vendu des documents d'importance politique.

Maintenant, c'est la fin!

« Adieu, Russie, pays d'esclaves et de bourreaux! »

Je m'en vais vers la nature sauvage.

L'HOMME SANS ATTACHES,
LE « SCYTHE » DEVENU SAUVAGE.

Quant aux marges, nous ne pouvons savoir ce qu'elles sont dans l'original que nous n'avons pas eu entre les mains; et rien ne prouve que la photographie en donne une notion exacte (2).

Ceci dit, définissons; autrement dit, cherchons les dominantes de l'écriture envisagée :

Selon le précepte de Crépieux-Jamin, situons d'abord le personnage dans son milieu : l'écriture est-elle *inorganisée, organisée* ou *désorganisée?*

L'écriture inorganisée est celle des enfants et des ignorants. Ce n'est pas le cas de l'écriture de Gorguloff. Son écriture est organisée. « Une écriture, est-il dit à la page 53 de l'*A. B. C. de la graphologie,* est organisée lorsqu'elle est tracée couramment et correctement. » — Non seulement cette écriture est courante et correcte, mais elle est assez bien ordonnée et tracée, même, avec un certain art, dans quelques-uns de ses détails. Voyez, par exemple, les lettres latines : P. S. en tête de la troisième page; elle est — et nous y reviendrons — assez ordonnée, assez claire, relativement rapide, dénotant un certain degré de supériorité intellectuelle.

Nous ne pouvons cependant pas aller jusqu'à dire que cette écriture est combinée, autrement dit que « ses formes, plus ou moins liées et simplifiées, s'agencent bien », ce qui, pour Crépieux-Jamin, est le signe qualitatif par excellence de l'intelligence. Sans doute, dans ce gra-

(2) En examinant attentivement ce document, on remarque un certain tremblement dans les tracés et des irrégularité dans l'encrage de ceux-ci; il ne faut pas en tenir compte au point de vue graphologique, car ils sont manifestement dus à une opération exécutée par le clicheur sur l'original; l'écriture étant très pâle, il a cru pouvoir noircir certains traits, en les surchargeant à l'encre. Voyez notamment le deuxième mot de la troisième ligne du texte, dont la première page en forme de F est constituée par un délié très prolongé qui, sur l'original, avait été tracé avec une grande sûreté de main, alors que le tracé du calqueur lui donne quelque chose d'incertain. Le rapprochement avec la première lettre de la première ligne, qui n'a pas été surchargée, fait ressortir la différence d'aisance des deux tracés.

Que l'on compare, en outre, les lettres A, U et K de la deuxième ligne avec le *M* et le *B* des lignes suivantes et l'on se rendra compte combien le tracé original, non retouché, présente d'élégance et de sûreté de main, alors que les tracés surchargés sont nécessairement hésitants.

phisme, l'agencement est bon, les jambages sont liés, mais les liaisons n'ont rien d'original et il n'y a pas de ces simplifications de tracés tendant à « abréger, unir, associer les éléments de l'écriture, pour en faire un instrument aussi avantageux que possible, en vue d'inscrire la pensée ». Cependant on relève quelques groupements de lettres bien agencées, tendant à faciliter la vitesse du tracé.

Donc, supériorité intellectuelle relative et nous sommes loin de ces appréciations répandues dans la presse, au lendemain de l'attentat, tendant à représenter le personnage comme inculte, fruste et incapable d'avoir poursuivi les études supérieures conduisant au diplôme de Docteur en médecine. Nous n'avons pas à nous prononcer sur l'identité du scripteur, mais ce qui est de notre ressort, c'est de constater que cet individu est parfaitement capable d'avoir fait des études supérieures. Au surplus, il n'est, pour s'en convaincre, que de comparer l'écriture, en russe, de Gorguloff avec celle, en russe également, de Raspoutine, que nous avons la bonne fortune, grâce à l'obligeance de la *Russie illustrée*, de pouvoir *mettre* sous les yeux du lecteur (p. 578).

Autant la seconde est fruste et dénote l'ignorance, autant il saute aux yeux que la première est celle d'un homme instruit et intelligent.

Après avoir eu, dans l'enfance, une écriture inorganisée, à l'âge adulte, une écriture organisée, voire même combinée, tout être humain, avec l'âge ou la maladie, voit son écriture se désorganiser, c'est-à-dire accuser « une diminution considérable de ses qualités antérieures ».

De points de comparaison entre cette écriture et des documents plus anciens, nous n'en possédons pas; nous ne pouvons donc pas dire s'il y a des signes de désorganisation; tout ce que nous pouvons dire, c'est que cette écriture a des qualités d'organisation.

Mais ces lignes remontent à quelques mois (25 décem-

bre 1931). Si nous avions sous les yeux un document postérieur à l'attentat, il serait intéressant de le con-

милых дорогия в том грозно
изменье горе великое будет омра-
чится лик Заступницы и памят
духовной тишине и нет этим
не прощенье гнев и куда бежишь? как
спасать? будьте убо не весте дни ни часа и
вот время для нашей земли и кров
стонет от ужаса столько крови и стон
темной тяжких страданий предчу-
мне не стоять но скоро будет глас мой
[illegible] горе
[illegible] тебе жалеть
[illegible] и детей [illegible]
будет из своего гнезда [illegible]
[illegible] видит но недолго [illegible]
все спасены будьте забота о вас а не [illegible]
о наших дорогих скорбный [illegible]
бог изв вечен [illegible]
много мученик за веру и братом [illegible]
смерть примете [illegible] зло что [illegible]
сотрясется и голод и болезни и знамен[illegible]
всему миру [illegible]
через то спасение радость в мире
милосердие спасителя и покровительство
наше будет Григорий

fronter avec celui reproduit ci-dessus; mais la désorganisation, à supposer qu'on en trouve des traces, pour-

rait, alors et assez vraisemblablement, provenir des secousses et émotions contemporaines de l'attentat luimême, de l'arrestation, du lynchage, de la détention, du souci des suites du crime et de sa sanction. Cela pourrait ne rien signifier du point de vue équilibre mental considéré *in abstracto*.

Ce qui serait infiniment plus instructif, ce serait d'avoir, comme point de comparaison, un document contemporain, mais antérieur au crime. S'il est vrai, comme on l'a dit, — mais on a dit tant de choses — que l'on ait affaire à un syphilitique tertiaire, dont l'affection remonterait à une quinzaine d'années, s'il est vrai — toujours avec un grand point d'interrogation — que la période démentielle ne remonterait qu'à trois mois, le caractère organisé du document qui, lui, remonte à six mois, serait assez peu révélateur de l'état mental du meurtrier au jour de son crime. Ne faisons donc pas dire à ce document plus qu'il ne peut nous révéler; empressons-nous, au contraire, de tirer de cette digression un enseignement touchant le caractère éphémère de certains états mentaux et du reflet que peut en donner l'écriture. Et, au surplus, n'anticipons pas sur ce que révèle cet écrit du point de vue équilibre mental; nous en sommes encore au degré d'intelligence de l'individu.

Nous avons vu que l'écriture est organisée, sans être combinée : supériorité intellectuelle relative, avons-nous dit. Cela est corroboré par une certaine harmonie, — oh! harmonie bien relative, — qui se dégage de ce graphisme. « L'harmonie de l'écriture est faite de ses proportions heureuses, de sa clarté, de l'accord entre toutes ses parties. L'harmonie de l'écriture correspond à celle du caractère; c'est la grande marque de la supériorité (3). »

Nous ne pouvons parler ici de grande marque de supériorité. Cela dépasserait de beaucoup la taille du per-

(3) Crépieux-Jamin, *op. cit.*, p. 64.

sonnage. Nous ne pouvons cependant pas dire qu'il y a inharmonie. Les disproportions, les discordances, les exagérations suffisent, d'autre part, à caractériser l'écriture inharmonieuse, dont « les plus bas étages sont formés avec l'assistance de la confusion, de la complication et surtout de la grossièreté. L'inharmonie révèle l'infériorité du caractère ».

Dans ces conditions, à quel étiage d'harmonie situer le scripteur? La question a une grande importance, toute notre théorie graphologique contemporaine étant fondée sur la synthèse des écritures harmonieuse et inharmonieuse.

Reprenons les définitions :

L'écriture est relativement claire. « Une écriture est claire quand elle est bien lisible. » Celle-ci ne laisse rien à désirer sous ce rapport : les espacements entre les lettres, entre les mots, entre les lignes sont convenables. Un agencement correct des alinéas, un alignement régulier des marges sans que nous puissions toutefois, ainsi que cela a déjà été noté, apprécier la largeur de ces marges, apportent à la clarté une contribution distinguée, celle de la culture d'esprit (4).

Ceci est corroboré par l'intelligence avec laquelle la fin de la troisième page est condensée, pour s'adapter à l'espace disponible, et cela, sans provoquer aucun enchevêtrement des tracés. Mais, si les lettres sont formées régulièrement, des signes de complication et d'exagération y apparaissent et vicient cette clarté, qui, sans cela, est le signe primordial, qualificatif de l'écriture claire.

Nous nous expliquerons plus loin sur ces signes de complication et d'exagération; notons-les, seulement, dès maintenant, et retenons que ces signes s'opposent à la parfaite harmonie entre les différents éléments de l'écriture et font obstacle à ce que l'on parle de proportions

(4) *Op. cit.*, p. 122.

heureuses, et à ce que l'on prononce franchement le mot « harmonie ».

Cette écriture n'est cependant pas vraiment inharmonieuse. S'il y a des signes de complication, il n'y a ni grossièreté ni confusion; nous ne sommes donc pas dans les bas étages de l'inharmonie. Mais nous la côtoyons du fait de certaines disproportions, de discordances très nettes, que nous relèverons dans un instant et des exagérations auxquelles il a déjà été fait allusion.

Nous avons dit — et nous y revenons — que l'écriture possède une assez bonne ordonnance. L'ordre donne la main à l'harmonie. Un minimum d'ordre est à la base de toutes les qualités. « Sans cette amie de la raison, tout se fait mal ou rien ne se fait. (5) » Ce minimum d'ordre, nous le trouvons ici.

L'ordre va généralement de pair avec la régularité. L'écriture est régulière. C'est beaucoup grâce à cette régularité, à une certaine symétrie, à une sorte d'uniformité, même, que nous avons pu reconnaître à cette écriture un certain potentiel d'harmonie; la symétrie et l'uniformité sont, au dire de cet auteur, des modes de régularité peu qualificatifs et la monotonie l'est encore moins, mais de véritable monotonie, il ne peut être vraiment question ici, d'automatisme encore moins; et cela est important à noter, car l'automatisme se rencontre fréquemment dans les tracés des aliénés.

L'automatisme va d'ailleurs de pair, généralement du moins, avec la lenteur et nous sommes en présence, ici, d'une allure assez rapide, révélatrice d'une certaine activité. Touchant l'activité, des réserves, toutefois, s'imposent : l'écriture n'est vraiment rapide qu'à plusieurs conditions; c'est, à savoir, d'abord, qu'elle soit liée — et elle l'est —; mais aussi, et en second lieu, que tous les mouvements de plume soient sobres; ils le sont, générale-

(5) *Op. cit.*, p. 256.

ment, aux finales notamment, mais, à côté de cela, une longueur excessive, démesurée, pathologique se remarque à la partie supérieure des lettres majuscules en forme de F majuscule de l'écriture anglaise (le *Gue* russe) : 1re, 2e et 3e lignes.

Une des conditions essentielles de la rapidité manque donc à ce graphisme.

Il n'en faut pas moins pour diminuer la valeur de l'activité : activité relative, dirons-nous en conséquence.

Tout, jusqu'ici paraît, chez le triste héros, relatif, moyen, presque médiocre, mais non bas, ni vulgaire.

Et nous n'avons guère passé en revue, jusqu'à présent, que les qualités.

Encore une autre qualité, déjà mentionnée, avant d'aborder les côtés troublants de ce caractère : l'écriture est liée. Les lettres sont tracées dans les mots sans levées de plume, ou presque. La liaison — nous l'avons déjà vu — est une des conditions habituelles de la rapidité, donc de l'activité. Elle est révélatrice de culture, de mémoire, de bonne association des idées (6). Ceci vient à l'appui de la constatation d'une certaine supériorité intellectuelle; mais prenons garde : l'écriture habituelle, entièrement liée, surtout lorsqu'elle est associée aux lancements constatés dans les *Gue*, n'est, selon Crépieux-Jamin, « que la claire manifestation d'une nature brouillonne, fougueuse, excessive, déséquilibrée, selon le cas ».

Tout ceci n'apparaît nullement comme invraisemblable et au surplus, le déséquilibre est révélé encore par des signes très manifestes de discordance, c'est-à-dire par des signes qui ne sont pas en harmonie.

Exemples :

L'écriture est, tout à la fois, rigide dans certains traits et arrondie dans d'autres.

L'écriture rigide se distingue par l'inflexibilité de ses directions : le bras suit le mouvement régulier de gau-

(6) *Op. cit.*, p. 232.

che à droite et la flexion des doigts ou le va-et-vient du poignet s'arrêtent toujours au même point par rapport à la ligne tracée par le mouvement du bras. Cette contrainte peut tendre vers l'automatisme. Crépieux-Jamin s'élève contre la signification de duplicité et de fausseté, mais il voit là des indices de sévérité, de dureté, d'entêtement. Et si, par ailleurs, il apparaît des signes d'orgueil, ces indices s'en trouvent renforcés dans le sens péjoratif; or nous verrons que ces signes d'orgueil sont très nets.

Mais nous venons de voir que, ici, la rigidité n'allait pas sans un certain arrondissement des formes, tendance à l'aménité; ceci constitue une discordance qui, dans la circonstance, donne une impression de versatilité, de mobilité, d'inconsistance : cela n'est pas étranger au déséquilibre déjà signalé.

Il convient toutefois de noter que c'est la rigidité qui domine, car — ne l'oublions pas — nous sommes en présence de caractères russes, de l'écriture cyrillique, laquelle comporte une majorité de tracés arrondis.

Autre exemple de discordance : l'écriture est généralement contenue, en particulier aux finales, et, à côté de cela, nous relevons des lancements fantastiques, le lancement déjà signalé des *Gue*, en particulier.

L'écriture contenue dénote la maîtrise de soi; l'écriture lancée, l'emportement : deux antonymes : nouvelle preuve de discordance.

Une autre preuve de discordance : nous avons parlé du *Gue* majuscule et de sa surélévation folle. Voyons le *gue* minuscule, maintenant; nous en avons notamment un spécimen à la ligne 14 de la première page : la hampe forme un angle vif, en plongeant vers la droite; ce signe passe pour être celui de l'insubordination, mais n'insistons pas trop, les signes particuliers étant, à juste titre, tenus en suspicion dans la graphologie contemporaine.

Par ailleurs, un signe d'un tracé presque analogue, le *d* minuscule, est couché sur la gauche, comme écrasé; c'est le signe des gens qui ont dû se courber sous le poids des épreuves, s'incliner devant les événements. On en trouve un spécimen très net à la deuxième ligne du P. S.

Il y a entre la forme de ce *d* minuscule et celle du *que* minuscule, une contradiction entre les tendances indisciplinées, poussant à la révolte, et la passivité de l'éprouvé : « *L'ignoble, l'exécrable vie humaine a fait de moi ce que je suis actuellement* », nous dit-il de lui-même.

Encore une autre preuve de discordance : l'écriture est, tout à la fois, dynamogéniée et descendante.

L'écriture dynamogéniée est celle dont les tendances diverses gagnent en intensité au fur et à mesure qu'elle est tracée : de plus en plus grande, de plus en plus rapide, de plus en plus montante, etc. La dynamogénie résulte ici de l'écriture ascendante, par endroits tout au moins, notamment au début de la première page. Et si nous regardons au bas de cette même première page, nous voyons que l'écriture n'est plus ascendante, mais bien descendante : un effort qui ne se soutient pas; une impulsion contradictoire, renforcement du diagnostic de discordance, de déséquilibre. Nous sommes en présence d'un exalté déprimé et, peut-être bien que, si nous avions des documents d'époques différentes, nous serions amenés à prononcer le mot de cyclothymie ou même de psychose maniaque-dépressive; mais nous nous garderons bien d'aller jusque-là, faute d'une documentation suffisante et nous resterons, à cet égard, sur un point d'interrogation. Quoi qu'il en soit, ce que nous pouvons retenir, comme certain, c'est que nous avons affaire à un cérébral, à un intellectuel exalté.

L'exaltation va rarement sans l'exagération et, de là, à prononcer le mot d'orgueil, il n'y a qu'un pas : tout

ceci est de la même famille. Le signe révélateur de l'orgueil est la surélévation, surélévation dans le sens de la hauteur, à l'aide d'exhaussements et de prolongements. Cela se voit dans les majuscules, qui sont d'une hauteur démesurée par rapport aux minuscules, et cela est extrêmement frappant, ainsi que nous l'avons déjà relevé dans les *Gue* en forme de F majuscule de l'écriture anglaise. « L'écriture surélevée marque le degré de l'amour-propre avec une précision saisissante. C'est le signe qualificatif de l'orgueil, sa manifestation fondamentale (7). » L'orgueilleux exagère son mérite, sa valeur, le rôle qu'il est appelé à jouer. C'est une des plus grandes manifestations de l'exagération.

Ici l'exagération se manifeste, non seulement dans ces surélévations, mais par de nombreux soulignements et la lecture du texte n'est pas pour opposer une contre-indication à ce diagnostic : « *Je vois l'avenir mille ans à l'avance* »...; « *Je suis docteur en médecine (bien que jeune : 35 ans!), je suis diplômé de deux universités en Russie et à l'étranger. A quoi bon? Je suis un bon spécialiste. J'ai sauvé beaucoup, beaucoup de vies humaines...* » Mais c'est là une illusion que le Dr Gorguloff partage avec beaucoup de ses confrères de tous les pays! — Et que dire de cette haine outrancière des hommes? « *Je les hais; les hommes ne méritent que d'être exterminés comme les rats! Vivre avec les hommes dans leur horrible nid de vipères, je ne peux pas.* » — Rats, vipères, et puis quoi, encore? « *Je hais les émigrés russes, parce qu'il n'y a pas de bêtes plus immondes sur la terre.* » Quelle ménagerie, sans compter les bêtes des forêts et les oiseaux, qui trouvent grâce devant lui, cependant!

Les surélévations, les soulignements : signes d'exagération, avons-nous dit, d'imagination aussi. Et puis, des points d'exclamation, en nombre inusité, pas moins

(7) *Op. cit.*, p. 313.

d'une vingtaine pour ces trois pages, et — détail à noter — de plus en plus grands, au fur et à mesure que l'écrit se poursuit.

Des points de suspension, enfin, signe d'attrait pour le mystère et l'inconnu; une ligne de points séparant une imprécation contre les émigrés russes de ces mots curieusement prophétiques et n'ayant aucun lien direct avec ce qui précède : « *Pardonne, Destin, mon étrange exploit!* » Serait-ce un signe de préméditation? Affaire du jury.

Mais revenons aux signes d'exagération : il n'y a pas que des surélévations, des soulignements, des points d'exclamation, des points de suspension : il y a aussi des points d'interrogation, là où il n'en faut pas, notamment après les mots : « *Je suis un émigré russe, un misérable, persécuté par tous, partout haï?* » et, aussi, après les mots : « Tout ce qui est beau et romantique est mort? »

Méfiez-vous des exagéreurs, comme les appelle le Dr Carton dans son *Diagnostic de la mentalité d'après l'écriture*, ces gens, surtout les médiocres, chez qui « l'exagération et l'excessivité sont des penchants redoutables ». — On ne l'a vu que trop! — « Ces sujets se nuisent considérablement et épuisent les gens de leur entourage à se dérégler sans cesse et à se dépenser à tort et à travers ». Il n'en faudrait pas davantage pour expliquer que Gorguloff était repoussé de tout le monde: « *...un misérable persécuté par tous, partout haï* », comme il l'écrit lui-même.

Arrivons enfin à la signature. Au dire du Dr Carton, « chaque individu se résume, se dessine en raccourci, se condense et affiche sa dominance de caractère en traçant sa signature. »

Ici le paraphe est ce qu'on est convenu d'appeler le paraphe *fulgurant*, « un trait descendant en forme d'éclair », ainsi que le définit le Dr Paul Joire dans son

Traité de Graphologie scientifique, p. 180. « Il indique une volonté vive, qui n'admet pas de résistance, et une activité inépuisable pour la lutte. » Et cet auteur de faire une distinction : « Quand, dans le paraphe fulgurant, on voit que les traits de la plume les plus forts, les plus appuyés, sont ceux qui se dirigent de droite à gauche, cela indique l'esprit de lutte avec suprématie de la défensivité. Quand, au contraire, les traits les plus appuyés sont ceux qui vont de gauche à droite, il faut en conclure que l'énergie, telle que le paraphe l'indique, est mise au service d'un esprit agressif. ». Nous devons convenir que si, dans le paraphe considéré, les traits ne sont pas plus appuyés dans un sens que dans l'autre, par contre, les mouvements sur la gauche sont plus prolongés que ceux allant vers la droite. Il faudrait, alors, en conclure que l'esprit de défensivité prédominerait.

Ce qui est remarquable aussi, c'est que l'amplitude du mouvement s'accroît de haut en bas, au fur et à mesure que le paraphe descend : tempérament qui s'exalte en agissant, qui, lancé, ne sait plus s'arrêter, et qui, forcément doit, dans sa précipitation, mettre à côté et commettre des actes intempestifs.

Au surplus, le document ayant été coupé avant d'être photographié, nous ne savons pas où s'arrête exactement le trait terminal du paraphe et quelle est sa longueur.

On remarquera, à la fin du *post scriptum* (3e page), que le dernier mot est terminé par un paraphe dirigé d'abord à droite, puis, brusquement, à gauche, et massué à la fin, ce qui confirme le diagnostic de défensivité résolue.

Terminons par une remarque : écriture *jointoyée*. Dans l'écriture jointoyée, les oves des lettres a, d, g, o, q sont fermés par en haut. Souvent cette espèce comporte l'addition de traits supplémentaires visant à remplir les blancs du papier dans le texte ou bien à la fin des lignes.

Les fins de lignes ne sont pas jointoyées ici, mais les lettres *a* et *o* sont hermétiquement fermées par le haut. C'est un signe de dissimulation, ou, tout au moins, de réserve, de prudence, qui contraste étrangement avec les nombreuses marques d'exagération relevées plus haut. Or on retrouve très fréquemment les soulignements abusifs, les points d'exclamation et de suspension trop nombreux, les points d'interrogation inopportuns dans les écritures de ces sortes de malades mentaux que les aliénistes appellent les paranoïaques. C'est à ce genre de phénomènes que l'on pourrait rattacher ceux que le docteur Rogues de Fursac, l'un des trois experts commis pour l'examen mental de Gorguloff, a étudiés dans un livre de très grande valeur de 1905, malheureusement épuisé, *Les écrits et les dessins dans les maladies nerveuses et mentales* (p. 13). Il y parle de l'*hyperkinésie* ou *exaltation psychomotrice,* et note qu'elle se manifeste sous deux formes différentes, susceptibles de se combiner, mais dans des proportions variables : l'augmentation de la rapidité des mouvements graphiques et l'augmentation de l'étendue et de l'énergie de ces mêmes mouvements.

Laissons de côté la rapidité, rien de particulier n'étant à retenir, à cet égard, dans l'écriture de Gorguloff, ou, plus exactement, les points de comparaison nous faisant défaut.

En ce qui concerne l'augmentation de l'étendue et de l'énergie, M. Rogues de Fursac note que la première détermine un accroissement dans les hauteurs des lettres, et il nous donne, à la page 14, un spécimen de l'écriture d'un même sujet, que nous lui demandons la permission de reproduire ici (ci-conte, p. 589).

Le premier spécimen est l'écriture normale, tracée sous la dictée et de dimensions moyennes; le second, écrit également sous la dictée, a été tracé en état d'excitation maniaque : lettres très appuyées et sensiblement plus

grandes que dans l'écriture normale. Il est bien dommage que nous n'ayons pas d'autres écrits de la main de Gorguloff, pour y rechercher ce phénomène, mais

Et le bouquet de deux sous que lui apporte parfois, gauche et hésitant, un petit soldat, le bouquet de deux sous pourrait bien, à la fin, être un bouquet mortuaire.

Naples, 29 avril. — Naples est consolée. Le soleil est venu ce matin lui rendre sa joie et ses couleurs, et nous avons vu réapparaître à nos yeux extasiés l'enchantement de son golfe vaporeux, recourbé comme une faucille ~~d'or~~ d'azur.

l'hyperkinésie se manifeste chez lui par les soulignements abusifs et les autres signes que nous venons de rappeler.

Le docteur Rogues de Fursac note que, quelquefois,

l'excitation maniaque se traduit par un développement exagéré des boucles et des jambages dépassant inférieurement la ligne, phénomène dénotant une amplitude anormale des monuments d'adduction de la main; et il ajoute que, dans certains cas assez rares, l'agitation du maniaque est compatible avec une écriture bien formée.

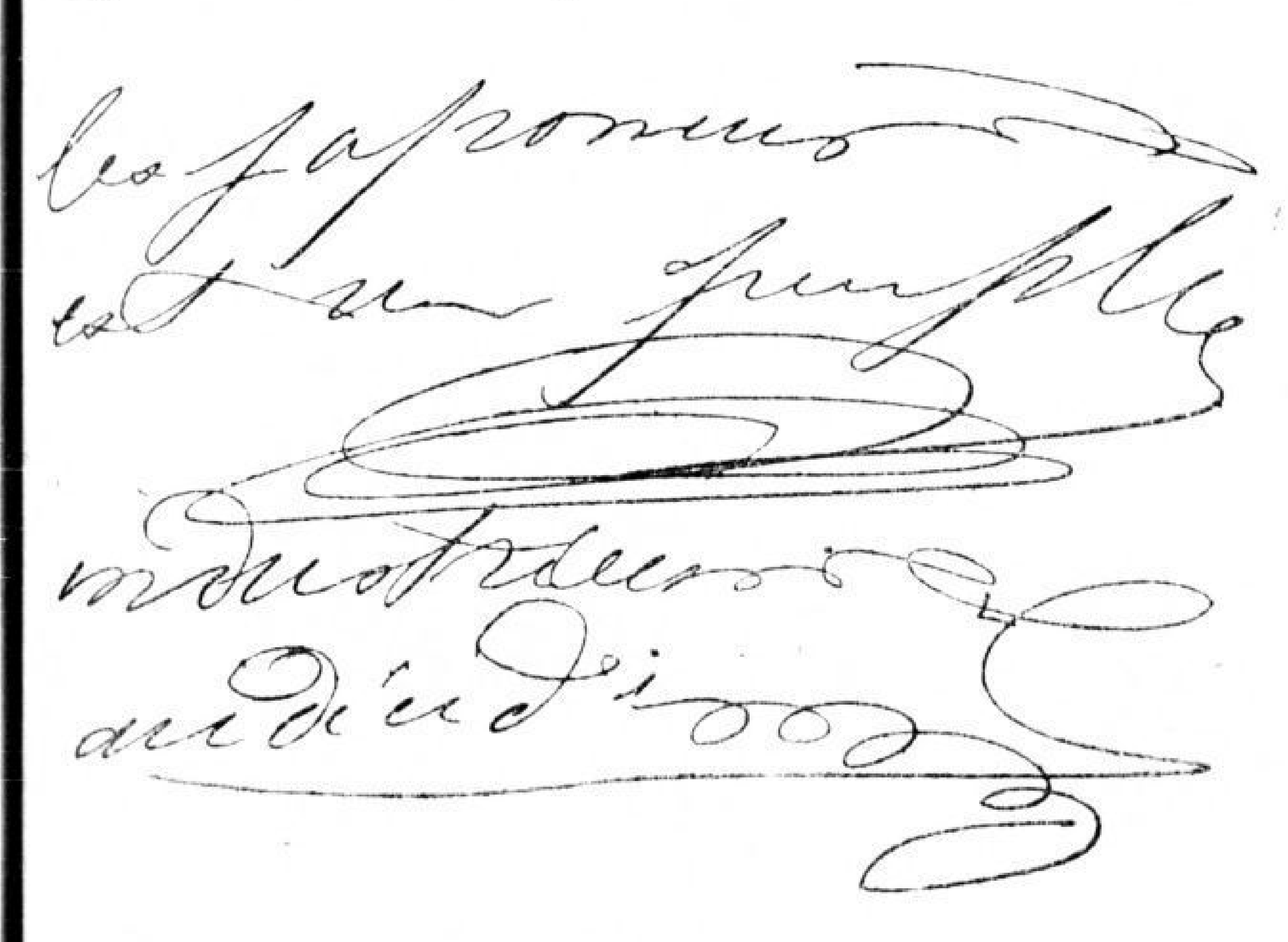
Chez Gorguloff, l'écriture est bien formée.

A part la signature, qui a retenu toute notre attention, on ne remarque pas, dans le spécimen ci-dessus, tout au moins, d'exagération dans les jambages descendants, mais une exagération folle dans la boucle supérieure des *Gue,* et des *d* minuscules.

En outre, le paraphe fulgurant traduit nettement cette amplitude anormale des mouvements d'adduction de la main, d'où une décharge brusque et saccadée, dénotant un besoin de détente et d'extension. Ce besoin se traduit chez certains excités, par des paraphes bien autrement compliqués et interminables, semés un peu partout, même en cours de texte. M. Rogues de Fursac nous en donne un spécimen remarquable, à la page 203 de son livre que nous reproduisons ci-contre (p. 591).

Nous avons lâché plus haut le mot de paranoïaque. Il ne nous appartient pas de dire s'il s'applique exactement au cas examiné présentement. Nous ne nous permettrons pas cet empiétement sur le domaine des psychiatres. *Ne sutor ultra crepidam.* Les trois experts commis pour l'examen mental de l'assassin, aliénistes de haute classe : les docteurs Rogues de Fursac, Génil-Perrin et Truelle se sont déjà prononcés dans le sens de la responsabilité. Au moment où ces lignes sont écrites, leur rapport a été déposé entre les mains du juge d'instruction; mais nous n'en connaissons pas encore le texte, qui comporte quatre-vingts pages de dactylographie. Ils ont dû dire s'il s'agit d'un véritable criminel, d'un obsédé ou d'un paranoïaque. L'article 64 du Code Pénal dit qu'il

n'y a ni crime ni délit, lorsque le prévenu était en état de démence *au temps de l'action,* ou lorsqu'il y a été contraint par une force, à laquelle il n'a pu résister. Et médecins et juristes de droit pénal de se demander, à supposer que l'on admît qu'il n'y avait pas démence au temps de l'action, si l'obsession ou l'emprise du délire paranoïaque peut être considérée comme une force, à laquelle le criminel n'a pu résister.



Le regretté docteur Maurice de Fleury, dans son beau livre sur *Les fous, les pauvres fous et la sagesse qu'ils enseignent,* nous rappelle fort opportunément le cas de Mme Lefèvre qui, en 1925, au cours d'une promenade dans l'automobile que conduisait son fils, tua froidement, d'un coup de revolver, sa belle-fille. « Arrêtée peu après, elle ne manifesta jamais, ni à l'instruction ni devant le jury, ni depuis sa condamnation, le moindre repentir, ni le moindre regret : on ne pouvait discerner dans cette âme que le contentement d'une bonne conscience... Lorsque les grands paranoïaques vont jusqu'à

l'homicide, ne leur demandez pas le remords ni le repentir. Leur certitude est absolue d'avoir fait ce qu'il fallait faire, d'avoir agi dans leur plein droit ou, mieux encore, d'avoir accompli un devoir ».

Telle avait été, dans cette affaire célèbre, l'avis de l'un des experts, l'éminent aliéniste qu'était Maurice de Fleury, membre de l'Académie de médecine, et qu'il soutint devant la cour d'assises, demandant pour la prévenue l'internement dans un asile. « C'est un monstre, a-t-il dit, mais un monstre pathologique », ce qui n'empêcha pas celle-ci d'être condamnée à mort avec commutation en détention perpétuelle, les autres experts ayant conclu à la pleine responsabilité.

De cette retentissante affaire un enseignement capital semblait au Dr de Fleury être à retenir : « La double caractéristique du meurtre paranoïaque, c'est l'absurdité même de la haine persécutrice et l'absence de tout regret après le crime, essentiellement tenu pour légitime, pour excellent. »

Nous citons entre guillemets, sans prétendre insinuer que tel pourrait être le cas de Gorguloff : *ne sutor...* Bornons-nous à notre rôle d'informateurs à l'usage du public éclairé, qui lit le *Mercure,* mais qu'il n'est pas déplacé d'éclairer encore davantage à la veille du jour où les journaux vont retentir des controverses entre experts, ministère public et défenseurs, et où des discussions techniques un peu ardues seront imprimées dans les journaux quotidiens.

§

Disons donc à ce public ce qu'est un paranoïaque, ce qu'est un obsédé, et cela d'après les travaux les plus récents des psychiatres contemporains.

Finissons-en d'abord avec les livres de vulgarisation

du Dr de Fleury; nous ouvrirons ensuite des ouvrages plus techniques.

Rappelons que la psychose paranoïaque est une psychose se greffant sur une constitution, la constitution paranoïaque, laquelle, par définition même, est héréditaire, due à une prédisposition native. Cette constitution et la psychose correspondante peuvent affecter deux formes principales, la psychose interprétative et le délire de revendication.

Qu'il s'agisse de l'une ou de l'autre de ces deux formes, « même quand la constitution prédisposante apparait forte, la psychose correspondante ne s'épanouit pleinement et dans toute sa gravité que dans un nombre extrêmement restreint de cas ». Il y a des degrés : la constitution à la base, la psychose au sommet. Des paranoïaques constitutionnels, il y en a autant, dans la vie courante, que de gens ayant mauvais caractère, « ramenant tout à eux, ne songeant qu'à enrichir leur chère personne d'argent, d'honneurs, de considération, exigeant des égards, se piquant pour peu de chose, réagissant avec une étonnante susceptibilité, croyant facilement une atteinte à leurs droits, voulant toujours que justice leur soit rendue... »

Au second degré, c'est le délire, délire de revendication ou d'interprétation et au dire de Maurice de Fleury, les plus dangereux sont les revendicants ou revendicateurs, et pas toujours à leur profit personnel, car « parmi eux, l'on rencontre des mystiques, des réformateurs, des sauveteurs de la société, des inventeurs de remèdes à tous les maux physiques et moraux, à toutes les injustices sociales. Au premier abord, grandes âmes; à l'analyse plus profonde, grands orgueilleux sans véritable générosité de cœur, follement avides de pouvoir ou de gloire et, d'ailleurs, incapables de fonder œuvre qui vaille. La plupart d'entre eux, partout rebutés, en sont conduits à tirer un coup de pistolet en l'air au passage

du président du conseil ou du chef de l'Etat, pour que la justice soit contrainte d'intervenir (8). »

Si, seulement, c'était toujours en l'air! Mais fermons ce livre un peu trop prophétique et ouvrons-en un autre, plus technique celui-là, et signé de l'un des experts du procès Gorguloff, le Dr Génil-Perrin, intitulé *Les paranoïaques.*

Dès le début de ce livre, on apprend à discerner la paranoïa, « maladie propre de l'intelligence », ainsi que l'ont démontré Snell, Sander et Westphall, de la manie et de la mélancolie, qui restent des maladies de l'affectivité, les désordres affectifs, qui se voient cependant dans la paranoïa, n'étant que des perturbations secondaires, dérivées des idées délirantes et des troubles psycho-sensoriels.

Nous apprenons, en second lieu, à cette lecture, que les stigmates de la paranoïa sont l'orgueil, la méfiance, la fausseté de jugement et l'inadaptibilité, inadaptibilité qui explique le comportement habituel du paranoïaque, « menant une vie solitaire et retirée et ne se confiant à personne » jusqu'au jour où, selon l'expression du Dr Génil-Perrin, « par un éclat brusque, par un incident, par une réaction violente, l'attention est attirée sur lui ». Il est, alors malheureusement, trop tard.

§

La paranoïa ne doit pas être confondue avec l'impulsion obsédante, laquelle est accompagnée d'angoisses et est d'ordre émotif, greffée qu'elle est sur la constitution hyperémotive. Au degré supérieur, se place la psychose émotive, bien différente de la paranoïa intellectuelle. Ainsi que le dit le docteur Rogues de Fursac dans son *Manuel de Psychiatrie* (p. 580) « l'idée tend vers l'acte, l'obsession devient impulsion. Mais le phénomène garde

(8) de Fleury, *op. cit.*, p. 86.

son caractère obsédant, c'est-à-dire que l'impulsion est accompagnée d'angoisse, considérée comme pathologique, et que le sujet s'efforce, de toute son énergie, d'y résister ».

Les impulsions peuvent être de natures très diverses; l'une des plus connues est l'impulsion à l'homicide. Cette impulsion est d'ailleurs une phobie, car « l'impulsion à commettre un acte est toujours précédée de la peur de commettre cet acte ». Plus exactement la phobie se transforme en impulsion. Le Dr de Fleury dans son *Angoisse humaine,* donne de cette angoisse et de l'irrésistibilité qui accompagnent fréquemment l'impulsion, une description qu'il faut lire. Cela ne veut d'ailleurs pas dire que le malade soit toujours condamné à succomber à la force de son impulsion. « L'impulsion une fois établie, dit Rogues de Fursac, l'ensemble du psychisme (jugement, affectivité, tendances) se dresse contre elle et s'efforce de la dominer. Une lutte s'engage, pénible, extrêmement pénible, au cours de laquelle l'angoisse du sujet croît en raison de la résistance qu'il oppose à l'impulsion. La victoire peut rester à la volonté.» Mais il arrive aussi que l'impulsion est victorieuse, que le malade cède. Dans ce cas, « l'impulsion satisfaite, l'angoisse tombe, le malade éprouve une détente. Cet apaisement est bientôt suivi, dans la plupart des cas, d'un sentiment de dégoût et d'humiliation résultant de la défaite morale que le sujet vient de subir ». C'est alors que, si l'acte est criminel ou tout au moins dommageable à autrui, apparaît le remords, ce remords que les paranoïaques, eux, ne connaissent généralement pas, ainsi que nous l'avons vu plus haut.

§

L'impulsion obsédante est une manifestation d'hyperémotivité. L'hyperémotivité, l'émotivité et même la simple sensibilité se voient dans l'écriture; la sensibi-

lité se traduit par l'écriture nuancée, c'est-à-dire par de nombreuses et petites inégalités. « L'écriture, a dit Pierre Humbert (9), paraît vibrer sous l'ardente vitalité de la plume. Elle se distingue par l'inégalité du calibre, de l'espacement et de l'inclinaison des lettres et des mots. » Nous avons vu qu'il n'en était pas ainsi de l'écriture de Gorguloff, qui est régulière, sans toutefois aller jusqu'à la monotonie, mais s'en rapprochant. Et puis, les journaux n'ont-ils pas dit que Gorguloff n'a guère témoigné de regret de son crime? Nous ne nous trouverions donc pas en présence d'une impulsion obsédante? Mais ces mots, même appuyés d'un point d'interrogation, sont de trop : *Ne sutor...*

Gorguloff a cependant parlé d'obsession. « Dans le train, a-t-il dit à l'instruction (10), tout le long du voyage, j'avais prié; en arrivant à Paris, j'ai encore prié à l'église Notre-Dame. Mais, à partir de ce moment, je songeais plutôt à me suicider qu'à tuer quiconque, et j'ai cherché à me dégager de cette *obsession*. Je me suis livré à de nombreuses libations dans des cafés. J'ai cherché à me faire arrêter. C'est ainsi que j'ai demandé à des agents, sur le boulevard Saint-Michel, où se trouvait ce boulevard. J'aurais voulu que mes questions saugrenues les intriguent et qu'ils me réclament mes papiers, car ceux-ci n'étaient pas en règle, et j'aurais été arrêté. J'affirme que, jusqu'au dernier moment, j'ai cherché à ne pas commettre mon attentat et que j'ai lutté contre l'obsession de ce crime. »

Gorguloff déclara ensuite, sans manifester d'émotion visible (simulation? dérangement cérébral? les médecins aliénistes apprécieront) (11) : « Le diable me disait : « Tu te tueras, si tu veux, mais seulement lorsque tu auras tué le président de la République! »

Avant le crime, Gorguloff se livra pendant deux heures

(9) *Théorie de l'Expertise en écritures et de la graphologie*, p. 21.
(10) *Le Temps* du 18 mai 1932.
(11) Ces mots sont de notre confrère *Le Temps*.

à de copieuses libations, buvant une bouteille de Cognac, « pour essayer, a-t-il dit, de ne plus pouvoir marcher ». Cependant, poursuit *le Temps,* il marcha très bien jusqu'à la rue Berryer et admira d'abord l'hôtel de la fondation Rothschild. Puis, il se rendit au stand de M. Claude Farrère, car il avait, a-t-il dit, une prédilection pour cet auteur. « Tout à coup, le président se présenta à moi, de profil. J'étais dans une sorte de sommeil hypnotique et j'ai tiré sans me rendre bien compte de ce que je faisais. J'affirme que je n'ai pas cessé d'être tyrannisé par cette idée de tuer! »

Sommeil hypnotique, hypnose, dédoublement de la personnalité, idée « forcée » (12), dont il serait devenu l'apôtre, voilà les mots par lesquels Gorguloff explique son crime. Mais encore que Gorguloff soit médecin, il semble que les mots « hypnose » et « sommeil hypnotique » ne soient pas pris dans leur sens propre et, au surplus, nous nous demandons s'il est permis de parler d'hypnotisme dans le *Mercure de France,* depuis la *mercuriale* de M. Marcel Boll de 1925 (13). Nous sommes, tout de même, allés demander ce qu'il en pensait à l'un des grands maîtres de l'hypnotisme, le docteur Bérillon, car, aussi bien, dans les jours qui ont suivi l'attentat, toutes sortes de suppositions ont été émises et celle, entre autres, d'une suggestion hypnotique qui aurait pu émaner de personnalités bolcheviques. C'était ressusciter la vieille querelle : le sujet hypnotisé, recevant la suggestion de tuer, le fait, en brandissant un coupe-papier dans un laboratoire; le ferait-il, s'il s'agissait de commettre un crime pour tout de bon? Nous n'avons pas la prétention de discuter le sujet ici (14). Nous avons

(12) Cet étranger ne veut-il pas plutôt dire : idée-force?

(13) *Grandeur et décadence de l'hypnotisme* dans le *Mercure de France* du 15 mai 1925.

(14) Voyez Dr Liégeois, *Les suggestions hypnotiques criminelles, dangers et remèdes,* dans la *Revue de l'Hypnotisme,* 1898, p. 203, 236, 273 et 324. V. aussi : Bérillon, *Les suggestions criminelles envisagées au point de vue des faux témoignages, loc. cit.,* 1897, p. 70.

seulement demandé à M. Bérillon quel était le dernier état de la question.

Le sujet hypnotisé, nous a-t-il répondu, ne réalise que des suggestions qui lui sont agréables ou, tout au moins, qui sont conformes à ses tendances, et pour autant seulement que ces suggestions lui sont faites par un suggestionneur qui a sa confiance. Un Russe blanc ne saurait recevoir et, encore moins, exécuter une suggestion émanant d'un communiste et réciproquement. « C'est que, voyez-vous, nous dit-il, le champ de l'entendement comprend trois zones : la première, constituée par les idées acceptées; la seconde, par les idées qui nous sont indifférentes; et la troisième, par celles qui sont irréductibles. Les domaines affectifs, politique, religion, notamment sont pavés d'idées irréductibles.

« On a parfois argué de la puissance invincible de la suggestion, en citant des exemples, mais on n'a pas toujours été au fond des choses. Ainsi nous avons vu une jeune fille recevant la suggestion de se dévêtir en présence de plusieurs personnes et y obtempérant. En l'interrogeant, on s'aperçoit qu'elle est modèle de profession (zone des idées acceptées). Une Carmélite ne se serait pas déshabillée (zone des idées irréductibles). Un camelot suggestionné reçoit la suggestion de crier : « Vive Boulanger ». Il y va de son cri. Puis, suggestion de crier : « A bas Boulanger »; il obtempère, sans sourciller. Réveillé, il déclare n'avoir pas d'opinion sur Boulanger; il n'a bonne opinion que de ceux qui le paient (zone des idées indifférentes).

« Il n'y a là qu'une manifestation de la constance de la personnalité, même à travers les influences diverses qu'elle peut subir. »

§

La graphologie, dans l'état actuel de cette science et à supposer même que nous eussions les documents

nécessaires, ne nous permet pas de nous prononcer quant à la responsabilité de Gorguloff. Elle nous le montre comme un homme indiscutablement cultivé, dont l'esprit est clair, attentif et actif, mais dont les tendances sont mal coordonnées, provoquant des impulsions contradictoires et créant un état d'exaltation parfois très violent, voisinant avec des mouvements de dépression et de révolte. C'est un caractère taciturne, méfiant, extrêmement orgueilleux, susceptible, vindicatif et égoïste.

J. LIAUX.

EDOUARD DE ROUGEMONT.

SUR UNE BIBLIOGRAPHIE DE
LOUIS PERGAUD

D'APRÈS DES DOCUMENTS INÉDITS

—

Dans sa monographie récente de Louis Pergaud — à qui Besançon a élevé un monument que l'on inaugure le 19 de ce mois — M. Charles Léger a esquissé une bibliographie sommaire des articles sur l'auteur des *Histoires de bêtes* et son œuvre. Bibliographie trop sommaire au goût de plusieurs. Trop limitée, si l'on veut, à la période de l'après-guerre; voire, de tendances trop exclusivement franc-comtoises.

Ceux qui souhaiteraient se livrer à de nouvelles études plus étendues intéressant le poète de *l'Herbe d'Avril* et le romancier rustique me sauront gré, je pense, de compléter ici sur ce point un ouvrage paru aux Editions du *Mercure de France*. Aussi bien le puis-je faire sans qu'il m'en coûte longues recherches, de la manière la plus exacte, jusqu'à la publication du *Roman de Miraut*, c'est-à-dire jusqu'à la veille de cette guerre d'où n'est point revenu le sergent parti au deuxième jour de la mobilisation. Et c'est Pergaud lui-même qui fournit la documentation. Je m'explique.

En l'année 1912, cédant aux instances de quelques amis, j'avais envisagé de faire paraître une Anthologie de poètes contemporains (on la retrouverait annoncée à la page de garde de mon recueil de sonnets *La Lumière d'Hellas* qui sortit des presses en 1913) une anthologie, dis-je, qui devint en quelque sorte le supplément de tels autres volumes de ce genre que l'on assurait, dans les

cénacles, fort partiaux. Comme si une anthologie pouvait jamais être partiale !

De toutes les manières de perdre son temps, préparer de tels livres — après les bons ouvrages de l'espèce qu'il est inutile de nommer — en est une assurément. Mais j'avais à cette date quelques loisirs et je me laissai convaincre. Soucieux à mon ordinaire d'une documentation scrupuleuse, je commençai par inviter les auteurs qui devaient entrer dans mon travail, à m'en fournir les premiers éléments.

C'est ainsi que je fus amené à écrire à Louis Pergaud. Or, voici sa réponse à la date du 1er octobre 1912 :

Mon cher Bocquet,

Votre lettre est venue me trouver à Landresse, où s'achevait le mois de vacances que l'Administration généreuse m'accorde annuellement, et j'ai attendu mon retour à Paris pour vous répondre de façon précise.

Je procède par ordre :

1° ŒUVRES. — *L'Aube*, poésies, Edition du Beffroi, 1904. — *L'Herbe d'Avril*, poésies, Edition du Beffroi, 1908. — *De Goupil à Margot*, histoires de bêtes, Mercure de France, 1910. — *La Revanche du Corbeau*, histoires de bêtes, Mercure de France, 1911. — *La Guerre des Boutons*, roman, Mercure de France, 1912.

2° COLLABORATION. — Au *Beffroi*, depuis 1903. — *La Revue littéraire de Paris et de Champagne*, 1905. — *La Rénovation esthétique*, 1905. — *Revue d'Egypte et d'Orient*, 1905-1907. — *La Province*, 1906. — *La Nouvelle Athènes*, 1906. — *La Phalange*, depuis 1910. — *Pan*, depuis 1910. — *Le Mercure de France*, 1909. — *Le Parthénon*, 1912. — *L'Ile Sonnante*, 1909-1912. — *Le Journal*, 1910. — *Paris-Journal*, 1910-1912.

3° A CONSULTER. — Henri Potez : *Les Poètes du Beffroi*, « Journal de Douai », 26 et 27 mai 1908. — Fernand Gregh : *La Revue*, 1er juin 1908. — Maurice Gauchez : « Revue de Belgique », 1908. — André Tudesq : « Théâtre et littérature », 1908. — Charles Callet :

Poètes nouveaux, Revue « Isis », 1909. — Paul Reboux : *Quelques livres*, « Le Journal », 2 décembre 1910. — Albert Thibaudet : « La Phalange », novembre 1910. — Jean de Pierrefeu : *De Goupil à Margot*, « L'Opinion », 3 décembre 1910. — Albert Acremant : *Le Prix Goncourt*, « Excelsior », 9 décembre 1910. — Louis Chevreuse : *Le Prix Goncourt*, « Figaro », 9 décembre 1910. — *Storie di bestie*, « Corriere della Serra », Milan, 10 décembre 1910. — Luigi Campolonghi : *Storia di animali*, « Il Secolo », 13 décembre 1910. — Georges Le Cardonnel : *Notes et Figures : Le Prix Goncourt et son lauréat*, « L'Opinion », 10 décembre 1910. — J. Ernest-Charles : *Le Livre de la Semaine*, « Excelsior », 12 décembre 1910. — Rachilde : *Les Romans*, « Mercure de France », 15 décembre 1910. — Marcel Balot : *La Vie littéraire*, « Figaro », 19 décembre 1910. — Jules Bois : *Le Prix Goncourt*, « Les Annales », 25 décembre 1910. — Gaston Deschamps : *La Vie littéraire*, « Le Temps », 18 décembre. — Marc Stéphane : *De Goupil à Margot*, « L'Hexagramme », novembre 1910. — Léon Bocquet : *Le Lauréat du Prix Goncourt*, « Revue française », 18 décembre 1910. — François Le Grix : *Les livres*, « Revue Hebdomadaire », 8 avril 1911. — E.-A. Chapuis : *La Revanche du Corbeau*, « Polybiblion », octobre 1911. — Jop : *La Revanche du Corbeau*, « L'Œuvre », 22 février 1912. — Louis Chaffurin : *Louis Pergaud, peintre animalier*, « Le Salut Public », Lyon, 16 mai 1912. — Jean Ferval : *A propos de bêtes*, « Ile Sonnante », février 1911.

4° ICONOGRAPHIE. — Jean-Paul Lafitte : *Portrait* (peinture), 1910. — J.-P. Lafitte : *Portrait* (gravure sur bois), 1910. — André Rouveyre : Figure, « Mercure de France », 1er janvier 1911.

Et maintenant, mon cher ami, débrouillez-vous! J'ai dû m'y mettre à deux fois pour arriver à bout de ma lettre. Le bureau est terrible à reprendre après 5 semaines de vagabondage et de liberté.

Mon roman (1) va paraître le 18. Je vous l'enverrai natu-

(1) Il s'agit de *La Guerre des Boutons*.

rellement et j'espère vous rencontrer cet hiver plus souvent que l'an dernier.

J'ai vu Deubel avant-hier. Il a reçu votre lettre et y répondra, s'il ne l'a déjà fait, en vous donnant probablement sa nouvelle adresse qu'il garde secrète; mais on peut toujours lui écrire au *Mercure* où il va à peu près tous les jours.

Je vous souhaite de bonnes vacances, mon cher Bocquet. Mes meilleures amitiés à Jacqueline. Mes hommages à Mme Bocquet et à vous une bien cordiale poignée de main.

LOUIS PERGAUD.

Cette lettre appelle quelques commentaires. Il est à remarquer que Pergaud n'y mentionne pas — est-ce un oubli? — entre autres publications auxquelles il collabora au pays natal *Les Annales de la Jeunesse laïque*. Elles s'éditaient à Besançon et avaient pour secrétaire général à Paris le poète Léon Vannoz, tandis que M. Jacquin, l'imprimeur de *l'Aube*, en était, à Poligny, l'administrateur-propriétaire. Pergaud y avait notamment envoyé, en 1905, un long poème semi-historique : *La Haine*, qui n'a été reproduit nulle part depuis lors. Si ce n'est pas de l'inédit, c'est à coup sûr de l'inlu, ce qui revient au même. Des vingt-six strophes éloquentes, mieux grandiloquentes, de ce poème, je détache celles-ci, qui me semblent significatives par l'état d'esprit qu'elles révèlent chez le jeune maître d'école que Pergaud était encore à ce moment :

J'ai des baisers de soufre aux replis de mes lèvres,
Des regards fulgurants comme un poignard qui luit,
Et nul Bellerophon jusqu'au seuil de ma nuit
N'osa venir à moi du fond des jours de fièvre.

J'ai le spleen éternel des amours des Titans,
Et le poids m'est trop lourd de ma virginité,
Depuis qu'aux grands vaincus, vierge et prostituée,
J'offris en vain mon sexe aux carrefours du Temps.

Quand mon flair m'a guidée vers les carnages sourds,
Où, fauve, bouillonnait la colère des races,

Je fis monter, gonflant le vent des populaces,
La plus rouge marée à l'océan des jours.

La fin se hausse jusqu'à la prophétie sociale, avec un accent, une fougue et une clameur d'Apocalypse. On pressent les révolutions en marche :

Un jour, eunuques plats des religions viles,
Tous les bâtards férus de morales serviles,
Transfuges de mon cœur iront grossir vos bandes.

Je vous laisse ces gueux de l'âme; ma parole
Ferait craquer d'effroi leurs tympans avachis
Car mon verbe, perçant les rumeurs de vos cris,
Rouge encor veut gueuler de rouges Carmagnoles.

Venez à moi, fiers Opprimés, Vertus captives.
Regardez à mes seins s'abreuver la vengeance
Et suivez dans l'azur, sillage d'espérance,
Le fulgurant essor de ma fille adoptive.

Debout, Penseurs! Sur l'Injustice, il se fait tard,
Mon souffle a rallumé le feu de vos vertèbres
Et n'entendez-vous pas dans cette aube funèbre
Mes beaux désirs claquer comme des étendards?

Ah! le mal est vaincu! Voici venir les Temps
Où la nuit va graver dans les cieux en démence;
Splendeur enténébrée des fastes du Silence,
Mon nom, mon nom sonore en étoiles de sang.

Léon Deubel avait-il passé par là et ratissé le parterre de rimes? Il se peut. Plus probablement Louis Pergaud avait-il été fortement impressionné par le poète du *Sang de Méduse*, qu'il venait de lire, et avait-il à son tour embouché le buccin d'or de l'*Esprit qui passe*. En tout cas, il est piquant de noter que le poème est dédié à Sébastien-Charles Leconte.

Pergaud, dans sa liste, n'indique pas non plus l'*Essor Septentrional* que dirigeait alors, à Valenciennes, M. Florian-Parmentier, de qui il avait accepté le titre, plutôt honorifique à la vérité qu'effectif, de correspondant régional pour la Franche-Comté. Bonne aubaine

qui fournissait à Deubel et à lui-même, sans bourse délier, pour leur correspondance usuelle, du beau papier à en-tête et des enveloppes de même.

D'autre part, sur l'original, le texte porte avant les mots « la Phalange », une rature sous laquelle il est possible de lire, *ad libitum, Horeal* ou *Hermès*. Deux périodiques ayant ces titres existèrent, en effet, en province vers 1910 : la première à Nice ou à Agen, sous la direction, sauf erreur, de Pierre Saint-Lane; l'autre fondée à Saint-Jean-de-Maurienne par A. Porte du Trait des Ages. Elle avait une tournure scientifique et philosophique très accentuée. Willy en particulier y donna de solides articles manifestant sa vaste érudition.

Quant à la collaboration de Pergaud à *Paris-Journal*, elle eut lieu sous le proconsulat spirituel d'Etienne Chichet et de Charles Morice. Celui-ci acceptait volontiers des jeunes écrivains des proses qu'il faisait bien rétribuer. J'avais signalé le fait, alors rare dans la grande presse quotidienne, à Léon Deubel et à son ami. Une lettre du 14 janvier 1909 se réfère à ce conseil. La voici en entier, car elle contient, en outre, quelques aperçus assez curieux sur la vie littéraire du moment et la situation famélique de Léon Deubel à cette date :

Mon cher ami,

J'ai déjà commencé trois fois une réponse : un fâcheux est venu m'interrompre et j'ai égaré ma première lettre; j'ai tenté au bureau de vous dire quelques mots. Au bout de la cinquième ligne, j'ai dû y renoncer. Peut-être serai-je plus heureux aujourd'hui et pourrai-je aller jusqu'au bout.

Et, tout d'abord, merci du réel service que vous m'avez rendu en me signalant à l'attention de Charles Morice. J'ai agi selon vos indications; je n'ai pas encore reçu de nouvelles, ni Deubel non plus d'ailleurs.

S'il n'est pas trop tard pour vous présenter mes souhaits, acceptez-les en toute sincérité. Deubel avait manifesté l'intention de joindre quelques mots à ma lettre, mais il n'est

pas chez nous, ce soir; ne lui en veuillez pas trop si sa prose devient rarissime. Dans la situation très pénible où il se trouve, un timbre c'est deux sous, et il est obligé de restreindre au delà du strict nécessaire même sa correspondance. Persky (2) n'est pas encore rentré et ses intentions à l'égard de Deubel sont très douteuses.

Cela d'ailleurs n'empêche pas ce brave ami d'écrire de fort beaux vers et de croire en lui...

D'après ce qui précède, s'explique que j'aie par devers moi pas mal de lettres inédites dans lesquelles la prose de Deubel alterne avec celle de Louis Pergaud. Chacun, économiquement, remplissait un feuillet pour me conter ses petites affaires, joies ou tracas. Tracas plus souvent que joies. J'imagine que c'était Pergaud qui, en ces collaborations, fournissait le papier, assurait l'acheminement et l'affranchissement de la correspondance commune. « Un timbre, c'est deux sous! »

Et le dévoué camarade continue :

Viendrez-vous à Paris bientôt? Il serait bon d'y voir *Le Beffroi* s'y fixant et resserrant les liens du groupe qui semble bien un peu disjoint. *La Phalange* a son noyau. *L'Abbaye* accapare C... et V... sans doute. Il serait temps peut-être de resserrer les rangs pour progresser aussi. La chose serait facile et se ferait très naturellement si vous étiez ici.

Avez-vous reçu le premier n° d'une revue, *Les Guêpes* (3), nationalo-poétique? On en disait le plus grand mal, ce soir, à la Phalange. J'en ai parcouru quelques pages et j'ai trouvé qu'en effet on n'en pouvait pas dire de bien, surtout là-bas...

Les Revues d'ailleurs naissent et meurent avec une admirable rapidité. Je n'ai pas encore reçu *Le Divan* (4)... Pan devient mensuel, par contre, et J... C... se répand, se répand...

Ah! la poésie n'est pas près de mourir.

(2) Serge Persky, traducteur de Tolstoï.
(3) Fondée par Jean-Marc Bernard.
(4) Fondée à Coulonges-sur-l'Autize par Henri Martineau, le savant éditeur de Stendhal; cette revue, transférée à Paris, existe toujours.

Avez-vous reçu l'étude de Ch. Callet (5) sur son père? Je vous la recommande; cet excellent homme mérite bien qu'on s'occupe un peu de lui. Il y a d'ailleurs des choses fort intéressantes dans cette petite brochure. Vous savez qu'il reste des nôtres...

A quand votre visite? Amitiés de Deubel et croyez-moi toujours votre bien cordial et dévoué

LOUIS PERGAUD.

§

Louis Pergaud avait négligé, dans son relevé bibliographique, — et il n'avait pas eu tort, — les notules des revuettes qui avaient salué la naissance de *l'Aube*. Nulle, en fait, même celle parue dans *Le Beffroi*, ne valait qu'on s'y arrêtât. Toutefois, il avait retenu comme importants, entre autres, l'article que mon vieil ami Henri Potez, titulaire de la chaire de littérature française à l'Université de Lille et alors maître de conférences, avait publié dans un quotidien régional de Douai où il continuait d'écrire des chroniques depuis qu'il avait été dans cette ville professeur au Lycée. Pergaud n'avait pas omis non plus, à cause de la qualité et de l'autorité du signataire, les lignes qu'il devait au poète Fernand Gregh, qui suivait avec une particulière attention le mouvement de la revue *Le Beffroi* et de ses collaborateurs dont il était d'ailleurs. Ainsi encore pour les comptes rendus qui pouvaient venir de Belgique. J'étais chargé d'y veiller. Car on imagine bien qu'avec ses 175 francs mensuels de la Compagnie des Eaux, le brave garçon ne pouvait songer à s'abonner à un Argus. Il était renseigné tout de même, comme on peut voir par une lettre du 4 octobre 1908. J'y lis notamment ceci :

Je vous remercie des coupures que vous avez bien voulu

(5) *Auguste Callet* (Paris, Daragon, éditeur). Charles Callet a publié, en outre, un roman, *Myrrhine*, des études philologiques, ainsi qu'un volume de *Contes Anciens*, où se trouve une excellente étude critique sur *Albert Samain*.

me faire parvenir... Louis Piérard, à la *Société Nouvelle*, je crois, m'avait promis un article. Et Mandin aussi dans *Le Feu* de Marseille (6). En avez-vous eu connaissance...

Pergaud ajoute :

Serge Evans (7) vous remercie bien sincèrement de sa nouvelle publiée au dernier *Beffroi*.

C'est à un récit intitulé *La Mort du Poète* qu'il est fait là allusion. Deubel m'avait chaleureusement recommandé le morceau, où il lui plaisait de soupçonner une anticipation de sa fin tragique et de sa gloire future. Et précisément la même lettre de Pergaud que je viens de citer, comme presque toute sa correspondance avec moi d'ailleurs, parle du poète de *Régner*, son commensal.

Avez-vous répondu à Thaly (8)? Car il me semble bien que Deubel n'a pas dû le faire, et il ne faut pas trop compter sur lui.

Il va partir après-demain pour Melun où il doit faire une période d'instruction militaire de 17 jours, ce qui ne l'ennuie pas trop, sa situation étant toujours aussi précaire...

Je vous envoie pour le prochain *Beffroi* un fragment nouveau du Conte de Callet et trois sonnets de révolte et de haine...

Ces trois sonnets ont paru dans *le Beffroi* sous le titre général *Rédemption* et ils ont été reproduits en outre dans *Poèmes* de la « Collection Apollon ».

Ce triptyque, considéré sous l'angle même de la servitude bureaucratique, ne manque point de grandeur, trouverait-on excessive la généralisation du cas particulier qui l'inspire :

(6) Fondé et dirigé par le poète Emile Sicard, qui est aussi le romancier de *Les Marchands*.

(7) Pseudonyme de M. Mithoire, critique et essayiste. Il prépare un ouvrage : *Ecrivains et Voyageurs*.

(8) Daniel Thaly, aujourd'hui médecin — et poète — à la Dominique (Antilles Anglaises).

AGONIE

L'Idéal est trahi; c'est l'hégire du rêve
Et les derniers héros de ton culte, Beauté,
Emportent le Graal du verbe ensanglanté
Hors des fanges du siècle et des poisons du glaive.

La vile soif de l'or a desséché les sèves
Et nul regard d'amour et de mysticité
Ne cherche dans la nuit pesant sur la Cité
L'astre consolateur dont le cycle s'achève.

Seuls quelques cris levant des antiques colères
Fument encor d'orgueil vers le Moloch vorace
Mais nul n'espère plus l'annonciateur austère

Et la vierge païenne et le sauveur nouveau
Dont la vie et la mort enflammeraient les races
Pour le rachat du songe en le règne du beau.

On remarquera, sans qu'il soit besoin d'y insister autrement, l'âpreté du dernier tercet du sonnet suivant :

REVOLTE

Si l'ombre de ma foi plus languide s'allonge,
Ma jeunesse, soleil qui bronzait ses bras roux,
Fait encor poudroyer au vertige des trous
Des rayons de vigueur que nul chancre ne ronge.

La race veule coule éclaboussant mes songes
Et ses rauques rumeurs, suscitant mon courroux
Au bord du flot de fange où luttent ses remous,
Ont parfois arrêté mon cœur à leurs mensonges.

Mais, montant par degrés du fond des nuits ferventes
J'ai gardé dans mon sein ma haine tout entière
Et fait trêve un moment aux colères levantes,

Pour que mon cœur gonflé de vertes énergies
Cingle un jour au fumier pourri de leur litière
Les dogmes et les lois, les ciels et les patries.

En somme, avec un métier beaucoup plus sûr, c'est ici le ton même de *Casernes*, sonnet antimilitariste de

l'*Aube* et du poème de *la Haine* cité plus haut. Dans l'intervalle, Louis Pergaud avait publié *L'Herbe d'Avril*, en progrès considérable sur ses précédents essais poétiques. Surtout il avait été à la forte école de Deubel, remarquable instituteur de l'enseignement technique du vers.

Et le choix des sujets et la recherche de l'image ne sont pas sans présenter quelque analogie avec certaines invectives au siècle du maître de formation spirituelle.

VENGEANCE

Si quelque vision passe en mon cœur désert,
Désillusionné des soirs et des aurores,
Et si quelque désir en mes jours sème encore
Le grain d'où peut lever quelque bonheur amer,

C'est de voir s'élever des horizons d'enfer
Dont le rêve vaincu longuement s'évapore,
Comme un vautour sacré dont le règne s'essore,
Le culte vil promis à nos siècles de fer;

L'or, la fange et le sang nouant leur triple étreinte
Pour étrangler le songe aux maillons de leurs chaines;
Et moi, ressurgissant des révoltes éteintes,

Secouant les brandons du rêve ranimé
Et broyant sous mes poings, digne enfin de ma haine,
Ce veau d'or tout-puissant que nul n'a blasphémé.

Le cœur romantique du poète, tout débordant d'acrimonie sociale, est ici, sans aucun doute réminiscent, fond et forme, du chef du Parnasse. La trilogie qu'on vient de lire offre, en définitive, la paraphrase des sonnets *Les Montreurs* et *Aux modernes* et le développement, par une âme ulcérée, des vers fameux de Leconte de Lisle :

Hommes, tueurs de Dieux, les temps ne sont pas loin
Où sur un grand tas d'or vautrés dans quelque coin
Ayant rongé le sol nourricier jusqu'aux roches,

Ne sachant faire rien ni des jours ni des nuits
Noyé dans le néant des suprêmes ennuis
Vous mourrez bêtement en emplissant vos poches!

Dans cette même lettre du 4 octobre 1908, qui est fort longue, Pergaud écrivait encore :

Je commence à être exaspéré contre cette coquine de vie de bureau qui me vole tout mon temps; j'écris par secousses et mon conte n'avance que lentement. Il devrait être depuis longtemps fini et n'arrive encore qu'à sa onzième page sur quarante environ qu'il devra tenir.

Nous en reparlerons au moment de la publication, car j'aurai très probablement recours aux bons soins de l'imprimeur du *Beffroi*.

Il s'agit là, on l'a deviné, non du *Viol souterrain*, mais d'une nouvelle plus longue, *La Mort de Goupil*. M. Ch. Léger, à la page 104 de son livre, et M. Luc-Albert Layé, dans sa remarquable étude sur *Louis Pergaud, poète, conteur et romancier*, pages 12 et 13, ont dit ce qu'il en avait été du projet de l'édition du *Conte Sylvestre* et comment les histoires de bêtes dirigées vers le *Mercure de France* y furent accueillies par M. Alfred Vallette.

§

L'étude parue avec ma signature dans la *Revue française* était illustrée. Elle reproduit une photographie d'amateur d'une vérité brutale et donnait au bon visage de Pergaud un air tellement dur qu'il avait longtemps hésité à me la confier. Mais il ne possédait pas d'autre épreuve à ce moment-là. Personnellement, il me semblait avantageux à ce que j'allais écrire et citer de montrer notre animalier sous cet aspect de rudesse campagnarde. Quinze jours plus tard, Pergaud m'apportait un portrait exécuté par un praticien patenté. « Tous les photographes de Paris se disputent maintenant ma tête, disait-il, voilà qui me change d'hier. » Et avec un rire de grand gosse amusé, mais pas abusé par sa gloire naissante, il posait devant l'objectif.

Une sorte de coquetterie a ainsi empêché Pergaud fort probablement de comprendre la reproduction du cliché de la *Revue Française* parmi son iconographie. D'ailleurs, par amitié au moins autant que par satisfaction esthétique, ses sympathies en ce sens allaient à l'un et l'autre des portraits peint ou gravé par Jean-Paul Lafitte. On en trouvera la preuve dans la lettre ci-dessous que je publie pour la première fois intégralement. Elle a de quoi intéresser fidèles et admirateurs :

Paris, 24 février 1913.

Mon cher Bocquet,

Excusez-moi de ne vous avoir pas tout de suite répondu. Je suis dans les ennuis jusqu'au cou et, par surcroît, malade, ce dont je ne songe pas à me plaindre, puisque cela m'obligera à rester chez moi trente jours durant et me permettra de travailler en paix ou à peu près.

Une affaire de pension alimentaire, un procès perdu viennent de réduire à un salaire de famine mon traitement déjà fort maigre à l'Hôtel de Ville et m'obligeront pour ne pas littéralement crever de faim, à chercher ailleurs une situation.

Si vous connaissiez d'aventure quelque chose, vous seriez bien gentil de me prévenir.

Je vais me mettre en quête dès que je serai un peu mieux.

Mais venons-en au sujet de votre lettre. Je n'ai pas d'autre épreuve du bois de Lafitte que l'exemplaire sous verre que vous connaissez, et je vous le confierai bien volontiers, si vous le désirez.

Pouvez-vous attendre quelques jours et je vous le porterai, ou bien préférez-vous venir le prendre ici chez moi un soir, ou à tel autre moment qui vous plaira?

Envoyez-moi, je vous prie, un mot de réponse.

De Deubel, aucune nouvelle. Au nouvel an, j'ai reçu de lui une carte avec de vagues souhaits, mais nulle adresse n'était jointe. La carte venait de Bruxelles, ce qui n'a pas été sans m'étonner, car la dernière lettre reçue venait de Besançon.

Depuis, d'autres lettres envoyées à la dernière adresse sont

revenues avec la mention habituelle « parti sans adresse ».

Est-il mort ou mourant? Je l'ignore. Je serais toutefois tenté de croire qu'il file le parfait amour (?) dans quelque ville du sud de la Russie où il avait, au temps de sa dèche folle, manifesté le désir de se rendre afin d'y retrouver certaine de ses élèves pour qui il se sentait de la sympathie et qui lui garantissait, là-bas, comme professeur de français, une situation de tout repos. Mais ceci n'est qu'une supposition et je vous la donne pour ce qu'elle vaut.

Deubel est un gaillard à surprises et je ne serais nullement étonné de le voir, délesté de toute pécune, s'amener un mercredi à l'heure du dîner, demandant à partager la soupe et le bœuf de notre menu.

Je ne sais pas si, parmi tous les embêtements du procès qui vient de se terminer si mal pour moi, je vous ai remercié de votre si aimable article du *Beffroi*. Quoi qu'il en soit, ne m'en veuillez pas et acceptez — mieux vaut tard que jamais! — l'expression de ma vive gratitude.

Vous trouverez dans une feuille ci-jointe la nomenclature de quelques articles récemment parus sur mon dernier-né.

A bientôt, mon cher Bocquet, mes respects à Mme Bocquet et mes amitiés à vos charmantes fillettes.

Votre bien cordial

LOUIS PERGAUD.

Le feuillet annexé à cette lettre était ainsi rédigé :

Articles parus sur la « Guerre des Boutons ».

Rachilde, « Mercure de France », 1er novembre 1912. — Ph.-Emm. Glaser, « Le Figaro », 1er novembre 1912. — André du Fresnois : *Histoires d'Enfants*, « Le Gil Blas », 2 novembre 1912. — G. de Pawlowsky, *La semaine littéraire*, « Comœdia », 3 novembre. — X... : *Gens et choses de lettres*, « Le Temps », 7 novembre 1912. — Serge Barrenx, » Revue de l'Enseignement primaire et supérieur », 17 novembre. — Paul Reboux, « Le Journal », 19 novembre 1912. — Henri Coullon, « La Côte-d'Or à Paris », 25 novembre 1912. — Léon Bocquet : *Les romans*, « Le Beffroi », novembre-décembre 1912. — Marcel Millet : « La lutte sociale de Nice »,

1er décembre 1912. — Henri Hertz : « La Phalange », décembre 1912. — X... : *Les Enfants terribles*, « Le Temps », 8 décembre 1912. — Jean Piot : « L'Œuvre », 2 janvier 1913. Gustave Lanson, « Le Matin », 6 janvier 1913. — Ugo Ojetti : « Corriere della Sera », 7 janvier 1913. — Emile Dousset : « Les Loups », février 1913. — X... : *L'Ecole Spiritualiste*, « Le Temps », 2 février 1913.

A cette bibliographie dressée par Louis Pergaud lui-même, et à celle que l'on doit à M. Léger, il me paraît indispensable d'ajouter quelques documentaires utiles à la connaissance de l'homme et de l'œuvre : de Louis Thomas : *Chez Louis Pergaud*, « Intransigeant », 10 décembre 1910; de J.-J. Brousson : *Les Rustiques*, « Excelsior », 27 juin 1921. Cet article est illustré d'un excellent *Pergaud à la guerre*.

Il ne sied surtout point de passer sous silence, dans *Figaro* du 24 novembre 1928, *Les débuts poétiques de Louis Pergaud*, d'après des lettres et vers inédits, par Jacques Patin.

Qu'on me permette enfin de rappeler qu'à diverses reprises, dans des « Lettres de Paris » à la *Renaissance d'Occident*, de Bruxelles, j'ai apporté une contribution obstinée à la bibliographie pergaudienne : *Deubel et Pergaud*, février 1920; *Le souvenir de Louis Pergaud*, novembre 1923; *Louis Pergaud, Alfred Machard et Edmond Rocher*, février 1924; *Les dernières années de Louis Pergaud*, mai 1925; *Albert Samain et Louis Pergaud*, octobre 1925.

Au surplus, dans ma biographie de *Léon Deubel, roi de Chimérie*, un des volumes, avec l'*Alfred Jarry* de Rachilde, de la « Collection La Vie de Bohème », dirigée par Francis Carco (Bernard Grasset, éditeur, 1930), il y a deux chapitres entiers qui synthétisent la psychologie des deux amis et les situent dans leur atmosphère intime : le Xe, *Chez Louis Pergaud à Durnes*, et le XVIe : *Une soirée chez Pergaud, à Paris*.

Je dois encore à la vérité d'ajouter que les *Poèmes* de Pergaud réédités par mes soins dans la « Collection Apollon » (Albert Messein, éditeur, 1928) ne sont pas « épuisés », contrairement à ce qu'avance M. Ch. Léger, et comme il était facile de s'en assurer. Mais ce choix, réalisé d'après l'*Herbe d'Avril*, des poèmes parus dans les revues et des inédits en ma possession, ouvre une série de sept voluminets dont aucun ne se vend séparément. Ce qui n'est pas du tout la même chose.

Les autres poètes du groupe avec Pergaud sont : Louis Lefebvre (*Prières*), Lucien Boudet (*Fantasques*), Léon Bocquet (*Crucifixions*), Marcel Joubert (*Mazarinades*), Marie Delétang (*Nocturnales*). Le nombre symbolique se clôt comme il a commencé sur un mort : le communard Eugène Vermersch (*Florilège*), un Lillois injustement oublié, qui fut l'ami de Verlaine, de Rimbaud et de Germain Nouveau qu'il connut et aida, de toutes façons, à Londres. Et seuls peut-être connaissent et apprécient aujourd'hui à sa valeur Eugène Vermersch des écrivains comme Lucien Descaves, Eugène Guillaume, Henry Poulaille et Jean Valmy-Baysse, capable, celui-ci, de citer de mémoire les vers ironiques ou attendris du *Grand Testament*. Et Vermersch, comme Pergaud, a eu la destinée la plus douloureuse et la fin la plus tragique.

LÉON BOCQUET.

MON PAYS SERA LE PLUS GRAND

—

PROLOGUE

La journée demeurait sur le front de la division d'un calme troublant. C'était cependant au Chemin des Dames, dans la région souvent agitée de Troyon et du poteau d'Ailles.

Pas un souffle d'air, pas un coup de canon, pas même un de ces coups de fusil isolés qui, de temps en temps, en des jours semblables, rompaient la monotonie du silence.

— Ça ne me dit rien de bon, affirmait un sous-officier.

Tout près du petit village en ruines de Paissy, quelques hommes sont assis, à l'heure du soleil couchant, au bord d'un sentier. Alanguis par le charme physique de ce soir d'été, ils laissent leurs regards errer sur la plaine en friches, là-bas jusqu'à l'Aisne.

— On serait heureux par un jour pareil, si ce n'était pas la guerre.

Brusquement, au-dessus des têtes, passe le hurlement sinistre, hélas! trop connu. A la même seconde, toutes les pièces allemandes, de tout calibres, se sont mises à cracher. En un rien de temps, le petit vallon jusqu'à la rivière est couvert d'un nuage de fumée sombre.

A l'avant, on dit que les Allemands, d'un bond, ont surpris la première ligne, tué ou pris tous les occupants. On croit qu'ils sont restés dans les tranchées prises; mais nul ne sait, à l'heure actuelle, où la ligne passe.

Des blessés, ici et là, crient leur douleur et leur an-

goisse, sous le bombardement qui, après s'être un moment calmé, fait de nouveau rage. Des brancardiers les emportent du mieux qu'ils peuvent.

Vers minuit, l'ouragan s'apaise et le silence s'appesantit de nouveau sur ce royaume de la souffrance et de la mort.

Nuit d'enfer! puis, au matin, sourires de la nature; clartés roses du soleil levant.

Un officier d'âge déjà mûr parcourt le dédale des tranchées où, quelques heures auparavant, il croyait rester. A un carrefour, le soleil éclaire une chose horrible : un mélange de terre, de morceaux de bois, de lambeaux de drap et de chair humaine. Tout cela broyé, pilé par la pluie d'obus. L'officier détourne la tête et, revenant sur ses pas, il pénètre dans une sape dont l'entrée se trouve à demi bouchée. Une quinzaine de marches descendues sous terre, et voici le poste de secours du bataillon. Les brancardiers, leur travail fini, sont étendus sur le sol, roulés dans leur couverture. Un aide-major de première classe assis sur une caisse, la tête entre les mains, ne prend pas garde au nouveau venu.

— Eh bien, Georges? Les Boches vous ont donné du travail, cette nuit!

— Ah! c'est vous, monsieur Bergmann. Quelle horrible chose! dit le jeune homme en prenant violemment la main qui lui était tendue.

Puis dans un accès d'exaltation :

— Quelle honte pour l'humanité! Tant de braves gens, si jeunes! si beaux! que la mort emporte, en une nuit! L'humanité se saigne et se suicide. Le peuple qui finira ça, même vaincu, sera le plus grand.

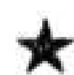
— Quoi! Georges, tu voudrais maintenant la fin? Que serait la France avec toutes ses pertes et toutes ses ruines, si elle acceptait la défaite? La France serait perdue.

— Et que sera-t-elle plus tard, même si elle a remporté la victoire? On lui donnera quelques territoires et de l'argent. Cela pourra-t-il compenser le reste? Nous sommes des idéalistes, monsieur Bergmann; oui, vraiment des idéalistes et je répète : « Le pays qui finira ça sera le plus grand. »

L'aide-major s'appuya contre la paroi de la sape. Des tremblements nerveux et de gros sanglots secouaient tout son corps.

Sans rien dire, l'officier serra la main de son jeune ami et se retira.

Un lieutenant d'infanterie, assis sur une autre caisse, un léger pansement au bras, avait paru prendre à cet entretien un vif intérêt, mais n'avait rien dit.



Plus de quinze mois se sont écoulés. Par une nuit du commencement de novembre 1918, l'aide-major de 1re classe, Georges Lionel, marche avec son régiment vers une destination inconnue.

Des rumeurs étranges circulent depuis quelques jours. On dit que l'Allemagne est à bout, qu'elle va demander la paix.

La paix? Pourtant la division qui se trouvait dans la région de Soissons a été enlevée brusquement par chemin de fer et transportée vers la frontière de l'Est. Et maintenant elle se déplace, par étapes, dans les ténèbres.

Or, on sait par expérience où conduisent ces marches-là. Encore une bataille toute prochaine. Encore des cris de douleur et des corps mutilés; encore la mort pour les pauvres hommes.

Charmes-sur-Moselle! La petite ville vraiment charmante où le régiment fait halte.

Quelques heures de sommeil; la visite, presque sans

malades, très vite passée et Lionel s'en va flâner sur les bords de la Moselle, vers l'endroit délicieux où la maison de Maurice Barrès se mire dans les eaux claires.

On s'attend à marcher de nouveau la nuit; mais le soir arrive et il n'y a pas d'ordres.

Les mouvements de troupes semblent arrêtés. On redit encore les choses extraordinaires, impossibles, vraiment trop belles. Et puis un jour, ça y est! Les cloches sonnent pour annoncer la fin et le cœur est pris, aussi fort qu'au 1er août 1914, quand elles sonnèrent pour la mobilisation.

Le soir, dans la petite ville, toute pavoisée de lumière, c'est joyeuse fête. Quelques Anglais passent, bruyants plus que tous les autres : « Nous avons gagné la guerre!»

Gagné la guerre? disaient déjà des sceptiques. Les Allemands sont toujours chez nous. Il n'eût pas fallu s'arrêter encore. Nous aurons des désillusions.

Mais Lionel sentait s'élever dans son cœur un hymne : « O mon Pays! quoique l'ennemi soit encore sur ton propre sol, tu déposes maintenant les armes. O mon Pays, tu me parais grand! »

Quelques jours de marche à travers la Lorraine et l'Alsace et ce fut Strasbourg où Lionel eut la joie d'aller. Strasbourg tout en fête, Strasbourg en délire, avec les grandes journées de Gouraud, de Pétain, puis de Poincaré et de Clemenceau. Strasbourg où il entendit sur la paix des jugements bien contradictoires :

— Si vous aviez connu comme nous les Boches, vous n'auriez pas commis une telle erreur. Ils sont rentrés dans leur pays pleins d'orgueil en disant : « Nous avons fini la guerre sur le sol de France ». Ils ont été reçus comme des héros. Ils ont passé sous des arcs de triomphe : « A nos braves soldats invaincus. » A Berlin et dans d'autres villes, les femmes leur jetaient des fleurs, de la verdure et des cigarettes. Il n'eût pas fallu accepter de traiter encore.

Mais d'autres Alsaciens disaient :

C'est très bien ainsi. Nous aimons la France forte et pacifique.

—

PROMENADES AU PROFOND DES AMES

L'automne est revenu et le major Georges Lionel traverse de nouveau l'Alsace. Dans la garnison du Midi où il se trouvait, un ordre est venu le prendre et l'a mis à la disposition de l'armée du Rhin.

Voici Wissembourg, la dernière gare française où l'express s'arrête, et Landau, la première gare allemande; puis Neustadt, Ludwigshafen avec ses innombrables cheminées d'usine; Worms et enfin le Rhin! Le Rhin que Lionel avait déjà vu l'hiver précédent quand, de Strasbourg, il était allé sur ses bords en pèlerinage, avait trempé ses mains dans le fleuve, et ramassé, comme beaucoup de ses camarades, de petits cailloux roulés par les flots.

L'émotion était, cette fois, moins forte; mais il ne pouvait quand même se lasser de regarder étalé dans la plaine le Rhin allemand; le Rhin des historiens et des poètes, si souvent mêlé aux furieuses épopées des peuples, le Rhin où les Français montaient de nouveau la garde.

Oppenheim! La petite ville à flanc de coteau, au milieu des vignobles, où le train encore une fois fait halte.

Un homme aux gestes tout saccadés traverse le compartiment, puis il revient se laisser tomber à l'unique place libre, en face de Lionel. Son attitude est des plus étranges. Il soupire, gémit, prononce des mots incompréhensibles.

Est-ce un homme qui a trop bu? Est-ce un détraqué? Ou tout simplement un nerveux sortant d'une discussion violente? Dans ses paroles entrecoupées les mêmes mots

souvent semblent revenir. Lionel ne les saisit pas, mais les Allemands, qui ont compris, sont devenus graves et silencieux.

Maintenant l'homme pleure. Des larmes tombent de ses yeux. Puis, un peu plus calme, il redit les mêmes paroles. Lionel enfin les saisit.

— Nous aussi, nous sommes des hommes! Nous avons un cœur, nous avons une âme! Nous aussi, Allemands, nous sommes des hommes.

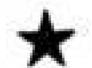
Encore quelques mots compris et Lionel devient à son tour tout grave. L'Allemand a parlé de la honte tombée sur son pays; de l'Allemagne jetée au ban de l'humanité. Et il plie sous le poids de cette réprobation générale qui atteint ses frères. « Nous aussi, nous sommes des hommes. » Qu'il soit fou ou qu'il soit saoul, qu'importe? Quelque chose de terrible se passe en lui. Il exhale dans son trouble la plainte de tout son peuple.

Lionel sentit dans son âme un peu de la pitié qu'on éprouve toujours quand on se trouve près de ceux qui souffrent. Déjà s'ébauchait en lui une image presque idyllique. Près de l'Allemagne, sous des traits humains, se tenait la France. L'Allemagne était soucieuse et la France, blessée encore, lui tendait la main.

Mais voici l'embouchure du Main et le grand pont du chemin de fer avec ses bâtisses massives qu'on prendrait pour des forteresses; puis une caserne en briques rouges, de style féodal encore; et l'entrée d'un tunnel flanquée, elle aussi, de créneaux. Décidément, les images de ce genre sont bien nombreuses!

Est-ce le symbole d'un état d'âme moyenageux? D'une Allemagne féodale qui, d'un coup de son glaive lourd, va déchirer la toile du tableau de paix que Lionel, dans son rêve, vient d'ébaucher?

Le jeune major n'eut pas le temps de mettre de l'ordre dans le chaos de ses réflexions. Tout de suite, à la sortie du tunnel, c'est Mayence où il doit descendre.



A l'Etat-Major de l'armée, où il se rendit le lendemain matin, on lui dit :

— Vous avez de la chance. Vous êtes affecté au 167e régiment d'infanterie, et c'est Wiesbaden!

— Pourquoi de la chance, demanda-t-il?

— Wiesbaden est la plus belle garnison de l'armée du Rhin. C'est la ville chic, celle que Guillaume II aimait entre toutes. Les occasions de s'amuser n'y manquent pas pour qui veut les prendre. Et si vous aimez la bonne musique, les concerts du Kurhaus et les opéras du théâtre Nassau vous donneront entière satisfaction. De Mayence, nous allons souvent à Wiesbaden. Trente minutes de tramway ou un quart d'heure de chemin de fer.

En arrivant à Wiesbaden, Lionel se rendit au Bureau de la place situé sur la plus élégante rue de la ville, la rue Guillaume. Et, voyant de loin le drapeau français flotter sur cette rue au grand nom sonore, il éprouva, lui, l'idéaliste passionné, lui, le rêveur d'une large fraternité humaine, une poussée d'orgueil national.

Il fut logé à l'hôtel de Hesse, en face du Palast-Hôtel où se trouvait alors le cercle des officiers.

Tout à coup Lionel pensa qu'à Wiesbaden, et précisément au Palast-Hôtel, il allait retrouver les Bergmann, de vieux et fidèles amis de sa famille, au temps où son père vivait encore et donnait, en Sorbonne, des cours de philosophie sociale très appréciés.

Le soir même, il dînait avec eux au cercle des officiers. Il apprit alors que M. Bergmann, chargé pendant quelques mois d'une mission temporaire à Mayence et à Wiesbaden, avait accepté ensuite une situation stable qu'il occuperait tout en conservant son siège à la Cour de Cassation. Il était à Wiesbaden le Contrôleur général des services civils français. Il avait fait venir depuis peu

de temps sa famille et ils allaient passer ainsi peut-être plusieurs années.

— N'y a-t-il pas un certain danger à laisser rassembler dans ce pays tant de femmes et tant d'enfants?

— Je ne le crois pas. Mais même s'il devait y avoir un risque à courir, la joie de reconstituer le foyer disloqué pendant des années vaut bien qu'on l'accepte.

— Pauvre foyer que la vie d'hôtel!

— Des familles s'en contentent depuis longtemps. Mais ça va changer. Plusieurs déjà sont logées en ville. Le tour de chacun viendra. Nous-mêmes, dans quelques jours, nous occuperons un bel appartement rue du Parc. Nous avons apporté de la maison, dit M. Bergmann, une grande malle pleine de bibelots et de souvenirs. Nous allons les arranger dans l'appartement et ils nous donneront, malgré l'ambiance, un parfum du vrai home. Nous dirons de nouveau : « Chez nous. » Georges, la semaine prochaine, nous t'inviterons à pendre la crémaillère. Ce sera pour nous, je t'assure, un vrai jour de fête.

Un colonel passa tout proche et fit un salut amical.

— C'est le colonel de Willerban, dit Mme Bergmann, un camarade de classe de mon mari au Lycée de La Rochelle. Mme de Willerban, une excellente femme, charitable et bonne au point de se dépouiller pour soulager une misère, est cependant féroce quand elle parle des Allemands. Elle est venue avec ses enfants rejoindre son mari à Wiesbaden; mais elle y vit dans une angoisse continuelle, convaincue, dit-elle, que les Boches feront quelque mauvais coup. Tu feras la connaissance du colonel, de sa femme et de ses deux filles aînées, au dîner de la crémaillère.

L'appartement dont prit possession la famille Bergmann se composait de huit pièces de maître au premier étage d'une des plus belles villas de la rue du Parc.

Le propriétaire habitait, au second étage, un appartement légèrement mansardé. C'était un vieux général en retraite, M. de Schoendorf, l'un des derniers représentants d'une vieille famille silésienne en train de s'éteindre. Marié très tard à une femme bien plus jeune que lui et d'un rang inférieur au sien, il était, malgré son âge avancé, l'homme de peine de la maison.

M. Bergmann voulut, sans retard, lui rendre visite. Il n'y avait pas de bonne dans le ménage et le général vint ouvrir lui-même la porte.

Un peu confus d'être surpris dans une robe de chambre fanée et usée, il fit tout à coup, comme un automate, les talons presque joints militairement, une révérence raide et très profonde.

— Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur le Contrôleur général?

— Mais rien. Je viens seulement vous faire une visite de courtoisie. Nous nous rencontrerons souvent dans l'escalier ou dans le jardin; nous ne pouvons pas passer l'un à côté de l'autre comme des inconnus ou des ennemis.

Ils entrèrent dans une petite pièce, d'aspect presque misérable.

— Je voudrais pouvoir vous dire : Soyez le bienvenu dans ma maison. Ce ne serait pas sincère. Je puis cependant vous dire sans hypocrisie : Je me réjouis de vous avoir, vous, monsieur le Contrôleur général, plutôt qu'un autre.

— Pourquoi cela?

— Le fait que vous n'êtes pas militaire peut déjà suffire.

— Un militaire ne vous causerait pas plus d'ennuis que moi.

— Il m'est déjà bien dur de voir dans nos rues l'uniforme français. Que serait-ce, si je devais le subir chez moi!...

Le général reprit après un silence :

— J'essaye de me consoler en me disant que votre occupation, si dure soit-elle pour des patriotes, pourrait être pour nous un bien.

— J'ai déjà entendu cela. On dit : si le bolchévisme gagne l'Allemagne, il ne nous atteindra pas ici. Les troupes françaises sauront lui barrer la route.

— Triste patriotisme qui se consolerait égoïstement du malheur tombé sur le reste de l'Allemagne! L'occupation française fera, je l'espère, bien mieux que cela. Elle préservera l'Allemagne entière du bolchévisme et de toutes les fermentations malsaines.

— Je ne comprends plus.

— Le danger bolchévique n'est pas pour nous très sérieux. Aucun peuple n'est plus foncièrement que nous éloigné de cette folie. Cependant nous sommes tombés de si haut que les âmes ont perdu momentanément le sens de l'équilibre. Le peuple pourrait se laisser aller à des folies, si le sentiment de votre présence n'était pas là pour le retenir. L'occupation, c'est la honte de l'Allemagne; c'est le peuple courbé sous le joug étranger; c'est l'intégrité de la patrie menacée et le danger pour l'Allemagne de perdre les plus belles de ses provinces. Ces considérations suffiraient pour empêcher la grande majorité du peuple de s'égarer et pour maintenir parmi nous l'union et la force.

M. Bergmann, un peu énervé, s'écria :

— Il ne s'agit pas de vous enlever vos provinces, vous le savez bien. Mais il est très vrai qu'on s'efforce de le faire croire, afin de fouetter le patriotisme allemand et d'exciter le peuple contre les Français. Bénie soit donc l'occupation de tout ce qu'elle peut apporter de pire! Bénie soit l'humiliation allemande! Bénies les réquisitions! Bénies même les troupes de couleur qui sont l'occasion de si beaux articles, dans la presse panger-

maniste, sur l'insécurité des rues et des promenades pour les femmes allemandes!

M. de Schoendorf s'était levé, un peu agité à son tour.

— Ah! non, monsieur le Contrôleur général, non pas cela! Votre présence ici fouette le patriotisme de tout le peuple. Même ceux qui, par intérêt, semblent vous sourire, en eux-mêmes grincent des dents. C'est ce sentiment, très réel aussi dans la classe ouvrière, qui nous sauvera. Vous avez fait allusion à certains articles contre les troupes d'Afrique. Ces troupes-là, je l'avoue, me sont plus antipathiques encore que les autres, mais c'est tout. Pour le reste, je me contente de hausser les épaules.

— Alors l'insécurité des rues et des promenades, général, vous n'y croyez pas?

M. de Schoendorf eut un sourire :

— J'ai fait la guerre, quand j'étais jeune, et je sais comment les choses se passent. Vos Arabes — et d'autres aussi — ont fait des sottises certainement...

Puis, après une courte pause, et d'un ton passablement désabusé :

— Mais je connais aussi les femmes et je sais encore comment ça se passe. Si nos femmes veulent se garder, elles en trouveront bien le moyen.

M. Bergmann s'était levé :

— Au revoir, j'espère.

— Certainement. Je suis tout à fait de votre avis. Nous sommes obligés de vivre côte à côte. Faisons-le très courtoisement.

Au rez-de-chaussée de la villa habitait un haut magistrat de la ville, le conseiller de justice, M. Blumenroth. M. Bergmann lui rendit visite le lendemain. L'accueil fut non seulement poli, mais presque cordial. M. Blumenroth se déclara très honoré de cette visite; il dit combien sa femme serait flattée d'entrer en relations

avec Mme Bergmann et il affirma son profond désir de vivre en bonne intelligence avec les Français.

Le Contrôleur général, surpris de trouver tant de prévenance chez cet Allemand, ne put s'empêcher d'éprouver une certaine défiance à son égard. Il pensait en prenant congé : J'aime mieux le vieux général, raide, ironique et parfois mordant.

Le samedi suivant, une douzaine de personnes se trouvaient chez les Bergmann pour le dîner de la crémaillère.

Le colonel et Mme de Villerban avec leurs deux filles aînées, Gisèle et Madeleine, des amies de Louise Bergmann. Le commandant et Mme Duron de l'Etat-major du 30e corps d'armée; Lionel et son meilleur ami du temps de la guerre, le capitaine Dussaule, du même régiment de tirailleurs que le colonel.

Le repas fut très animé. On but du vin de France et du vin du Rhin. tout en racontant de spirituelles histoires.

Tandis qu'on prenait le café, le colonel reçut deux plis portés par le planton de son régiment. Il en prit connaissance, mit l'un dans sa poche et gardant l'autre à la main, il dit :

— Mesdames, on vous conseille de faire une petite provision de bougies et de pétrole.

— Des bougies et du pétrole! Grands dieux, pourquoi faire?

— Pour vous éclairer si les Allemands coupent la lumière.

— Et pourquoi couperaient-ils la lumière?

— Je n'en sais rien. On nous donne des instructions en vue de troubles possibles le 11 novembre, anniversaire de l'armistice. Je vous en dis ce que toutes les familles devront savoir demain. Pour le reste, c'est mon affaire.

Des dames devenaient pâles et Mme de Villerban gémissait :

— Que deviendrions-nous, dans ce pays, si la guerre recommençait?

— N'ayez nulle crainte, mesdames, dit le commandant Duron d'une voix assurée. Moi-même qui ai rédigé la note de l'Etat-Major, je suis convaincu qu'il ne se passera rien de grave. Il fallait cependant montrer que nous veillons et pensons à tout.

La jeunesse déjà s'amusait de l'affaire.

— Ça va mettre, dans l'existence, un peu de piquant, remarqua Louise. Au moindre bruit inaccoutumé, le cœur va se mettre à battre.

— Et ce sera très amusant de partir demain, tous ensemble, acheter du pétrole et des bougies.

— J'aimerais mieux partir pour la France, dit une voix.

On acheta le pétrole et les bougies.

Le 11 novembre vint et il ne se passa rien. Les journaux de l'Allemagne non occupée évoquaient la honte de ce jour néfaste, la trahison de Wilson et des Alliés, la stupide naïveté de l'Allemagne qui avait compté sur les promesses des 14 points de la note Wilson ou sur l'esprit de justice de ses ennemis. Ils fouettaient ainsi le ressentiment du peuple; mais de la défaite militaire et du télégramme Lüdendorf « A n'importe quelles conditions, l'armistice », ils ne parlaient pas.



Ce calme avait presque déçu quelques esprits avides d'imprévu et de sensations vives.

Les jours, d'ailleurs, s'écoulaient assez monotones pour la colonie française, en ces premiers temps où elle n'avait pas encore organisé sa vie.

Quelques officiers, très rares, avaient réussi à péné-

trer dans des familles allemandes, mais ils avaient soulevé contre eux des protestations violentes. Une discussion sur ce sujet faillit même, lors d'un thé donné chez le commandant Duron, dégénérer en dispute.

— Jouer et danser chez les Allemands, disait une vieille dame aux cheveux très blancs, c'est indigne de l'armée française.

— Oh! madame! C'est un jugement bien sévère, avait riposté le capitaine Marinié, tout jeune encore. Je connais beaucoup le lieutenant Chenut qui s'est rendu, ces jours derniers, coupable d'un pareil méfait. C'est un excellent Français et l'un des bons officiers de son régiment. Des circonstances particulières l'ont mis en relations avec les Dichtwald. Il est allé à leur soirée avec un de ses camarades, en tenue bourgeoise. Où donc est le mal? Personnellement, ça ne me tente pas d'aller chez les Allemands; mais si j'y voyais un moyen de rompre la monotonie du temps, je ferais comme Chenut et je ne croirais pas manquer à mes devoirs d'officier français.

— Très bien, dirent plusieurs voix.

— C'est oublier bien vite les souffrances de la guerre et les crimes commis chez nous, murmura d'une voix sombre un mutilé.

— Faudrait-il donc voir en chaque Allemand qui passe un criminel?

— La solidarité nationale n'est pas un vain mot. Un peuple qui a osé jeter sur le monde une telle calamité et commettre de pareils crimes est, avec raison, laissé au ban de l'humanité.

— Il s'est toujours commis des crimes, de tous les côtés, dans toutes les guerres.

— Pas de cette manière-là. Pas méthodiquement et par ordre.

— Ce fut de la part des Allemands un vrai retour à la barbarie, appuyait la vieille dame.

Et elle ajoutait :

— Mettre ma main dans celle d'un Allemand, je ne le pourrais jamais!

— Vous voudriez donc condamner les milliers de Français qui vont vivre ici pendant des années à rester sans rapport aucun avec la population allemande?

— La dignité française l'exigerait.

— Pourtant, madame, vous étiez vous-même, il y a quelques jours, au théâtre et vous en êtes revenue enchantée.

— Ce n'est pas du tout la même chose.

— Evidemment, car si l'on se place au point de vue que vous défendez, c'est beaucoup plus grave. Vous n'avez pas serré la main à des Allemands, c'est vrai; mais votre cœur a vibré au contact de la musique allemande, votre esprit s'est délecté de la culture allemande, votre âme a été enveloppée dans l'âme allemande. Je ne vous le reproche certainement pas; je constate seulement que laisser ainsi tout son être intime se fondre momentanément dans l'être allemand, c'est une abdication beaucoup plus grande que d'aller sautiller dans un bal allemand.

La vieille dame se tut, ne sachant que répondre.

Dans les salons allemands, de vieilles dames, aux cheveux très blancs aussi, disaient : « Mettre ma main dans celle d'un Français, je ne le pourrais jamais. » Et si quelque dame, plus jeune, osait parler d'apaisement, les messieurs, très respectueux, donnaient aux cheveux blancs l'appui de leur force. « Les Français souillent notre sol. La dignité allemande ne peut souffrir avec eux nul rapport. »

Il y avait cependant des rapports forcés que devaient subir même les plus farouches des Allemands.

Ils devaient, par suite des réquisitions, habiter sous

le même toit, quelques-uns dans le même appartement! Et c'était parfois la cuisine commune.

Oh! les scènes de la cuisine commune, quelles tragi-comédies elles permettraient d'écrire!

Chenut cherche un logement. Lui, du moins, ne provoquera pas, puisqu'il est garçon, les drames de la cuisine commune. Il s'est décidé pour deux belles pièces indépendantes, au deuxième étage, dans la maison du banquier Rauenthal, rue de la Biebrich.

Lors de la première visite qu'il fit à son propriétaire, il fut introduit dans une salle à manger où toute la famille était réunie : Rauenthal, sa femme et ses trois enfants.

Mme Rauenthal voulut s'excuser.

— Je ne m'attendait pas, monsieur, à votre visite.

Mais son mari arrêta net ses excuses.

— Ne t'inquiète pas, Martha. C'est très bien ainsi.

Et se tournant vers Chenut :

— Oui, monsieur, c'est très bien ainsi. Vous connaîtrez désormais la vie que vous nous obligez de mener. Voyez, j'ai l'installation du chauffage central, mais je ne puis pas m'en servir faute de charbon. Nous ne chauffons qu'une seule pièce et toute l'Allemagne fait comme nous. Vous autres Français, vous vous leurrez de l'espoir d'annexer d'abord l'âme des pays occupés en attendant le reste. Mais les habitants du pays, autour de l'unique poêle qui brûle, parlent, la rancune au cœur, des innombrables trains de notre charbon qui s'en vont en France, de vos casernes et de vos bureaux surchauffés, ou de vos logements privés où l'on étouffe.

Chenut objecta qu'il avait vu, chez des Allemands, de vastes salons chauffés; mais ahuri de se trouver dans une situation semblable, il partit sans presque rien dire, tout en se promettant de prendre un jour sa revanche.

En sortant de chez M. Rauenthal, il se rendit à pied au cercle des officiers.

L'éclairage des rues était misérable. Les ombres des passants se mouvaient vagues et allongées.

Point de devantures étincelantes pour éclairer la demi-pénombre. En ce début brumeux de décembre, les magasins, peu après deux heures, devaient fermer, faute de lumière.

A l'heure où la nuit s'annonce et où les magasins, pour la plupart, ont fermé leurs portes, M. et Mme Bergmann pénètrent dans une confiserie de modeste apparence, mais réputée pour la finesse de ses produits.

Tandis que Mme Bergmann fait son choix de bonbons et de chocolats, elle cause avec la patronne du magasin et cette dernière bientôt déclare :

— J'allais autrefois à Paris avec grand plaisir, mais je n'y retournerai plus jamais. Il y a maintenant trop de choses entre nos deux peuples. La guerre est finie, mais nous restons ennemis quand même.

La conversation prit alors une tournure telle que M. Bergmann intervint. On parla des régions dévastées et des mines noyées du nord de la France.

— Ah! les mines! dit la dame avec un soupir. Ce fut de la part de notre armée une faute. En apprenant qu'on les avait inondées, j'ai dit à des amis : Cette destruction-là n'était pas nécessaire. Dieu nous punira. — La punition est venue et maintenant nous en souffrons tous. Alors on dit au peuple : Ce sont les Français qui brûlent notre charbon. Il répète ce qu'on lui dit et la haine gronde! Le peuple ne croit pas en Dieu; mais moi, j'y crois de toute mon âme. Quand on parle de la grande misère allemande et de nos enfants qui grelottent, je m'attriste, mais je dis : Il ne fallait pas détruire les mines de France. Ce fut un péché qui retombe maintenant sur nous et sur nos enfants.

Mme Bergmann, profondément émue, tendit la main à l'Allemande.

— Au revoir, madame.

Une demi-heure après, le Contrôleur général se trouvait à la grande pâtisserie Blum, de la rue Guillaume, avec l'un des nombreux Alsaciens qui vivaient à Wiesbaden en ce temps-là. Ils causaient en allemand afin de ne pas attirer sur eux l'attention.

A la table voisine, trois hommes et une femme parlaient haut et riaient très fort. Ils avaient absorbé déjà des montagnes de gâteaux et des pots de café; mais une serveuse leur apportait encore un grand plateau chargé.

L'un des messieurs prit le minuscule pot de lait et le présenta à la dame.

Elle fit une moue de profond dédain.

— Du lait condensé; je n'en prends jamais.

Ces quelques mots changèrent le sujet de la conversation qui devint grave et passionnée.

— Alors vous vous imaginez qu'ils vont renoncer à leurs exigences? Naïf que vous êtes! disait l'un des messieurs; c'est près de cent cinquante mille vaches laitières qu'il nous faut livrer.

— Lieber Gott! gémit la femme.

— En aurions-nous emmené de France un nombre si colossal?

— Pensez-vous? Ça prend des airs de justice, et ce n'est que du brigandage. Il faudra donner de même nos machines industrielles et agricoles, nos matières premières et tout le reste.

— Beaucoup d'argent, naturellement.

— Ah! de l'argent! Ils en veulent tellement qu'ils ne peuvent pas même dire combien. Ils nous diront ça un jour, quand ils seront arrivés à fixer une somme assez forte.

— Les démons! Ils veulent anéantir l'Allemagne.

— Il faudra encore donner nos hommes. Toute notre élite : des hommes d'affaires, des savants, des militaires. Ils veulent qu'on leur livre notre Hindenburg!

Un juron suivit, repris en sourdine par les compagnons.

Le ton montait. Des tables voisines on se retournait. Mais l'homme n'en avait cure et semblait, au contraire, tenir à être entendu.

— Et dire que nous serons assez lâches pour accepter qu'un pareil traité soit mis en vigueur. Nous sommes finis, hélas! comme peuple.

— Que voulez-vous donc qu'on fasse? Il faut bien en passer par là.

— Vous parlez comme si nous avions été battus. Les vainqueurs, c'est nous. Vous avez vu la France mutilée, lamentablement affaiblie par la guerre. Vous voyez d'autre part l'Allemagne intacte, nos usines demeurées debout et nos champs demeurés fertiles. Le vaincu, c'est celui qui reçoit les coups. On veut nous arracher les fruits de notre victoire; nous ne le permettrons pas.

— Comment l'empêcherez-vous?

— Si nous avions un autre gouvernement, ou si seulement nous avions encore dans les veines le vrai sang allemand, la misère du peuple et le désespoir nous inspireraient.

Puis tout bas :

— La moitié de l'armée française sera prisonnière, quand nous le voudrons. Les officiers sont logés dans nos maisons. Une entente discrète entre bons Allemands et, en une nuit, leur affaire est faite.

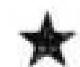
Privées de leurs officiers, les troupes seront pour nous sans danger.

— Abomination, dit la dame. Je ne laisserais pas massacrer ceux qui sont chez moi.

— Ah! les femmes, toujours les mêmes. Qui parle

d'ailleurs de les massacrer? Il suffirait de les ligoter et de les garder enfermés.

Un vieux monsieur s'approcha du groupe et dit quelques mots. Les regards se tournèrent vers M. Bergmann. Il y eut un moment de silence, puis la conversation reprit, mais à voix si basse que l'on n'entendit plus rien.



Malgré les jurons prononcés chez Blum, le traité de paix venait d'entrer en vigueur.

Les nationalistes avaient rugi :

« Nous rentrons dans la paix le cœur saignant et en grinçant des dents. La révision du traité doit être le premier but de notre politique extérieure. »

Et ce fut tout. Il ne se produisit à ce moment-là qu'une chute brutale du mark. Le dollar qui valait 56 marks le 15 janvier passait au-dessus de 100 dans certaines banques, douze jours après.

« C'est la conséquence du traité de paix », criaient les pangermanistes. Et le peuple faisait écho : « C'est la conséquence du traité de paix. »

Alors, on vit percer dans la presse étrangère une idée bien inattendue. On disait : « Il faut secourir l'Allemagne qui s'écroule sous les charges d'un traité trop lourd. C'est elle qu'il faut relever d'abord pour la mettre à même de payer plus tard les réparations. »

— Dans quel cerveau d'halluciné a pu germer une idée aussi saugrenue? disait le colonel de Villerban en jetant loin de lui le journal qu'il venait d'ouvrir.

Il eut, dès le lendemain, une explication. Un Français racontait qu'il venait d'acheter des marks pour une grosse somme, espérant rattraper au cours actuel la perte sérieuse qu'il avait faite deux mois auparavant. Le mark devait, à son avis, après la secousse des premiers jours, remonter très vite.

— Et s'il continue de baisser?

— Ce n'est pas possible. L'Allemagne est un pays solide...

Puis, au bout d'un instant, avec une certaine inquiétude :

— Ce serait tout de même une sale affaire si la baisse continuait.

— Bon, riposta le colonel de Villerban, vous voilà maintenant intéressé au maintien de la puissance allemande! Etonnez-vous alors que les financiers d'Angleterre et d'Amérique, qui ont des monceaux de marks, déclarent qu'il faut relever d'abord l'Allemagne... Pauvres pays dévastés de chez nous, qui donc les relèvera, si l'étranger se met à appuyer la révolte allemande qui se dessine contre l'exécution du traité de paix?

Le malheureux traité reçut bientôt dans ses clauses militaires une grave atteinte. La Reischwehr avait pénétré dans la zone neutre de la Ruhr, pour rétablir, disait le gouvernement, l'ordre troublé par les communistes; mais on considérait, dans certains milieux alliés, que les Allemands avaient voulu tâter la force de réaction de l'Entente et l'on parlait de représailles prochaines.

Un soir d'avril, Wiesbaden fut en grand émoi. De longues suites de camions montaient la rue du Rhin dans un bruit d'enfer. On se serait cru revenu aux jours de la guerre, quand d'interminables convois transportaient sans arrêt de nouvelles troupes dans la fournaise.

Le lendemain, au petit jour, les troupes françaises pénétraient dans Francfort.

L'occupation de la ville se fit sans qu'il y eût à déplorer le moindre incident.

Mais un peu plus tard, tout en haut d'une grande artère où un poste militaire était établi, la foule s'était rassemblée, exaltée et bruyante. De simples curieux,

d'après la version allemande; des manifestants hostiles et inquiétants qui serraient de trop près le poste, d'après la version française. Le tic-tac de la mitrailleuse se fit entendre, suivi des cris d'effroi de la foule. Il resta sur le terrain quelques morts et passablement de blessés.

Devant le bâtiment où se trouvait le quartier général de la division, la foule demeurait massée, exaltée et houleuse. Des meneurs essayaient de la pousser en avant. L'un d'eux fut arrêté et entraîné vers le poste. Des hommes se précipitèrent pour le délivrer.

— En joue! dit l'officier qui commandait la garde.

Les soldats épaulèrent. Le geste suffit. La foule s'enfuit, et il ne se passa plus rien de grave, ni ce jour-là, ni les jours suivants.

A Wiesbaden, l'état de siège avait été proclamé. Devant les affiches interdisant les rassemblements, des gens étaient rassemblés pour les lire, mais la population demeurait très calme.

M. de Schoendorf gardait sa politesse affable et toujours distante.

— Nous croisons le fer, monsieur le Contrôleur général, disait-il. C'est la première prise de contact depuis l'armistice. A qui l'avantage? J'ai bon espoir, puisque nous avons des alliés très puissants.

— Quels alliés? demanda M. Bergmann. Et sur une réponse évasive du général, il ajouta :

— Ah! les Anglais? Ils n'ont pas compris, tout d'abord, le point de vue de la France. C'est un simple malentendu qui s'est dissipé bien vite.

— C'est sans doute beaucoup plus grave que vous ne dites...

La bonne de Mme Bergmann, qui a des raisons de craindre le départ des Français, dit, un lundi matin, d'une voix inquiète :

— Madame, madame, j'étais hier soir chez une fa-

mille amie. Il y avait là des hommes qui serraient les poings. Ils disaient que des messieurs de l'Allemagne non occupée sont venus inspecter les armes cachées dans les caves pour la révolte contre les Français.

— Ah! et que disent-ils des Français?

— Qu'après Francfort ils prendront encore autre chose; et qu'ils veulent recommencer, une fois de plus, la guerre contre l'Allemagne.

— Comment une fois de plus! Aurait-on oublié déjà que c'est l'Allemagne qui a commencé la guerre?

La bonne eut un air d'ahurissement très sincère et balbutia :

— Je ne sais pas. Tout le monde croit que ce sont les Français qui, les premiers, ont voulu la guerre.

Tout le monde, avait dit la bonne de Mme Bergmann; et l'humble fille avait à peu près raison.

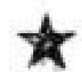
Cependant, aux « Amis de la Paix », une douzaine d'Allemands et de Français qu'un professeur, M. Hochlier, a groupés avec peine, on s'efforce de parler dans un autre esprit des responsabilités de la guerre.

M. Kirchenlein, un avocat de la ville, par son exposé des événements du mois de juillet 1914 et ses conclusions, provoque chez M. Hochlied une douloureuse remarque :

— Quel terrible procureur vous faites contre l'Allemagne! dit le professeur. C'est la thèse française que vous défendez avec fougue.

— Point du tout, réplique M. Kirchenlein. J'ai dit que l'Allemagne et l'Autriche ont voulu délibérément la guerre et il ne peut, à mon avis, y avoir sur ce point aucun doute. Mais, dans tous les pays, il se faisait depuis quelque temps une acceptation intérieure de la catastrophe imminente. Quand j'essaie de fouiller d'un regard très impartial les imbroglios du passé, je vois un affreux enchevêtrement des choses, une trame qui depuis des

années se tisse; et, de ce chaos d'événements tristement humains, la guerre sort... Elle sort, déclanchée, sans doute, par l'Allemagne et par l'Autriche; il fallait bien que ce fût par quelqu'un. Cela aurait pu être, sous la pression d'autres circonstances, par un autre peuple, par l'Angleterre ou par la France.



Une division de renfort ayant été envoyée de France pour occuper la zone de Francfort, les régiments de l'armée du Rhin revinrent dans leurs garnisons.

Lionel, qui depuis quelque temps s'efforçait de décider sa mère et sa sœur à venir passer l'été à Wiesbaden, leur écrivit une lettre pressante. Un événement comme l'occupation de Francfort s'était accompli sans provoquer le moindre trouble dans les pays occupés; des femmes pouvaient donc venir y vivre sans aucune crainte.

La semaine suivante, Mme Lionel répondit que sa fille Marie avait fini par triompher de ses dernières hésitations et qu'elles partiraient pour Wiesbaden vers la fin du mois de mai.

Lionel se mit dès lors à parcourir différents quartiers de la ville pour visiter des logements.

Un soir, après avoir vu un appartement dans la rue de Sonnenberg, il s'engagea dans le parc pour y faire une promenade.

A la maison de repos Dietenmühle, il prit un verre de bière; puis, gagné par le charme de ce soir de mai, se fit servir à dîner dans le jardin.

Il voulut, avant de rentrer, faire quelques pas encore vers Sonnenberg. Longeant la petite prairie voisine de Dietenmühle, il admirait la fine silhouette des longs bouleaux dans la clarté finissante du soir, quand il entendit près de lui des pas précipités. Une jeune femme arrivait, haletante, les yeux révulsés de peur :

— Protégez-moi, monsieur, protégez-moi!

— Je veux bien. Mais où est le danger?

Elle eut un air hébété, et montra de la main deux soldats en tenue kaki qui venaient derrière elle.

Lionel leur fit signe de s'arrêter.

— Expliquez-moi, mademoiselle, ce qui s'est passé.

La jeune Allemande, embarrassée, bégayait :

— Je ne sais pas, peu de chose. Je venais de Sonnenberg quand, là-haut, au tournant, les deux soldats ont été brusquement à côté de moi.

— Et alors?

— J'ai eu peur. Je crois que j'ai poussé un petit cri, j'ai couru. Les soldats ont dit quelque chose, je ne sais pas quoi. Ils ont ri et ils ont couru derrière moi.

— Moins vite que vous, puisque vous les avez devancés.

— C'est vrai.

— Et c'est tout?

— Oui.

Lionel fit signe aux soldats d'approcher. C'étaient deux Français qui, dirent-ils, se hâtaient de rentrer pour l'appel du soir. Ils s'étaient, en effet, trouvés tout à coup à côté de la jeune fille; ils avaient remarqué sa frayeur et, pour s'amuser, s'étaient mis à courir un moment derrière elle, mais ils avaient très vite repris le pas normal.

Lionel, après avoir congédié les deux hommes, se disposait à quitter la jeune fille.

Mais elle demeurait visiblement inquiète, déjà même ressaisie par la peur.

— Oserais-je vous proposer de vous accompagner jusqu'à la ville?

— Oh! oui, quelques pas seulement. Merci.

Ils marchaient presque sans parler. Elle se calmait peu à peu.

— Excusez-moi, monsieur, j'ai été stupide. C'est la

surprise. J'ai cru que c'étaient des Africains. Il se passe tant de tristes choses!

— C'est vrai, dit Lionel en montrant de la main deux couples qui s'enfonçaient dans l'ombre, deux soldats en tenue kaki, de vrais Africains cette fois, et deux Allemandes dont le rire bruyant montrait qu'elles n'avaient pas peur.

— Nous sommes tout près de la ville, dit la jeune fille; je puis maintenant aller seule.

Et, remerciant Lionel, elle s'éloigna.

Il la revit deux ou trois semaines après, dans le jardin du Kurhaus, un soir, comme le concert allait commencer. Elle passait, accompagnée d'un monsieur déjà âgé, de très belle allure. Les regards se croisèrent. La jeune fille dit quelques mots au vieux monsieur qui se dirigea vers Lionel.

— Excusez-moi de vous aborder ici. C'est pour moi un très grand plaisir de pouvoir vous remercier de votre attitude si délicate envers ma fille Else. Je vous aurais écrit, si j'avais su à qui devait aller ma reconnaissance.

Ce disant, il cherchait une carte de visite et se présentait :

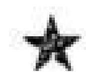
— Colonel en retraite Hartenfels.

Lionel s'étant présenté à son tour, la jeune fille lui tendit la main.

— Si je puis un jour vous être utile, ajoutait le père, je le ferai de grand cœur.

Lionel eut, en remerciant, un geste assez vague. Le monsieur comprit :

— Oui, vous n'avez pas besoin de nous. Pourtant, quand on vit à l'étranger, les gens du pays sont parfois utiles.



Aux premiers jours de juin, Mme Lionel et sa fille Marie arrivèrent enfin à Wiesbaden.

Elles furent ravies de l'appartement que Georges avait choisi rue de Bierstadt, au premier étage d'une villa, un peu en retrait de la rue, dans un jardin tout rempli de fleurs.

Les deux femmes s'habituèrent très vite à Wiesbaden où elles purent, grâce à Mme Bergmann, se créer tout de suite quelques relations agréables. La ville, d'ailleurs, leur plaisait beaucoup, et Lionel, qui leur avait consacré tout son temps disponible, avait pu, dès les premiers temps, leur faire faire quelques-unes des plus belles promenades des environs.

Elles eurent, en outre, la chance de prendre part à une descente du Rhin, de Mayence à Coblence, organisée par l'Etat-Major de l'armée.

La promenade se fit par un temps superbe. A l'avant du bateau se trouvait tout un groupe de jeunesse joyeuse. A l'arrière, Gisèle de Villerban et son amie Simone Valentinois, rêveuse et poète, se tenaient isolées. Les deux jeunes filles ne consentirent à rejoindre les amis de l'avant que sur la promesse formelle qu'on ne ferait pas de politique.

On venait de dépasser le Pfalz, vieux château aux nombreuses tourelles bâti sur un îlot de rochers au milieu du fleuve, et on arrivait à Caub.

— Quel est cet homme noir, la main tendue en avant, sur les bords du fleuve? demanda Louise en montrant une grande statue sur son piédestal.

— Pour bien comprendre, mademoiselle, reportez-vous au temps de votre enfance. Vous êtes à l'école et vous apprenez l'Histoire de France. Une page bien émouvante qui m'a presque fait verser des larmes quand je l'ai ap-

prise. Napoléon est à Waterloo, harcelé, commençant à désespérer. Le canon tonne dans le lointain. « C'est Grouchy », dit l'empereur, reprenant espoir.

— Et c'était Bülow.

— La bataille continue terrible, et l'empereur entend de nouveau le bruit éloigné du canon.

« Cette fois, c'est Grouchy », dit-il anxieux.

— Hélas! c'était Blücher.

— Oui! Blücher, dont vous voyez là-bas la statue. Blücher qui, en cet endroit où le fleuve est étroit et le courant rapide, le passa pourtant à pied sec. Dans la nuit du 31 décembre au 1er janvier 1815, il franchit à Caub le Rhin sur la glace avec toute son armée, pour aller décider, quelques mois après, du sort de Napoléon et de son empire.

Le froid de cette nuit de décembre semblait être descendu sur le petit groupe.

— Terrible enseignement de l'Histoire, remarqua Chenut, car il fut un temps où Napoléon croyait avoir désarmé pour longtemps la Prusse, comme nous croyons maintenant avoir désarmé l'Allemagne.

Après Caub, le cours du Rhin se resserre; les collines, des deux côtés, sont plus rocheuses et plus escarpées. Un endroit plus étroit encore où le fleuve semble un canal. Un grand rocher qui barre en avant la vue et c'est Loreley.

— Mademoiselle Simone! criait Chenut, mademoiselle Simone! voici votre heure, l'heure de la poésie. Chantez-nous la mélancolique ballade. Et demain vous composerez quelque chose pour faire concurrence à Heine.

Flegmatique, Simone s'était levée.

— Ce rocher! non, vraiment, ça ne m'inspire pas.

Cependant, à l'autre bout du bateau, des voix essayaient, au milieu des rires, de chanter en allemand les paroles de la ballade.

Mais, à ce moment, des flancs du rocher sortit une

fumée noire et l'on vit déboucher du tunnel un train de marchandises aux wagons rougeâtres.

— Voilà ce qu'est devenu le poétique rocher de Loreley, dit Madeleine, en faisant la moue.

— Le génie du monde nouveau détruit, peu à peu, les créations mièvres des temps anciens, répliqua Dussaule. Il disparaît ainsi de la terre un peu de poésie qui plaisait à nos âmes; mais la force nouvelle qui remplit le monde a de quoi tenter, elle aussi, par certains côtés, les artistes.

Dussaule allait avoir, un instant après, une occasion bien plus belle de développer cette même idée.

On venait d'achever la grande boucle de Boppard et de dépasser Brauchbach. Sur un monticule à pic, dominant de haut le petit village, le château de Marksburg, restauré dans le style ancien, dressait sa masse féodale et sa grande tour profilée dans le ciel bleu. C'était une des plus saisissantes visions de la promenade.

Mais les points de vue changent vite le long du cours capricieux du Rhin, et déjà les regards s'étaient portés d'un autre côté.

Or, Dussaule, tournant par hasard de nouveau la tête du côté de Marksburg, poussa une exclamation.

Trois grandes cheminées surgissaient d'un repli de terrain, sans aucune bâtisse visible autour. On eût dit les cheminées géantes de quelque atelier souterrain de sorcières ou d'alchimistes. C'est elles qui, maintenant, dominaient tout le paysage, le château et la grande tour; elles qui se profilaient à leur place dans le ciel bleu.

Dussaule regardait avidement.

— Voyez, dit-il, voyez donc là-haut ces trois cheminées.

— C'est affreux dans le paysage, dit avec conviction Chenut.

— Affreux pour une conception qui finit; mais terriblement émouvant pour qui fait entre les choses les

rapprochements utiles et en tire la leçon profonde qui s'en dégage.

Entre cette tour et cette cheminée, ne voyez-vous pas inscrits des siècles d'histoire et toute une évolution politique des hommes?...

Non, mademoiselle Simone, n'ayez pas peur. Ce n'est pas de la politique. C'est plutôt, je le sens, de la poésie; une poésie puissante qui doit remuer votre âme.

Mille ans d'histoire sont devant nous.

D'abord le Moyen Age, avec son château, écrasant de sa masse les humbles maisons du village; avec son seigneur, écrasant de ses exigences les vilains de là-bas, les serfs misérables et impuissants.

Mais, plus haut que la grande tour, les cheminées géantes de maintenant... Le vilain devenu l'ouvrier. Le seigneur chassé, disparu, et sa demeure, article de musée dans le paysage...

Dussaule s'exaltait. Les objections ne faisaient que fouetter sa verve. Il reprit bientôt :

— En vain on s'obstine à maintenir, entre les rives de ce beau fleuve, le vieil esprit. Le Rhin héroïque, c'est-à-dire le Rhin des vieux Burgs, des reîtres et des rapines, le Rhin des rivalités guerrières et de l'effroyable corps-à-corps des peuples, tout cela disparaîtra. Là-haut, sur la colline, au-dessus de la vieille tour, s'élève le signe du Rhin nouveau, du Rhin fécond qui ne veut pas rester un barrage de haine amoncelé par les siècles, mais n'être plus que la voie facile et superbe pour les échanges entre les peuples. Il n'aura plus besoin, alors, du soldat français ni de la Germania géante pour monter sur ses bords la garde...

— Mon pauvre Dussaule, répliqua Chenut, les ouvriers de ton rêve riraient de toi. Ils te répondraient que le seigneur d'autrefois n'a pas disparu; mais que, prenant un nom nouveau, il est devenu le patron.

Quant aux cheminées de la grande industrie alle-

mande, elles n'ont pas contribué, du moins jusqu'à présent, à donner au monde le Rhin nouveau qui nous est promis...

Mais nous faisons maintenant de la politique et non pas de la poésie, ajouta Chenut en s'écartant.

Deux ou trois quarts d'heure plus tard, une demi-douzaine de longues cheminées apparaissaient, sur la droite, mais, cette fois, tout près du Rhin, au milieu de grandes bâtisses grises.

Le voyage dans les défilés du fleuve et dans le passé était terminé. C'étaient Ober et Nieder- Lahnstein; puis Coblence et, en face de la ville, la forteresse d'Ehrenbreitstein, perchée sur un rocher d'aplomb, inaccessible en apparence.

Au-dessus, le drapeau étoilé de l'Union américaine flottait, immense.

La plupart des passagers repartirent le soir, par chemin de fer.

Le train arriva bondé en gare de Coblence.

Lionel finit par caser sa mère et sa sœur dans un compartiment de deuxième classe, et lui-même resta debout.

Les autres places étaient occupées par un officier inconnu et des Allemands.

Ces derniers parlaient des élections au Reichstag qui devaient avoir lieu prochainement et semblaient redouter que l'Allemagne ne se donnât une représentation plus rouge encore que la précédente.

Deux jours après la consultation populaire, M. Bergmann, assis sur un banc du jardin, en étudiait les résultats d'après les chiffres donnés par un journal de Francfort. Il vit arriver près de lui M. de Schoendorf, pliant sous le poids d'un sac à bretelles.

— Je viens d'acheter quelques pommes de terre nou-

velles, dit le vieux général, posant son sac et prenant place sur le banc. Elles sont lourdes et surtout chères; mais il faut se soumettre à tout. Pourvu qu'on vivote, cela suffit. Que peut-on, à mon âge, demander de plus?

Un vrai sourire apparut sur cette face toujours morne. M. Bergmann en fut si surpris qu'il ne put s'empêcher de dire :

— Vous avez l'air aujourd'hui de bien bonne humeur, général.

— Mais oui, monsieur le contrôleur général; nous venons d'avoir des élections excellentes.

Les partis responsables des derniers malheurs viennent d'essuyer une appréciable défaite. Le bloc de gauche est un peu plus rouge que précédemment; mais il est beaucoup moins nombreux.

En face de lui, le bloc de l'ordre et de la méthode va se former et il pourra, dans bien des cas, tenir tête à l'autre. Vous souvenez-vous que je disais : « Ce n'est qu'un moment difficile à passer »? Le peuple commence à se ressaisir. Tout n'est pas fini; mais je vois déjà s'éveiller l'Allemagne de l'avenir.

Il eut un nouveau sourire, tendit la main à M. Bergmann et reprit son sac.



Le canon tonnait derrière la ville. Sur la rue Guillaume et devant le Kurhaus, les troupes étaient rassemblées et les trompettes sonnaient aux champs. Le général du 30e corps passait la revue du 14 juillet.

L'après-midi, il y eut chez lui réception et bal.

Les autorités civiles et militaires d'occupation, des officiers de toutes armes et leurs familles se pressaient en foule dans les grands salons du château.

Dussaule venait d'inviter Simone pour une valse. Chenut passa près d'eux. Un salut, une rapide poignée de main, et l'on se sépare.

— Je ne l'avais pas revu depuis la descente du Rhin, dit Simone.

Et elle ajouta :

— J'ai écrit quelque chose en souvenir de la promenade.

— Ah! sur la Loreley, comme le voulait Chenut?

— Non, deux sonnets très simples. L'un sur le Rhin moyenâgeux des légendes et des vieux burgs; l'autre sur le Rhin nouveau.

— Et vous me les montrerez, mademoiselle Simone?

— Peut-être.

Dussaule pressa la main de sa danseuse, et ils s'enfoncèrent dans la foule, silencieux, tout à la danse, ou à leurs rêves.

Derrière les salons, où les couples valsent, une grande salle réservée à ceux qui préfèrent l'émotion du jeu à l'agitation de la danse.

Des bridgeurs laissent, entre deux parties, reposer leurs cartes. Ils parlent à voix basse du maître de la maison.

— C'est toujours un clemenciste enragé.

— Moi, dit le colonel de Villerban, je ne lui ferai pas un reproche d'être fidèle à ses amitiés. Je ne veux considérer ici qu'une chose : c'est un homme à poigne, et c'est ce qu'il faut, dans ce secteur d'avant-garde, face à l'Allemagne qui se redresse.

L'automne avait ramené dans la ville ceux qui, pour quelque semaines, l'avaient quittée.

Lionel rencontrait de temps en temps Mlle Hartenfels qui se rendait au Conservatoire de musique ou qui en revenait.

Il ne lui avait jamais adressé la parole depuis les rencontres du mois de juin; mais leur salut avait maintenant quelque chose de moins cérémonieux, presque d'amical; ils se croisaient parfois avec un sourire.

Lionel ne savait absolument rien de la jeune fille ou de sa famlle. Une question incidemment posée chez les Hochlied ne lui avait rien appris; le professeur s'était contenté de répondre qu'il n'était pas en relation avec les Hartenfels.

Puis, un soir, le hasard combla les vœux du jeune docteur au delà dé toute espérance.

C'était chez M. Bergmann, où il rencontra un M. Beauchamp et sa femme, que le contrôleur général avait connus à Berlin avant la guerre. Mme Beauchamp ayant prononcé incidemment le nom de Mlle Hartenfels, une amie de sa fille, Lionel eut une exclamation qui attira sur lui les regards de tous et le mit dans l'obligation de raconter l'incident qui l'avait mis un jour en rapport avec la jeune Allemande.

Mme Beauchamp, qui avait appris cette histoire par Else Hartenfels elle-même, se déclara ravie de connaître le protecteur de sa jeune amie. Puis, sur un mot de Lionel, presque d'elle-même, elle donna des renseignements sur les Hartenfels.

Le colonel, officier des plus distingués, avait quelquefois déplu par son attitude trop indépendante. On le lui avait fait sentir et il avait donné, jeune encore, sa démission.

Ses deux fils avaient suivi néanmoins la carrière des armes. L'un d'eux avait été tué la deuxième année de la guerre; l'autre était parti en Amérique après la défaite et la dislocation de l'armée, pour oublier, dans des voyages d'études et d'exploration, sa déception amère et la chute de son pays.

Le colonel vivait dans sa villa de la rue de Mayence à côté de celle des Beauchamp, en compagnie de sa femme, un peu maladive, et de sa fille âgée de 24 ans. Else avait été fiancée en 1917 à un lieutenant d'infanterie, Otto von Rissling; mais l'officier fut tué quelques mois après les fiançailles. La jeune fille avait porté un

deuil long et rigide comme une veuve. Maintenant encore, tout en ayant reparu dans le monde, elle refusait obstinément les plus beaux partis, gardant sans doute au fond de son âme un souvenir fidèle au lieutenant von Rissling tombé sur le champ de bataille. Cela lui faisait dans l'esprit de ses parents comme une auréole, et c'est elle qui donnait le ton, pour bien des choses, dans la maison.

Mme Beauchamp conclut en disant à Lionel que, s'il lui était agréable de rencontrer les Hartenfels, il pourrait venir chez elle le jeudi suivant, à cinq heures, avec la certitude de les rencontrer.

Lionel ne donna pas de réponse ferme et dans la semaine il hésita quelque peu; mais le jeudi, à l'heure dite, il se présentait chez Mme Beauchamp. Les Hartenfels s'y trouvaient déjà.

Le colonel et sa femme furent aimables, Else enjouée et spirituelle.

Quand Lionel se retira, la jeune fille lui dit :

— J'espère que nous vous verrons prochainement chez nous. J'aurai du plaisir à faire la connaissance de Mlle Lionel.

Ni monsieur, ni madame Hartenfels n'avaient appuyé l'invitation indirecte faite par leur fille. Cependant, quelques jours après, une carte écrite par Mme Hartenfels invitait Mme Lionel, son fils et sa fille à prendre le thé le samedi suivant.

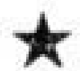
La mère, un peu fatiguée par les préparatifs d'un prochain voyage dans le Midi, se fit excuser. Marie eût très volontiers fait de même; mais elle finit par céder aux instances répétées de son frère.

Mme et Mlle Hartenfels furent d'une exquise affabilité. Quant au colonel, il avait précisé dès le début que les Lionel étaient les premiers Français qui, depuis la guerre, entraient dans sa maison, et que seules des circonstances indépendantes de sa volonté l'avaient amené

à faire une exception à la règle qu'il s'était imposée. Cela ne l'empêcha pas de se montrer très accueillant et de dire, sur Paris qu'il connaissait bien, des paroles pleines de justesse et de dignité. La conversation de Lionel d'ailleurs lui plaisait beaucoup et, quand le moment fut venu pour les jeunes Français de se retirer, il souhaita à Marie bon voyage et bon retour, et dit à Lionel un au revoir dont le ton assurait la sincérité.

Mme Lionel et sa fille firent le voyage jusqu'à Lyon avec la famille Valentinois qui se rendait à Grenoble, pays d'origine du commandant, où devait se célébrer le mariage de Simone avec le capitaine Dussaule.

Lionel prit quelques jours plus tard, à son tour, la direction du Midi. Il comptait assister d'abord au mariage de son ami, puis il irait passer les fêtes de Noël et du Jour de l'an à Nîmes.



L'année venait de finir, mauvaise pour les Allemands.

Le mark, malgré des oscillations assez fortes, s'était assez bien tenu; mais le coût de la vie n'avait pas baissé.

Un pain de seigle devait se payer huit fois le prix d'avant guerre, un litre de lait douze fois, un œuf vingt-cinq fois, la viande de boucherie commençait à reparaître, mais à des prix tels que, pour l'ensemble du peuple, elle n'existait pas.

Un immense cri de détresse, jeté par la presse tous les matins, faisait le tour de l'Europe et du monde.

Pourtant les établissements publics faisaient chaque jour salle pleine : les pâtisseries, le Kurhaus, le théâtre, les dancings, tous les lieux innombrables où l'on s'amuse. Partout des Allemands et des Allemandes, en fourrures chaudes et en pelisses, se pressaient en foule, avides de saisir les plaisirs divers de la vie.

Un soir que M. Bergmann passait, assez tard, tout près

du Rathaus, il fut heurté par un groupe d'hommes et de femmes qui sortaient bruyants du Ratskeller, la taverne où l'on mange bien. Au milieu du groupe, un homme épais chantonnait, le même qui disait chez Blum : « La misère du peuple et le désespoir nous inspireront. »

Des constatations de ce genre provoquaient, dans la presse étrangère, de sérieuses réserves sur l'étendue de la misère allemande. Ces réserves, surtout celles qui venaient de France, soulevaient des flots de colère en Allemagne.

Lionel, qui, peu de temps après son retour de permission, rendait visite aux Hartenfels, les trouva plongés dans la lecture d'un article paru dans un journal de Paris.

— N'est-ce pas cruel, dit Mlle Else, de vouloir briser l'élan de pitié qui se manifeste envers les enfants allemands?

— Il n'y a rien de cruel, mademoiselle, dans l'article que vous lisez. Il est sans doute un peu vif dans la forme; mais il reste dans le fond modéré et juste.

— Oh! monsieur Lionel, seriez-vous de ceux qui disent : l'Allemagne ne souffre pas?

— Non, mademoiselle, non. Bien des fois, au contaire, j'ai plaidé devant des Français la pitié pour l'enfance allemande. Mais vous savez bien qu'une partie de l'Allemagne ne souffre pas. Parmi ceux qui crient le plus fort : Notre grande misère allemande, « *Unsere grosse Not* », il s'en trouve qui ne l'ont jamais comprise. Ils ne la connaissent que par la presse. Ils en parlent au milieu des fêtes et des banquets, sans se priver d'un verre de champagne pour la soulager. Voilà ce que déplore la presse étrangère, et aussi parfois la presse allemande.

M. Hartenfels, au grand étonnement de sa fille, approuva toutes les remarques de Lionel. Puis il parla des gaspillages qu'on faisait en France, alors qu'on avait

dans ce pays aussi une plaie profonde : les régions dévastées.

— L'Allemagne, dit-il en conclusion, crie au monde sa grande misère, « *Unsere grosse Not* ». La France crie ses ruines. « Nos pauvres pays dévastés! » Elle convierait volontiers l'univers à les visiter. Néanmoins, la France, comme l'Allemagne, danse, s'amuse et joue; et elle répète sur tous les tons : « L'Allemagne paiera! L'Allemagne paiera! » Telle est, monsieur, la réalité. Elle n'est ni française, ni allemande, mais, hélas! tristement humaine.

— Colonel, dit Lionel, vous me rappelez presque, par ce jugement, un de mes amis. Il faut entendre avec quels accents le capitaine Dussaule parle de ces choses. Je ne suis pas, comme lui, socialiste; mais je ne puis m'empêcher de penser qu'il a, sur ce point, raison. « Il eût suffi, dit-il, et il suffirait encore d'un peu d'esprit de sacrifice, en Allemagne et en France, pour épurer dans les deux pays la trouble situation financière. Des ouvriers, d'humbles fonctionnaires abandonneraient une part de leur salaire ou de leur traitement; les capitalistes, eux, ne veulent pas abandonner une part de leur capital. Ils ont donné leurs fils à la patrie, mais ils lui refusent leur argent. Ils se fussent sentis déshonorés, si un de leurs enfants avait commis une lâcheté; mais ils font, sans aucune honte, déserter leur or.

M. Hartenfels soupira, regardant devant lui le portrait d'un jeune officier.

— Votre ami a raison, dit-il d'une voix tremblante. J'ai moi-même perdu un fils à la guerre. Quand on m'a annoncé la nouvelle, j'ai chancelé, mais j'ai dit : « Il a fait son devoir. » Nous ne voudrions pas qu'il vécût encore au prix d'une faiblesse. J'ai un autre fils en Amérique .Si nos pays devaient de nouveau se battre, je lui écrirais : « Viens, mon enfant, prendre ta place à côté de ceux qui, peut-être, tomberont demain. » Eh bien!

quand on a voulu faire en Allemagne un prélèvement sur le capital, j'ai protesté de toute mon énergie.

— Peut-être parce que votre argent eût servi à payer les Français.

— Non. J'ai pu me donner, comme beaucoup d'autres, cette excuse-là. Mais si je veux être sincère avec moi-même, je suis obligé de me dire que, même s'il n'y avait pas les Français à payer, moi, Hartenfels, qui ai donné un fils à la patrie, qui lui donnerais l'autre s'il le fallait, j'aurais protesté, je protesterais encore contre la mobilisation de l'argent. Voilà mon âme, que j'ai malgré moi mise à nu. Pourquoi Dieu a-t-il voulu que ce fût devant un Français?

Deux fois encore, avant la fin de l'hiver, Lionel eut l'occasion de parler avec M. Hartenfels de la grande misère allemande et des pauvres régions dévastées.

A la seconde de ces visites, il s'efforça de convaincre le vieux monsieur de la réalité des destructions faites par les Allemands en France, sans nécessité militaire. Il avait apporté dans ce but tout une collection de vues stéréoscopiques des diverses parties du front. Mais les clichés qu'il jugeait les plus probants ne purent ébranler la conviction de M. Hartenfels. L'ancien colonel répétait : « Le caractère de nécessité ne s'imprime pas sur les choses. Nos chefs militaires, nos hommes d'Etat, nos ingénieurs, toutes nos autorités compétentes nous assurent que rien n'a été détruit sans besoin. Pourquoi douterions-nous des explications de toute notre élite pour accepter les explications françaises? »

Tandis que les messieurs discutaient, Mme Hartenfels et sa fille admiraient la richesse de la collection et la netteté des vues : paysages, ruines de guerre, scènes de la vie du front.

— Oh! quel triste amas de pierres, remarqua Else. Quel est donc ce village, dont il ne reste pas un lambeau de mur debout?

— Laffaux.

— Laffaux, au nord de Soissons? dit la jeune fille d'une voix changée.

— Oui.

— A quelle époque étiez-vous là?

— Au mois d'avril 1917.

— L'époque où Otto von Rissling, mon fiancé, a été tué, à Laffaux même.

Brusquement, elle se leva et se retira, suivie bientôt par sa mère.

M. Hartenfels retint encore Lionel queques minutes par politesse.

— Tous ces villages renaîtront, lui dit-il, l'argent de l'Allemagne y contribuera. Nous avons été battus. « *Væ victis!* » C'est la loi de la guerre, dans tous les temps et dans tous les pays.

Il paraît que la facture est enfin établie. Si vraiment elle est ce que l'on raconte, c'est à désespérer de l'Humanité.

LOUIS DUMAS.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

R. P. Labat : *Voyages aux Isles de l'Amérique (Antilles).* Trente-deux illustrations d'après les documents de l'époque. Avant-Propos de A. t'Serstevens, 2 vol., Editions Duchartre. — *Le Cabinet secret du Parnasse.* Recueil de poésies libres, rares ou peu connues, pour servir de Supplément aux Œuvres dites complètes des poètes français. François de Malherbe et ses escholiers. *François de Malherbe, le Président Maynard, Racan, Yvrande.* Textes revus sur les Editions anciennes et les manuscrits et publiés avec notes, variantes, bibliographie et glossaire, par Louis Perceau, Au Cabinet du Livre.

La postérité n'a pas réservé au R. P. Jean-Baptiste Labat la place importante que cet aimable homme méritait dans son souvenir. On peut même dire, sans exagérer, que l'œuvre de cet étonnant écrivain est aujourd'hui presque complètement oubliée, même des coloniaux, gens peu soucieux d'histoire et d'érudition. Pourtant ce religieux avait droit, à double titre, à quelque sympathie de ses compatriotes : il compta, en effet, parmi les « aventuriers » qui passèrent la mer, non dans un but d'enrichissement, mais dans un dessin d'évangélisation, et qui contribuèrent, sans user de méthodes féroces, à fertiliser le sol et à civiliser les habitants des îles lointaines où ils s'établirent; il nous a laissé, d'autre part, sous le titre de : **Nouveau Voyage aux isles d'Amérique**, l'une des relations les plus sincères, les plus intelligentes, les plus circonstanciées et, en même temps, les mieux écrites que nous possédions de l'existence menée par les colons et les missionnaires de la Martinique et de la Guadeloupe à la fin du XVIIe siècle.

En lisant cette relation, consignée, ce semble, quasiment au jour le jour, par cet homme mêlé à toutes sortes d'affaires et d'incidents souvent tragiques, on est frappé de la simplicité, de l'élégance, de la souplesse de son style.

L'homme qui la traça possédait d'incomparables dons d'esprit et aussi, ajouterons-nous, une culture d'une abondance et d'une variété surprenantes. Nous ne sommes donc

nullement étonné que M. A. t'Serstevens, après avoir, peut-être au hasard, parcouru ce texte, se soit enthousiasmé pour le vieux colonial et ait éprouvé le besoin de nous faire partager sa délectation.

A cette époque où sévit le roman d'aventures et où l'on a remis en lumière tant de récits picaresques et tant de figures de ruffians aux mœurs brutales, la réimpression du *Voyage aux isles d'Amérique* s'imposait. M. t'Serstevens l'a entreprise délibérément, après avoir tâté l'opinion en donnant une autre relation, fragmentaire, des *Voyages* de son héros en Espagne et en Italie. Malheureusement le texte du R. P. Labat, compris en six volumes in-12 de cinq à six cents pages dans son édition originale de 1722, ne pouvait être reproduit intégralement. Il eût excédé les possibilités des éditeurs actuels étranglés par la crise de librairie. De plus il y avait quelque intérêt à éliminer de ce texte, pour accroître sa saveur, sinon, à proprement parler, des digressions, du moins des longueurs, descriptions souvent trop minutieuses, pages scientifiques dont les études modernes ont diminué la valeur.

M. t'Serstevens s'est donc évertué à couper avec sagacité les tranches indigestes du gâteau compact qu'il nous voulait inviter à savourer après lui. Il est parvenu de la sorte à nous présenter deux gros volumes richement ornés de planches en phototypie, lesquelles forment une iconographie curieuse et importante du récit. Ainsi, déchargé de son faix documentaire, l'ouvrage du Père Labat prend toute son intensité de vie et de couleur, nous montre son auteur plus souvent en action qu'en méditation; sans doute y perdons-nous quelques-uns de ses traits particuliers, car ce religieux offrait un attrayant contraste d'homme tour à tour attiré par l'action et passionné de science.

Ayant fort admiré l'œuvre du Père Labat dont il nous fournit, en appendice, une bonne bibliographie, M. t'Serstevens a voulu connaître la carrière de son personnage. Tâche malaisée, dont il est venu à bout sans se laisser impressionner par ces sortes de biographies falsifiées que, dans certains milieux, de pieux plumitifs écrivent, avec des sentiments d'hagiographes, sur les missionnaires d'autrefois. En

fait, le Père Labat donnait très probablement à la religion une importance secondaire dans sa vie. Un portrait que M. t'Serstevens a retrouvé de lui montre qu'il accordait aux problèmes temporels quelque importance. L'homme ne porte point, encadré dans la capuche blanche, ce visage émacié que les frères prêcheurs, séjournant aux colonies, dévoilent d'ordinaire. Il semble, frais et gras, le front large, les yeux pénétrants sous le double arc des sourcils en forme de points d'interrogation, le nez épais, la bouche sensuelle aux lèvres charnues, le menton reposant en boule sur une belle assise de lard, sortir de l'abbaye de Thélème. Originaire des Landes et né à Paris en 1663, il fit de solides études, entra dans l'ordre des Jacobins qui l'envoya professer la philosophie et la mathématique au collège de Nancy. Le professorat ne lui agréant guère, il s'en alla, on ne sait à la suite de quelle conjoncture, faire la guerre en Flandres, sans doute en qualité d'aumônier militaire.

Il avait déjà acquis, dans tous les domaines, d'innombrables connaissances. Il était remuant, gai, satirique. Il avait le goût du mouvement, souhaitait courir le monde, jouir de vies nouvelles, de spectacles inusités, de risques et d'aventures. Comment, travaillé de cette impatience, végéter au couvent? En 1693, les Missions demandent, pour les îles d'Amérique, des religieux volontaires, des ardents capables de braver le « mal de Siam » qui ravage leurs équipes évangéliques. Labat s'engage. Le zèle pieux ne le tourmente guère. Ce qu'il veut, c'est quitter la règle trotte-menue du toit conventuel. Le voici parti. Il contractera le mal de Siam; mais le mal de Siam ou fièvre jaune peut-il venir à bout d'un corps charpenté comme le sien?

Dès qu'il met le pied sur le vaisseau qui l'emporte, le voici la plume à la main, et nous possédons, grâce à lui, une image pittoresque et complète de la vie maritime pendant ce voyage au long cours traversé d'un combat contre l'Anglais. Il débarque, muni de lettres de recommandations. En quelques jours il s'accointe avec ses compères en robe de la Martinique, avec les officiers du roi, les dames, les bourgeois enrichis par le sucre et le cacao. Il observe, autour de lui, hommes et choses. Sa prunelle vive retient tout ce qu'elle

voit, son oreille tout ce qu'elle entend. Revenu dans sa case ou dans sa cure, il note, décrit, juge. Tous les aspects du pays nouveau, nature, faune, flore, bâtiments, industries, nous apparaissent, dans leur netteté, sous sa plume. Le style descriptif lui est merveilleusement familier.

Peu à peu il entre plus profondément dans l'existence de l'île. Il connaît, baptise, confesse et tarabuste le nègre; il surprend les secrets et les remèdes de ses sorciers, nous initie, par exemple, à la thérapeutique sommaire du guérisseur noir qui, à l'aide de ventouses scarifiées et d'emplâtres, dissipe le venin du serpent. Il fait une connaissance si étroite des sauvages Caraïbes, qu'il a mission de sauver, qu'il peut bientôt fournir sur leurs us et coutumes les renseignements les plus minutieux. Volontiers il s'acoquine à la flibuste dont, plus tard, en une croisière qui risqua de tourner pour lui au tragique, il partagera les courses et les combats. Le récit de la messe qu'il célèbre, peu de temps après son arrivée aux îles, en faveur de cette gent belliqueuse, est d'une lecture savoureuse.

Le Père Labat travailla fort pour son ordre au cours de son séjour. Il refit, à la fois, sur des bases solides, ses bâtiments et sa finance. Il se mêla de bien d'autres problèmes et, en particulier, de fortifier les îles contre les attaques de l'Anglais. Ainsi témoignait-il d'une compétence universelle. Si M. t'Sertevens n'avait retranché de son œuvre bien des passages, nous saurions quel bon géologue était notre homme. Nous apprenons, du moins, par des pages d'excellente qualité, qu'il aimait l'arboriculture et s'intéressait à toutes les productions du sol qui lui donnait asile.

Le Père Labat aimait bien qui lui plaisait, exécrait mieux encore qui ne lui plaisait pas. Il réserve de nombreux traits de ses satires en prose aux officiers et colons qui lui nuisirent ou bien qui lui parurent stupides ou ridicules. On le jugeait, aux îles, homme de mérite, mais trop remuant et dangereux, quasi indésirable. Quand, en 1705, il quitta la mer antilienne pour représenter les Missions au chapitre général de Bologne, les fonctionnaires royaux travaillèrent à empêcher son retour. On le retrouve, au dire de M. t'Sertevens, qui lui consacre une pittoresque notice, confesseur, en 1707, de Vauban. L'in-

génieur de Louis XIV s'est attaché là un bizarre conseiller de l'âme, plus enclin sans doute à l'aider dans son travail de contrescarpes que de participer à son élévation morale. Le Père Labat traversera encore, avant de mourir, bien des aventures. Il laissa, du moins, aux îles un souvenir d'homme à la fois plein de génie et de bonté, un souvenir aussi de devin et de croquemitaine, tous deux assez durables pour s'être perpétués jusqu'à nos jours.

Ce n'est point faire un rapprochement saugrenu que de commenter, à la suite des *Voyages* de notre religieux, les poèmes, épigrammes, sonnets un peu licencieux que M. Louis Perceau vient de réunir sous le titre : **Le cabinet secret du Parnasse.** Ces œuvrettes, d'une belle tenue littéraire, sont sorties, en effet, de la plume de François de Malherbe et des « escholiers » qui furent ses disciples, François de Maynard, Racan, Yvrande, c'est-à-dire, sauf Racan, d'épicuriens notoires dont le Père Labat, tout revêtu qu'il fût de la robe monacale, maintint en quelque sorte la doctrine. Ces poètes aimaient fort, en effet, le cabaret et la table, les libations et les galimafrées. Le Père Labat, qui vint à leur suite, donne dans son livre de merveilleuses recettes de cuisine et il est amusant de lire les pages où il se montre savourant un perroquet, un oiseau-diable ou bien une tortue préparés selon certaines méthodes aromatiques.

Ce fut certainement au cabaret que les poètes dont M. Louis Perceau assemble les écrits peu connus, généralement écartés de leurs recueils, composèrent ces rimes hardies. En ces antres de la beuverie, une littérature à la fois satirique, gaillarde et bachique côtoya, presque tout au long du siècle, la fade littérature des ruelles. Loin du cérémonial de la cour, les écrivains éprouvaient le besoin de traduire, sous sa forme matérielle, l'amour qu'ils avaient ailleurs cultivé sous sa forme platonique. Ils profitaient aussi de la liberté du lieu pour flageller de leurs goguenardises les péronnelles qui n'avaient point trouvé leurs grâces suffisantes pour laisser en leur faveur sonner l'heure du berger. Leurs libres poésies, un peu grossières parfois, mais toutes écrites dans une belle langue vivante, ont été souvent recueillies sous l'anonymat dans les anthologies du temps; souvent aussi elles sont res-

tées ensevelies dans ces manuscrits où les contemporains copiaient les pièces secrètes circulant dans la ville.

C'est dans les unes et dans les autres que M. Louis Perceau est allé les quérir. Racan attribue à Malherbe quelques-unes de ces œuvres un peu rudes de ton. Voilà qui modifiera l'opinion aux gens habitués à considérer Malherbe comme un pur classique, épris tout autant de la noblesse de la pensée que de la pureté de la forme. En fait, Malherbe avait une humeur de soudard. Des aventures de sa vie montrent un singulier contraste entre son œuvre publiée et ses mœurs.

Bien entendu, M. Louis Perceau n'apporte pas grande récolte de poésies de Racan, peu adonné, par tempérament, à la licence de plume, ni de poésies d'Yvrande, dont les écrits furent peu nombreux. La plus grande partie de son recueil est formée des priapées de Maynard qui nous ont été conservées par le président lui-même dans un manuscrit figurant actuellement à la bibliothèque de Toulouse. Tout a été dit sur ces priapées amusantes, de belle qualité littéraire, et qui nous révèlent, aussi bien que les *Œuvres* (1646) du magistrat et ses *Lettres* (1653), moins connues, un écrivain de premier ordre, injustement oublié, égalant Saint-Amant dont il partagea les débauches.

M. Louis Perceau accompagne les écrits de ses quatre poètes de notices pleines de sûres informations historiques, de variantes, de notes et d'un glossaire. Nous ne pouvons que l'approuver quand il proteste contre les éditeurs timides qui, des *Œuvres complètes* d'un Malherbe, éliminent les productions bravant l'honnêteté. L'humeur gaillarde était, au XVIIe siècle, plus répandue qu'on ne l'imagine d'ordinaire. C'est dans le recueil de Conrart, austère huguenot et secrétaire perpétuel de l'Académie française, écrits de la main de ce digne homme, que nous avons rencontré les vers les plus osés de notre langue.

ÉMILE MAGNE.

LES POÈMES

Charles-Adolphe Cantacuzène : *Essai anthologique*, Messein. — Charles-Adolphe Cantacuzène : *L'Au-Delà de l'En-Deça*, Perrin. — Charles-Adolphe Cantacuzène : *Sonnets sans Echos*, etc., Perrin. — Odette Denux : *L'Automne Ensoleillée*, Chabas, Hossegor. — Marcel Chabot : *Dans l'ombre des chênes*, Messein. — Ali-Bert : *Anthologie des Poètes néo-classiques*, Messein. — Jacques-Noir : *La leçon de Courteline*, « le Cornet ».

En dépit des références nombreuses, et illustres la plupart, dont se rehaussent les pages initiales de l'**Essai Anthologique** — formé tant de poèmes que d'*Eclats de conversations* par les soins et selon le choix de Madame Ch.-Ad. C., malgré de judicieux hommages et ce dîner mémorable où se sont — voici quatre années déjà! — groupés ses admirateurs, jamais une équitable louange n'a été, selon son mérite profond, rendue à l'œuvre, au talent de Charles-Adolphe Cantacuzène. Une occasion aussi heureusement propice se retrouvera-t-elle? Nous relisons en ce recueil un résumé, ou plutôt un raccourci de tous ses précédents recueils, et deux plaquettes nouvelles s'y viennent joindre, **L'Au-Delà de l'En-Deça** qui est daté de 1831, **Sonnets sans Echo, etc.,** de 1932.

La tâche, au surplus, apparaît au critique suffisamment scabreuse. Je redoute, pour ma part, de n'aboutir qu'à faire hausser l'épaule à qui, toute sa vie, s'est détourné des lourdeurs explicatives et analytiques, et ne s'est adonné qu'à la joie lumineuse de capter quelques soudains rayons, d'en fixer vive au complaisant papier l'image, insoucieux de la grimace des pédants, de la gravité choquée et des bienséances de notre temps médiocre. Ses amis même et qui le goûtent le plus, n'ont-ils point été portés parfois à ne saisir en lui que l'homme d'un esprit primesautier, imperturbable, sans s'arrêter à ce qu'apporta Cantacuzène à l'art français de spontané, de neuf, d'audacieuse et succincte profondeur?

A coup sûr, et de même que les autres cerveaux novateurs et les plus originaux, il ne saurait manquer de répondants de qui, avec raison, on le rapproche. On citera le Prince de Ligne, on citera Chamfort, peut-être Rivarol et Champcenetz, en oubliant Fontenelle et Voltaire, — Laclos, pourquoi pas Duclos, et, selon un vœu secret, sans doute, de notre poète,

Pidansat de Mairobert. Sitôt qu'on examine, les rapports se résolvent en divergences. Observateur spirituel des mœurs, des modes, prompt à en définir l'étrangeté ou les délicatesses d'un trait net, précis, qu'on ne saurait oublier, par là une parenté est décelée, irréductible. Mais, par la manière de s'y prendre, dans ses ressorts cachés et ses desseins obscurs, la ressemblance s'atténue, aucune analogie ne subsiste. D'abord et avant tout, Cantacuzène, lorsqu'il en est étreint, ne songe jamais à contenir son émotion; l'amour et l'amitié ne sont pas en son cœur ni en ses écrits une simple fleur, rendue apparente, de sensibilité, mais frémissent jusqu'en la racine, et il n'a besoin ni de prendre des poses, ni de s'enfler à quelque emphase, pour que de ces seuls mots écrits : « ma femme, ma fille »... « le géant », s'il évoque le souvenir de Jean de Bonnefon, il remue d'un coup les souvenirs les plus intimes et impose ce qu'il voit, ce qu'il sait, ce qu'il pense. Point, j'imagine, chez lui, de calcul même d'ironie volontaire ou de dédain concerté, et surtout, n'ayant point d'indignation triomphale, nul penchant à la méchanceté. Qui donc plus que lui, pas même dans son indulgence intelligente Gœthe empli de la sérénité active de ses vieux jours, aura été ouvert à toutes choses belles, et plus que Gœthe, à l'égal de Mallarmé, aura mieux banni de son cœur la hantise amoindrissante des vilenies communes dont la vie autour de nous est en tous lieux empoisonnée?

Le fait que ses prédécesseurs ont écrit en prose, lui le plus souvent en vers — quoiqu'en prose également et délibérément bien — je n'y veux insister; il est palpable, et le rapproche encore, où germe à l'origine beaucoup de l'affection que je lui porte — de Mallarmé, mais sachant être autre et lui-même, vers d'autres fins, avec des ressources à lui seul, très particulières. Le goût, d'ailleurs, de l'épigramme au sens ancien brève et non pas acérée, le distingue, qu'est-il besoin pour cela d'importation du Japon et de règles empiriques sans adaptation nécessaire à nos aspirations de race ni de langue?

Le poète d'origine et de nationalité roumain est exquisement français par la finesse du goût, la distinction de ses attitudes, à la manière dont on était français vers 1860, où

même parisien, sans qu'on le fût de naissance, tel le merveilleux évocateur Constantin Guys, pour ne citer que celui-là, ou, deux siècles plus tôt, le musicien Lulli. L'aérien, le subtil, insaisissable au plus lointain non moins qu'au plus proche, évasive et souriante allusion d'intimité ou perspective de mélancolie et sérénité métaphysique, rien ne manque aux jeux si souples des syllabes et des sons, d'où surgissent, hérissement des imbéciles et des apeurés, l'ivresse ailée et la force significative ou pure des pensées les plus solides. La seule abomination, c'est de peser, c'est d'être lourd et obtus pour sembler aux autres plus important :

Préférer lourdement à la phrase jolie
et profonde la voix du pédantisme vil,
aptère et rance, et voir trembloter son lourd cil
devant l'espoir d'être un jour d'une Académie...
. . . .
Jouer l'air enjoué, suer l'angoisse et la
fatigue pour, au soir, parvenir à la gloire :
j'aime mieux m'en passer que de passer par là.

Et sa fantaisie tour à tour s'égaie, s'assombrit; fine et d'évocation gracieuse au sonnet :

Gente, elle va dans la campagne agrigentine
En un peplum de rose, en sandales d'argent.
Sa chevelure d'or sur un torse engageant
Embaume jusqu'aux fleurs d'une odeur libertine...

non sans avoir, en passant ou au passant, désigné d'un poète ami, qui, dit-il, métamorphose le Mozart en mots-art, la demeure; quoique erratique, elle fixe tantôt, en un distique, l'épitaphe d'un banquier :

Il a palpé, palpé, palpé, palpé, dieux absolus!
Il n'a pas palpité. Il ne palpite plus.

ou tantôt celle qui nous convient à tous :

Ami, qu'il t'en souvienne, ami, qu'il t'en souvienne :
L'ombre d'un papillon est égale à la tienne!

Titre délicieux, **l'Automne Ensoleillée,** par Mme Odette Denux donné au mince recueil de ses poèmes à la louange

de l'Armagnac, des Landes et du Pays Basque, le rêve suscité se disperse à la lecture. Si l'éloignement éveille au cœur la nostalgie du souvenir, le poète a redouté de céder à un afflux d'images imprécises ou excessives, et les petits tableaux de ce pays chaleureux, doux, de flamme tendre, se banalisant jusqu'au trop joli ou au conventionnel. Que de choses il y aurait à chanter, si un simple passant a pu en être persuadé, comment l'exaltation plus sûre n'emporte-t-elle l'âme de celui qui y est né ou y a vécu? Ah, ce n'est pas un pays qui est poétique ou inspirateur, le lyrisme, la force visionnaire sont au cœur sensible, à la pensée qui accueille et qui transpose. L'application la plus assidue ne s'y peut pas substituer.

Des pièces composant le volume nouveau par M. Marcel Chabot, **Dans l'Ombre des Chênes,** il en est une que sans hésitation je place au-dessus des autres, c'est *la Loire.* Devant elle, en sa présence, il dresse l'héroïque figure de Victor Hugo allant voir son père à Blois, où « contre son cœur qu'il sentait s'élargir », il « pressa le paysage et la rose et la treille ». Puis, le sourire des mots illuminant ses yeux et brillant sur ses lèvres, voici Anatole France, harmonieux et ironique, qui regarde le fleuve royal, et qui meurt. Mais le vrai, le pur et le plus sensible poète de la Loire, c'est Francis Viélé-Griffin. Par lui

> Chaque vers est comme un pli soyeux de la Loire
> Et, comme elle, est plus soi dans l'heure bleue du soir;
> Chaque vers chante, souple, alerte
> Avec ses airs de fête,
> Gerbe offerte
> Avec de la rosée encore
> Et du soleil caché qui s'attarde et la dore...

J'aime que M. Chabot, fervent dans son culte lyrique sans mélange, se plaise à sentir, à comprendre, à louer les poètes les plus divers, de Lamartine à Baudelaire, à Leconte de Lisle, de Verlaine à Verhaeren, à Samain, à la pauvre petite Sabine Sicaud. Qu'importent les défaillances parfois de ses rythmes, les insuffisances trop vite satisfaites ou trop explicatives de ses développements, il sent,. il aime la poésie, toute poésie; il en écrit de toute son âme, il est accueillant dans sa revue *la Proue,* et déférent pour tous. Voilà qui est

suffisamment rare et essentiel pour qu'on n'hésite pas à le louer.

M. Ali-Bert (de l'Académie Montaigne) ne supporte et n'admet pas le vers libre. C'est son droit. Il préfère, au risque des harmonies aventurées, les certitudes d'une mesure et d'une cadence traditionnelles. C'est à elles qu'il a ouvert sa revue *la Parenthèse,* elles sont la condition nécessaire pour que de jeunes poètes soient invités à collaborer à l'**Anthologie des Poètes Néo-Classiques**; morceaux choisis, précédés de notices bio-bibliographiques qu'il a composées. Une préface de Sébastien-Charles Leconte explique, en l'approuvant, le dessein poursuivi. C'est un des maîtres ou des anciens dont M. Ali-Bert se réclame, dont il présente quelques poèmes sûrs et beaux, ainsi que MM. Alcanter de Brahm, Henri Allorge, Gaston Charbonnier, André Dumas, René Fauchois, Firpi, l'aimable colonel Godchot, Philéas Lebesgue, Eugène Le Mouël, Maurice Olivaint (exception pour lui et un ou deux autres, on n'a choisi dans ce recueil que des œuvres de vivants), Louis Richard, Ernest Rieu, Edmond Teulet, Pierre Valin... Peut-être même en ai-je oublié? Le plus important, ce sont les nouveaux-venus, qui déjà ont attiré quelque peu l'attention, avec M. Ali-Bert lui-même, le charmant et fin Joseph Dulac, Armand Got, Mmes Alice Héliodore et Meixmoron de Dombasle, MM. Rubin Khouvine, René Rougerie; ce sont les débutants encore plus ou moins inconnus à qui je me joins à M. Ali-Bert pour souhaiter la bienvenue et le succès le plus légitime. Plusieurs sont en bonne voie et s'affirment peu à peu. Il n'est que d'être patient et attentif à leur progrès. M. Ali-Bert, au surplus, s'entend à les encourager, à discerner leurs mérites naissants, à les affirmer avec les accents de la générosité la plus chaleureuse. Et cela m'est sympathique au suprême degré.

M. Jacques-Noir a tenté dans un poème plein de souffle et d'élan de dégager ce qu'il appelle **la Leçon de Courteline** : leçon de bonne humeur, de patience devant la vie, de simplicité, fût-elle orgueilleuse, — savoir rire et savoir souffrir! C'est noblement pensé et c'est noblement dit; aussi la lecture de ce poème fut-elle bien accueillie lorsqu'elle fut faite, le 8 juillet 1930, à Tours, devant la maison natale de

Georges Courteline, alors qu'on y inaugurait une plaquette commémorative, œuvre du graveur en médaille René Baudichon.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Charles-Henry Hirsch : *Les Rouchard*, Editions des Portiques. — Louis Guilloux : *Hyménée*, Bernard Grasset. — Francis Carco : *Traduit de l'argot*, Editions de France. — Julien Green : *Epaves*, Librairie Plon. — A. t'Serstevens : *L'amour autour de la maison*, Albin Michel. — Mémento.

Ce n'est pas en plusieurs volumes, comme il est de mode aujourd'hui, mais en un seul, que M. Charles-Henry Hirsch a entrepris dans **Les Rouchard** de conter l'histoire d'une famille. Disciple de Balzac, M. Hirsch a voulu, en effet, donner par la concentration plus de force à son livre, et dégager une âme ou un caractère moral des différents personnages qui en sont les héros. Issus d'un sergent aux armées de la République qui épousa, au lendemain de la chute de l'Empereur, la fille d'un directeur des postes de Chartres, les Rouchard s'illustrent sous le second Empire, grâce au plus énergique d'entre eux, « le grand Rouchard » comme on l'appelle. Celui-là sait écarter tout obstacle sur le chemin de la réussite, à commencer par l'amour. Mais l'amour se venge de lui, qui se suicide dans son bain, à la façon de Pétrone, en s'ouvrant les veines, et de sa fille naturelle, Rose, qui meurt misérablement à l'hôpital, après avoir cru que les travaux de l'esprit pouvaient l'occuper tout entière... Aucune rigueur, cependant, dans cette évocation d'une famille. Nulle prétention scientifique, non plus, à la Zola. J'entends que le tableau de M. Hirsch a des ombres, et que les figures qui le composent sont loin d'accuser le même relief. Il en est de médiocres. A côté d'un Philippe, il y a son frère Louis, un joueur et un paresseux; et Rose, qui porte des lorgnons, comme Emma Bovary, n'est, à bien voir, qu'une fausse intellectuelle... L'épouse du premier des Rouchard s'est perdue par l'alcool, et le dernier de la lignée est à ce point romanesque qu'il s'empoisonnerait si la jeune cousine qu'il aime ne consentait à devenir sa femme. Qu'est-ce qui mène ces gens? L'orgueil, l'ambition, d'abord, sans doute. Une ambition têtue, presque abstraite, mais le goût du plaisir,

aussi... Et le courage ne leur manque pas non plus, à ce qu'il semble. Un mélange de qualités et de défauts leur crée, en somme, un air de famille — avec discrétion indiqué. Cette discrétion compense ce qu'il y a de net, j'allais dire de cassant, dans le récit de M. Hirsch. Point de bavures, il est vrai, ni de flou, dans les analyses et dans le style de ce récit. M. Hirsch est maître dans son art, et il n'éprouve aucun scrupule de modestie à nous le laisser voir. Que ce romancier est intelligent et qu'il est renseigné sur l'homme! Qu'il est au courant, en outre, des œuvres romanesques de ses prédécesseurs! Elles sont présentes à son esprit, comme, dans son livre, les événements historiques qui s'y déroulent à l'arrière-plan. On n'a rien à apprendre à M. Hirsch. Mais on aimerait qu'il se laissât plus souvent surprendre par ses propres découvertes; ainsi qu'il l'a fait, par exemple, avec *L'homme aux sangliers...*

On pouvait reprocher à M. Louis Guilloux, l'auteur de *Dossier confidentiel* et de *Compagnons,* de paraître donner dans la littérature de classe en prenant, par excès de sensibilité, un accent revendicateur pour parler des gens du peuple et pour leur attribuer des vertus qu'il s'en faut qu'ils aient toujours... Quelque convention gâtait, de ce fait, l'exactitude de son observation, et surtout sa très émouvante sincérité. On ne saurait en dire autant d'**Hyménée,** son nouveau roman dont l'objectivité, nuancée d'ironie, n'exclut pas l'émotion. M. Guilloux a écrit là, si l'on veut, un roman d'amour, mais dont la signification, en s'étendant au mariage, à la façon de *L'Epithalame,* dépasse, il me semble, l'anecdote. A l'extrémité de la Bretagne, qui est le pays de M. Guilloux, à Brest, pour préciser, un jeune homme, Maurice, entreprend de séduire une jeune fille, Berthe. Elle devient sa maîtresse, mais lui apprend, bientôt, qu'elle est enceinte. Maurice, *pour réparer,* l'épouse. Mais Berthe s'était trompée; et le jeune homme croit avoir été victime d'une sorte de chantage. Après une velléité d'abandon, il reviendra, cependant, au foyer, rappelé par l'habitude et, peut-être, par la tendresse, plus forte que sa vanité. Si cette partie de l'œuvre de M. Guilloux rappelle, dans sa brièveté, la longue et pénétrante étude de M. Jacques Chardonne, c'est l'analyse qu'elle fait du sentiment le plus

vif, en France, du haut en bas de l'échelle sociale, qui constitue, à mon sens, son originalité. Le héros de M. Guilloux rêvait de prendre du plaisir, de connaître le luxe d'être aimé pour lui-même. Dès qu'il se persuade de l'obligation de remplir son devoir, sa passion tombe. Il n'a pas besoin pour éprouver de l'hostilité à l'égard de Berthe qu'elle lui révèle le mal-fondé de ses espérances de maternité. L'idée d'avoir été dupe empoisonne son bonheur aussitôt qu'il s'engage. Et c'est fort bien vu. Pour jouir de sa bonne fortune, il lui fallait avoir la conviction qu'on l'aimait jusqu'au sacrifice. Egoïsme, certes! Déformation, aussi, de la peur ancestrale du paysan qu'on « le carotte », et de l'ouvrier qu'on l'exploite — et, plus spirituellement, qu'on le berne, en se moquant de lui. Rien pour rien. L'intérêt, toujours... M. Guilloux a très finement marqué, par d'humbles nuances, cette douleur d'un amour-propre à l'excès susceptible.

Le récit n'est ni un roman, ni un reportage, mais un reportage romancé que M. Francis Carco vient de nous donner sous ce titre : **Traduit de l'argot,** et qui a pour objet de nous initier aux mœurs des joueurs de dés. En compagnie de Bob, un gars « du milieu », notre auteur, c'est-à-dire « M. Francis », nous mène, il est vrai, cette fois, dans la tribu « peau-rouge » des spécialistes de la « passe anglaise ». Avec des dés pipés de trois sortes, « les bourrés » qui ont du plomb dedans, « les plats » qui ont une face plus large que les autres; « les doubles », enfin, dont on ne fait usage qu'avec des hommes saouls, ces messieurs plument les pigeons dans des bouges où des racoleuses les attirent... Le partage du butin ne s'effectue pas toujours à la loyale, et il y a, parfois, de la casse... Mais vous pensez bien que ma prétention ne saurait être de suppléer M. Carco dans son étude des mœurs de la pègre. Au surplus, ce n'est pas tant ce qu'il nous apprend qui nous intéresse, que la manière dont il nous enseigne. L'art est tout, en l'occurrence, et l'on connaît celui, ensemble sobre et d'un pittoresque robuste, de M. Carco. Son originalité a été, cette fois, d'opposer à Bob un policier, M. Trique, qui a conçu le projet de faire une mouche — comme on disait naguère — de ce jeune bandit. M. Trique, ou, plus familièrement, M. Paul, apprécie l'intelligence de

Bob, et n'aura de cesse qu'il ne l'ait contraint de passer de l'autre côté de la barricade. Là est le drame qui se dénoue par la victoire du policier, et qui ne manque pas de farouche grandeur. Figurez-vous la fable du loup et du chien se terminant par la soumission du loup à un destin plus fort que sa volonté d'indépendance. Mais, j'en demande pardon à M. Carco, Villon n'a que faire dans l'histoire. Villon était un poète, fourvoyé parmi la canaille, et il s'en faut — n'est-ce pas? — que tous les hors la loi aient, comme lui, l'excuse du génie. C'est dans l'évocation du « povre escholier François » que M. Carco, si classique et si réaliste, trahit quelque romantisme. Qu'il retrouve l'ancien Paris des truands dans le Paname des souteneurs, c'est affaire d'imagination — ou de sensibilité. Mais je me cabre quand, par l'effet d'une sorte de déformation littéraire, il assimile l'auteur du *Grand Testament* aux mauvais garçons d'aujourd'hui.

Un soir, à Passy, une vieille femme est jetée à l'eau par son mari ivrogne. Un jeune bourgeois a été témoin du drame. Par lâcheté, cependant, il n'est pas intervenu. Ce jeune bourgeois dégénéré n'aime plus son épouse qui le trompe, d'ailleurs, avec un lamentable individu. Il est aimé, en revanche, par sa belle-sœur, jeune fille prolongée; et le jour où celle-ci devine quel il est, elle le prend de force, si j'ose dire... **Epaves.** Soit. Et M. Julien Green était bien libre du choix de ses personnages. On sait que ce jeune romancier, qui est doué d'une sorte de sombre génie, observe moins la réalité qu'il ne l'exalte, si même il n'invente pas purement et simplement des monstres, par dilection pessimiste. Cette fois, ce sont de pauvres gens, atteints de misère morale irrémédiable, qu'il a voulu peindre, et s'il se peut que de tels modèles existent quelque part, il ne les avait certainement pas sous les yeux en les peignant, ni même dans la mémoire. Sa psychologie étrange, saisissante même, est, il me semble, complètement arbitraire. Je veux dire que les mouvements qui animent les héros de M. Green sont insolites, sinon gratuits, et sans proportion ni rapport avec la cause qui les engendre. Ces héros appartiennent par leurs réactions à un monde chimérique où ils ont l'air d'être nés de quelque cauchemar. Le rêve, dans *Epaves*, étouffe la vie; ou plutôt,

la part faite à l'imagination l'emporte dans ce récit sur celle exigée par la raison. J'ai écrit le mot « génie », tout à l'heure. J'aurais dû lui adjoindre l'épithète « puéril ». Il y a quelque chose d'outré ou de forcené dans les créations de M. Green, et dont l'extrême jeunesse, seule, peut s'accommoder. Mais cet écrivain a précisément le don de prendre au sérieux ses phantasmes; et il excelle à reconstituer autour d'eux l'atmosphère dans laquelle ils trempaient quand ils s'imposèrent à lui... Ses visions du paysage fluvial de Paris sont hallucinantes et traduisent admirablement le sentiment de peur, d'appel du gouffre, de glissement veule vers l'abîme qui est comme le thème musical d'*Epaves*.

Deux sœurs habitent, dans la région de Dunkerque, une espèce de manoir, au milieu des dunes, battu par le vent de la mer. L'aînée, Thérèse, a aimé, jadis, mais de la trahison de son amant a gardé la haine de l'amour, en dépit de sens exigeants. Elle veut défendre contre le mal qui l'a perdue sa cadette, Nicole, seulement romanesque. Si peu indépendante que soit celle-ci, pourtant, elle finira par souffrir de la tyrannie de Thérèse et, un jour, se révoltera tragiquement... Tel est, en gros, le sujet de **L'amour autour de la maison,** la dernière œuvre de M. A. t'Serstevens. On en peut trouver, comme ceux du roman de M. Green, les personnages arbitraires, malgré le réalisme de l'observation, réalisme surtout sensible dans les détails. Thérèse, qui exècre la passion, mais que le désir tourmente au point de la pousser à s'offrir à un contrebandier, a quelque chose de cornélien dans son inflexibilité presque virile, et l'on s'étonne un peu de la soumission puérile de Nicole, si poétique néanmoins qu'elle rappelle l'Ophélie de Shakespeare... M. t'Serstevens est romantique. Il est Flamand; et son récit déconcerte par le mélange qu'on y trouve de violence et de suavité. C'est une œuvre pathétique qu'il a écrite, mais qui tient plus, peut-être, du poème que du roman. La solitude ou plutôt l'isolement moral et sentimental dans lequel vivent les deux héroïnes de cette œuvre s'accorde à leur étrangeté, si elle ne l'explique. Et quelle puissance dans l'évocation de la dune!

MÉMENTO. — Il n'y a pas moins de 330 pages, imprimées très

menues, dans le roman de M. Jean Gamo : *Affaires d'Etat* (Flammarion). Mais surmontée la fatigue des premières pages, termes locaux sur termes locaux, on le lit avec plaisir. C'est en Picardie, derrière Saint-Valery, une ancienne vallée marine devenue culture. Aux politiciens du pays que viennent renforcer les Américains d'affaires, s'oppose un homme du cru, en bonne pâte d'ancien pain bis, qui ressuscite un moulin à vent pour fabriquer à ses compatriotes le pain comme on le fabriquait autrefois. Roman-épopée. Tout cela simplifié, stylisé et marqué de couleurs tranchées. Naïvetés truculentes, et par moments une veine ultra-moderne : des explications de caractères qui, en dix lignes, touchent le tuf. Du souffle. — *Une si belle mort,* par Gérard Servèze (Nouvelles Editions Latines) est un condensé de souvenirs et réflexions d'ancien combattant; un « documentaire » anti-bourreur de crânes. Une ou deux fauses notes, et le reste nu, sec, d'une âpreté qui m'a, parfois, saisi. — Des amours de guerre entre un roi de quelque Bosnie-Herzégovine ou Monténégro et une « gentille »» Française. Tel est *Un roi passa...* par Jean Mauclère (Fayard). Un méchant Prussien, qui n'est que baron balte, s'étant voulu mettre à la traverse, est châtié comme il convenait. C'est fabriqué dans la formule de la Bibliothèque Rose; mais voilà encore un métier qui se perd. A dix ans, pas une gamine d'aujourd'hui ne supportera cette guimauve...

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

La Tragique Histoire d'Hamlet, Prince de Danemark, drame en 17 tableaux de William Shakespeare, traduction d'Eugène Morand et Marcel Schwob, à la Comédie-Française.

Hamlet n'est pas de ces pièces dont on dise jamais : « Je l'ai vue jouée par je ne sais plus qui. » Et c'est dommage. Cette formule que l'on a l'occasion de prononcer à propos de presque tous les ouvrages du théâtre classique, et même de certains ouvrages quasi-modernes, indique qu'il existe un ensemble moyen de conditions qui permet de les jouer d'une façon honorable et que des comédiens, moyens eux aussi, peuvent d'aventure les présenter sans les desservir. D'ailleurs, les œuvres d'une certaine hauteur ne peuvent être desservies par personne.

Or, on n'a jamais vu *Hamlet* représenté de la sorte. Jamais on ne le joue pour lui-même. Si l'on monte cet ouvrage admirable, c'est qu'un acteur s'en éprend et désire s'y montrer. Que sa fantaisie soit passée ou qu'il meure,

Hamlet quitte l'affiche. Et les journaux ne nous ont pas laissé ignorer que si la Comédie Française vient de le remettre à la scène, c'est que jouer Hamlet constituait pour M. Yonnel le rêve de sa vie. Rêve qui, d'ailleurs, fait le plus grand honneur à cet artiste.

La conséquence de cet état de choses, c'est que ce n'est jamais *Hamlet* que l'on va voir mais X... ou Y... dans Hamlet. Or, X... ou Y... ne nous présentent chacun que l'idée qu'ils se font d'Hamlet. Ils pensent chacun nous apporter le commentaire définitif de ce personnage et ne se réfèrent jamais à ce qui fut fait avant eux. Ils se placent devant ce texte patiné par les siècles comme s'il était vierge et neuf, comme s'ils étaient les premiers à le commenter, en sorte que, chose infiniment regrettable, le personnage d'Hamlet n'a point de tradition et la tragédie d'*Hamlet* ne parvient pas à s'installer avec stabilité au répertoire de la scène française. Car ce qui fait qu'une pièce appartient au répertoire, c'est précisément quand elle est jouable de telle façon que l'on puisse oublier qui la joue, quand elle a été l'objet d'une suite d'études si attentives au cours des générations, que n'importe quel comédien profitant de cet acquit, de cette tradition, peut la restituer sans grand éclat peut-être, honorablement du moins. C'est ce qu'il faut pour maintenir les œuvres en contact avec le public.

Nous avons récemment exposé l'idée que c'est sous l'influence du public que les grandes interprétations s'établissent. L'approbation qu'il donne à telle ou telle trouvaille d'un comédien la fixe et lui permet de se transmettre aux comédiens qui suivront, tandis que certaines autres trouvailles faites par de grands acteurs ou de grands metteurs en scène ne recevant pas cette approbation, demeurent dans le souvenir des spectateurs comme des accidents isolés et insolites. Quand Sarah Bernhardt dans Hermione, par exemple, eut l'idée de répandre des pétales devant Oreste dompté, elle fit là quelque chose qui ravit un instant le public, mais n'ajouta rien qu'il désirât voir se fixer sur l'idée qu'il a de Racine et de la tragédie classique. De même, lorsque Antoine songea à faire interpréter Néron et Britannicus par deux jeunes femmes, le public ne montra point

qu'il souhaitait voir se perpétuer cette ingénieuse invention.

Hamlet fut l'occasion de grandes interprétations. J'ai vu pour ma part celle de Mounet-Sully, celle de Sarah Bernhardt et celle de Suzanne Després. Elles étaient parfaitement différentes les unes des autres. Aucune ne profitait de celle qui l'avait précédée. Il semblait, au contraire, que chaque interprète s'acharnât à faire quelque chose que l'on n'eût pas encore fait. Pendant la scène des comédiens, Mounet-Sully épiait le roi et la reine en les regardant à travers l'éventail d'Ophélie. Le jeu de scène était saisissant. Appartenait-il en propre au comédien? Je ne saurais l'affirmer, car il est indiqué dans la brochure — j'allais dire dans le livret, tant cette adaptation du drame de Shakespeare qu'avaient élaborée Meurice et Dumas ressemble aux textes que l'on destine à l'Opéra. Mais de même qu'un compositeur de génie, par delà les pauvretés qu'un librettiste plus ou moins mal inspiré met à sa disposition, se montre capable de rejoindre l'âme du plus grand poète, Mounet-Sully rejoignait Sophocle et Shakespeare par-dessus Paul Meurice ou Jules Lacroix. Il retrouvait leur mélodie originelle. Il conférait une qualité supérieure à tout ce qu'il prononçait, et quand il avait dit certains vers, il fallait se reporter au texte pour voir si ces vers que l'on venait d'entendre étaient bons ou mauvais. On ne pouvait en juger tant que l'on demeurait soumis à son empire et je doute encore aujourd'hui même si ne voilà point de beaux vers :

La R. — Hamlet, vous offensez gravement votre père.
H. — Mère vous offensez mon père gravement.

quoique, pour avoir siège fait, il suffise de me reporter au contexte et de constater que ces vers ressemblent trop aux mauvais qui les suivent pour pouvoir être meilleurs qu'eux.

La R. — Allons donc! c'est un fou qui parle en ce moment.
H. — Allez! c'est une impie à coup sûr que j'écoute.
Etc...

Quelle mascarade! Et dire qu'au moyen de ces misérables paroles grossièrement scandées, Mounet-Sully retrouvait le rythme de la poésie véritable et qu'il exprimait l'âme troublée de son personnage. Peut-être la troublait-il cependant

plus qu'il ne faut. Peut-être, par ses soins, Hamlet devenait-il, de manière un peu trop sensible, un personnage de drame, sinon de mélodrame romantique. Le passage entre les genres est bien difficile à déterminer, et qui calculerait avec exactitude où le drame se sépare du mélodrame et ce que le romantisme ajoute à ces ouvrages de l'esprit? Qui ne voit que l'histoire des Atrides, dont on a tiré tant de tragédies régulières, aurait pu s'exprimer, elle aussi, dans une suite de mélodrames, conformes aux règles de cet autre genre, et qui ne voit qu'Oreste, si Shakespeare s'en était emparé, aurait pu devenir un frère d'Hamlet, aussi complexe et aussi inquiet?

Je ne dirai point que, grâce à Mounet-Sully, ces deux héros s'apparentaient. Il les peignait avec cette largeur où se reconnaissent les grands comédiens. Dès les premiers mots, dès les premiers gestes, la créature s'installait au regard du spectateur. Il suffisait au lever du rideau, quelqu'un me le rappelait récemment, de voir Hamlet assis sur un tabouret à l'écart, tandis que toute la cour se tenait debout, pour que l'on ait le sentiment de ce qui se passait dans ce palais, et quand, à la fin du tableau, il prononçait ces mots :

> Je ferai de mon mieux, Madame, pour vous plaire,

tous les rapports qui sont noués entre les membres de cette famille, à peu près aussi tragique que la famille de Clytemnestre, étaient intelligibles et définis.

Entre l'interprétation de Mounet-Sully et celles qui vinrent ensuite, il y a un abîme qui s'ouvrit lorsqu'on répudia l'adaptation de Meurice et Dumas. Quand, il y a une trentaine d'années, Sarah Bernhardt joua la traduction que Marcel Schwob avait, si je ne me trompe, établie pour elle avec la collaboration d'Eugène Morand, on eut en quelque sorte le sentiment d'entrer pour la première fois en contact avec l'*Hamlet* de Shakespeare. Quoique femme, elle n'efféminait point le personnage, mais elle le peignait faible et plein de l'effroi que lui inspirait la fatalité de son existence. Elle atteignait ce moment de sa carrière où elle savait, quand elle le voulait, user magnifiquement de la simpli-

cité. Elle connaissait alors tout le prix d'un geste suspendu, d'une intonation basse, d'un silence commenté par une inquiétude du regard.

Au moment où je me suis trouvé emporté à parler de Mounet-Sully plus longuement que je ne l'avais prémédité, je me proposais de rappeler le jeu de scène qu'elle avait inventé lors de l'épisode des Comédiens. Il n'était plus question d'observer les coupables à travers les branches d'un éventail. La mièvrerie de cette invention romantique était rejetée : elle ne devait pas compter au nombre des éléments qui pouvaient constituer une tradition d'Hamlet.

Sur la vaste scène du théâtre Sarah Bernhardt, on avait alors construit un énorme décor. On voyait du côté jardin l'estrade où devaient jouer les comédiens tandis que du côté cour se dressait une haute tribune où prenaient place le roi, la reine et leur suite. Ophélie, avec Hamlet à ses pieds, se trouvait sur un tabouret au parterre. Or, tandis que la scène se déroulait, l'Hamlet de Sarah Bernhardt s'approchait peu à peu de la tribune du roi, il grimpait à sa façade extérieure et, quand le trouble du roi éclatait, il haussait son visage à la hauteur du rebord de la loge et présentait à Claudius qui levait les bras au ciel un visage à la fois accusateur et sarcastique.

On m'a dit que Rouvière, qui créa en 1847 au Théâtre Historique l'*Hamlet* de Meurice et Dumas, durant cette scène des Comédiens, tournait le dos au public et se retournait vers lui à la minute pathétique, faisant voir un visage mouillé de larmes.

Tout ceci, pour montrer, comme je l'ai dit, que personne ne veut profiter des trouvailles heureuses de ses devanciers, chacun veut en faire une qui lui soit propre.

J'avoue que je n'ai pas très bien distingué celle de M. Yonnel. J'en reparlerai après l'avoir revu. Mais j'ai l'impression que la mise en scène de cet épisode essentiel est fort confuse et mal lisible. Elle ne permet pas à l'attention de se concentrer sur Hamlet, qui devrait toujours être le point essentiel des tableaux où il figure. Or, il se trouve au dernier plan avec toute la cour. Ils font face au public tandis que les comédiens jouent à l'avant-scène en tournant le dos

à la salle, de telle sorte que l'on ne voit rien que la somptueuse robe de velours rouge dont la Reine de Théâtre est vêtue. On ne recommence à prendre garde à Hamlet que lorsque la scène s'est vidée et qu'il demeure seul sur place, avec Horatio, en agitant une torche.

PIERRE LIÈVRE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

M. Haïssinsky : *L'atomistique moderne et la chimie*, Doin. — Eugène Darmois : *Orthohydrogène et parahydrogène*, Hermann. — Maurice de Broglie : *La désintégration des éléments*, Hermann. — André Travers : *Leçons de chimie*, 2 tomes, Vuibert.

Il y a près de deux ans, lorsque nous nous sommes appliqué à exposer l'état actuel de la chimie (1), nous avons été à nouveau (2) frappé par le rôle qu'y jouent les théories modernes de la physique. Ayant décidé de choisir les portraits d'une dizaine des savants contemporains les plus représentatifs dans ce domaine, nous avons été contraint de faire aux *physiciens* une place prépondérante, à savoir : en Allemagne (W. Nernst, M. von Laue, W. Kossel, M. Born), en France (Marie Curie, J. Perrin, G. Urbain, R. Marcelin), en Grande-Bretagne (H. G. J. Moseley, F. W. Aston), dans l'Inde (C. V. Raman), aux Pays-Bas (P. Debye), en Suisse (A. Werner).

Ces différents noms reviennent à chaque page, comme des leitmotive, dans la mise au point *extrêmement remarquable* de M. Haïssinsky : **L'atomistique moderne et la chimie :**

Pour la première fois, la théorie des quanta permet de pénétrer dans le mécanisme intime des réactions chimiques et de comprendre l'extraordinaire étendue des variations de la vitesse avec laquelle elles s'effectuent, soit avec la nature des substances en jeu, soit en fonction de la température. On a réussi également à interpréter les actions de valence et les saturations auxquelles elles donnent lieu, si caractéristiques des discontinuités profondes de la chimie et si différentes des actions à distance de l'ancienne physique, qui s'additionnaient en suivant les vieilles lois de com-

(1) *La chimie générale : son évolution depuis la découverte de la radioactivité* (*Larousse mensuel*, août 1930, pp. 467-470).

(2) *Les étapes de l'absorption de la chimie par la physique* (*Scientia*, revue de synthèse scientifique, publiée en français à Milan, juillet 1922).

position des forces, mais sans qu'aucune d'elles disparaisse jamais par saturation (3).

Les conceptions générales de la physique, qui trouvent leur place dans la compréhension moderne des phénomènes chimiques, sont rappelées dans les cinq premiers chapitres, puis au début du dix-huitième et dans le dix-neuvième et dernier chapitre : théorie cinétique des gaz et équipartition de l'énergie, discontinuité de l'électricité, système périodique des éléments, isotopie et radioactivité, lois thermodynamiques, théorie des quanta et atome de Bohr, magnétisme propre de l'électron et principe de Pauli, structure électronique des atomes, mécanique ondulatoire, statistique de Fermi. Tel est le bagage intellectuel — ardu et abstrait, est-il besoin de le dire? — qui est d'ores et déjà *strictement indispensable* si l'on tient à se faire une idée de ce que peut bien être notre chimie moderne. Malheureusement, les philosophes qui se mêlent de science ne sont pas, en France du moins (4), à ce stade culturel, et nous ne saurions mieux faire que de les engager à consacrer une quinzaine de jours à la lecture et à la méditation de l'ouvrage, si clair et si documenté, de Haïssinsky.

Les questions proprement chimiques occupent le reste du livre (260 pages sur 380). Elles peuvent elles-mêmes être divisées en deux parties à peu près égales :

1° La première, où le quantum d'action ne joue pour ainsi dire qu'un rôle épisodique et latent, est dominée par les noms des physiciens allemands Walther Kossel et Max Born. Dès 1916, Kossel proposa une théorie électrostatique de la valence, qui s'applique dans tous les cas où les liens entre atomes sont de nature électrique (électrovalence dans les molécules polaires). La théorie de Born remonte à 1918 : en s'appuyant sur les propriétés des cristaux, ce physicien montra que cohésion et affinité ne sont que deux apparences

(3) Ces phrases sont du préfacier, Paul Langevin (p. VI).

(4) Nous indiquions (*Mercure de France*, 15 octobre 1931, p. 448), à propos d'Emile Meyerson, les passages où « son gros ouvrage est nettement insuffisant au point de vue de la chimie actuelle ». Il n'est donc pas étonnant qu'un philosophe allemand tienne « ses polémiques multipliées contre la conception empiriste et positiviste du monde pour manquées et entachées d'incompréhension » (Otto Hahn, cité par André Metz, *Ibid.*, 15 avril 1932, p. 506).

dissemblables d'une même réalité profonde, et il réussit à calculer les échanges d'énergie dans les réactions, sans qu'il soit besoin d'effectuer *une seule expérience de chimie.* A signaler également de fort intéressants développements sur les rayons ioniques, sur les moments électriques (Debye), sur la magnétochimie et la cristallographie.

2° L'autre partie est indissolublement tributaire de la théorie des quanta, sous ses deux formes (ancienne et nouvelle) : spectres des molécules, effet Raman, photochimie, cinétique chimique, catalyse et adsorption, interprétation magnétique de certains liens entre atomes (covalence dans les molécules non-polaires), désintégration des noyaux atomiques. Il y a là une matière extrêmement riche, en gestation, pleine de promesses pour l'avenir, et dont la France aura grand tort de continuer à se désintéresser, ainsi que le constate mélancoliquement Louis de Broglie.

Jusqu'à présent, nous n'avions, comme exposés d'ensemble, que quelques chapitres de *La mécanique ondulatoire* (5) d'Arthur Haas et l'opuscule élémentaire *Quanta et chimie* (6) du même auteur. Malgré quelques imperfections de détail (7), l'œuvre de Haïssinsky comble brillamment une regrettable lacune : elle constituera, pendant quelques années, la véritable *bible* du savant spécialisé dans les questions de chimie théorique, en même temps que l'initiation de tout esprit cultivé à un domaine dont l'importance philosophique et utilitaire croît de jour en jour.

§

Dans une collection de brochures, qui, sous le titre *Actua-*

(5) *Ibid.*, 15 avril 1931, p. 432-434.

(6) *Ibid.*, 15 août 1931, p. 184-187. Le lecteur pourra également se reporter au chapitre IV (*valence et affinité chimiques*) de notre petit livre *L'idée générale de la mécanique ondulatoire et de ses premières applications* (Hermann), que nous avons récemment signalé (*Ibid.*, 15 mai 1932, p. 173-174).

(7) En voici plusieurs exemples : notations ambiguës (pp. 69, 78-79, 316, 368, 375); noms propres estropiés (pp. 12, 38, 67, 257, 306). Pourquoi parler de « l'éther » (pp. 53, 54, 57), cette monstruosité physique? Et pourquoi attacher une importance exagérée à « l'entropie radiante » (p. 299)? Par contre, un index alphabétique aurait été bien utile... Ajoutons que l'émission thermoélectronique (p. 373) est régie par la formule de Dushman (1925), qui résulte de considérations quantomécaniques, et que les piles photovoltaïques (p. 296) ont été expliquées (René Audubert, décembre 1929), par la photolyse de l'eau (Voir, par exemple, la brochure de cet auteur : *Les piles sensibles à la lumière*, Hermann).

lités scientifiques et industrielles, est sans doute appelée à une grande extension, la librairie Hermann publie des monographies remarquables, où des sujets spéciaux sont traités en trente ou cinquante pages. Nous venons de faire allusion (en note) à celle (n° 30) de René Audubert; deux autres se rattachent directement au sujet qui nous occupe; elles compléteront heureusement, sur des points particuliers, l'ouvrage de Haïssinsky, car, grâce à leur format réduit, elles reflètent plus rapidement les progrès continus de la science.

Sous le titre : *Les récents progrès de* **la désintégration artificielle des éléments** *par bombardement de rayons alpha,* l'éminent physicien Maurice de Broglie nous entretient des conséquences de la découverte de Rutherford (1919), qui réalisa, d'une manière inattendue, les rêves des alchimistes (8) : ce qu'on obtient, ce sont des masses infimes d'*hydrogène* (et non d'or!), à partir des corps simples les plus divers (bore, azote, fluor, néon, sodium, magnésium, aluminium, silicium, phosphore, soufre, chlore, argon, potassium), qui sont tous constitués par des atomes légers.

Dans la même collection, Eugène Darmois, professeur à la Sorbonne, précise, en dix-huit pages fort accessibles, le fameux « dédoublement de l'hydrogène », prévu en Angleterre par Dennison (1927) et réalisé en Allemagne deux ans plus tard. On connaît désormais deux hydrogènes, que l'on a nommés **Orthohydrogène et parahydrogène.** A la température ambiante, il y a dans l'hydrogène ordinaire trois fois plus d'ortho que de para; mais on peut obtenir le para *pur* aux basses températures.

Remarquons, écrit E. Darmois, que cette découverte, qui est un très beau succès à l'actif de la mécanique ondulatoire, a eu lieu dans un laboratoire outillé depuis des dizaines d'années et placé sous la direction d'un maître (A. Eucken, de Breslau), spécialisé dans les questions de thermodynamique. Cette alliance de l'intelligence et des ressources matérielles apparaît comme la condition indispensable des découvertes modernes.

§

(8) Nous avons publié les principaux passages de cet exposé dans la page scientifique des *Nouvelles Littéraires* (7 mai 1932).

Avec André Travers, professeur à l'Université de Nancy, nous retombons dans la chimie plus terre-à-terre, plus scolaire, plus près également des applications. Ces **Leçons de chimie** sont divisées en deux tomes (I. Chimie générale; II. Métalloïdes), soit, en tout, près de 400 pages, que Vuibert édite à un prix réellement modéré (42 fr.). Ce qui caractérise l'ouvrage, c'est une abondance de renseignements pour la plupart très utiles et très bien choisis (9), avec cette réserve toutefois qu'il est matériellement impossible à un jeune homme de vingt ans, candidat à l'X ou à Normale, d' « ingurgiter tout ça »... Mais c'est ici une question de programmes... et de doigté de la part des examinateurs.

Le tome premier, moins technique, est celui qui intéresse le plus les esprits cultivés : il renferme, sous une forme facile et vivante, les rudiments de physicochimie classique : corps purs et éléments, lois de la composition chimique, valence, allotropie, vitesse de réaction et catalyse, l'équilibre chimique et la règle des phases, les cristaux et les solutions, les ions, la thermochimie. Plusieurs « notes annexes » traitent de sujets plus modernes : structure de l'atome, activité des ions... Cet ouvrage compte certainement parmi les meilleurs que nous possédions, dans le plan que l'auteur s'était tracé.

MARCEL BOLL.

SCIENCE SOCIALE

Henri Dubreuil : *Nouveaux Standards, les sources de la productivité et de la joie*, Grasset. — H. R. Knickerbocker : *Les progrès du plan quinquennal*, Valois. — Mémento.

Toujours l'opposition entre les Etats-Unis et les Etats soviétiques! Ce sont les deux pôles de la société moderne que nous devons continuellement étudier et comparer!

(9) Indiquons néanmoins qu'*il n'y a rien* sur les antidétonants (II, p. 53), ni sur l'application des azides aux lampes de T.S.F. (II, p. 124). Signalons, en outre, quelques contradictions (I, pp. 37-50 et p. 155; II, p. 8 et pp. 36-63); une confusion (p. 27) entre Prout et Proust; une mauvaise définition de l'élément (I, p. 32) et une affirmation périmée (I, p. 48) sur la constitution de la molécule d'hydrogène. Les expressions « atome de phosphore rouge » et « atome de graphite » (II, p. 146 et 152) sont pour le moins bizarres. Nous avons en outre rencontré, dans le tome II, un certain nombre d'inexactitudes de détail : densité de l'hydrogène liquide (p. 6), hydroxylamine (p. 126), acide fulminique (p. 127), acide phosphorique (p. 153), pentasulfure d'arsenic (p. 167), catalyse (p. 185), silicofluorures (p. 196)...

Sur les premiers, nous disposons déjà d'une vaste littérature qui s'enrichit sans cesse. C'est ainsi que M. Henri Dubreuil, qui nous avait déjà donné un livre de premier ordre, *Standards. Le travail américain vu par un ouvrier français*, vient de nous gratifier d'un second, **Nouveaux Standards**, qui complète et confirme le précédent. Les ouvrages de M. Dubreuil ont le premier mérite de venir de quelqu'un qui connaît son sujet; il y a tant de gens qui écrivent des volumes sur l'Amérique sans y être allés, ou n'ayant fait qu'aller et venir, ou y ayant bien séjourné mais sans pénétrer la vie américaine! Avec notre auteur, véritable ouvrier et qui, entre parenthèses, donne une excellente idée de ce que peut être l'ouvrier français, nous sommes à même non seulement de connaître la civilisation ouvrière des Etats-Unis, mais encore de la juger, et par contre-coup de voir en quoi la nôtre devrait s'en éloigner ou s'en rapprocher.

En Amérique, il y a d'une part le travail technique dont on ne fera jamais assez l'éloge, et d'autre part les rapports de ce travail technique et de l'homme dont on ne dira jamais assez l'importance, car le but du travail n'est pas la production, la richesse comme disaient les anciens économistes, mais la joie. L'homme n'est pas tant fait pour produire et consommer que pour être heureux, et le problème qui domine tous les autres est, tout en conservant le travail technique fils de la science, d'y introduire les éléments capables de rendre la vie digne d'être vécue, c'est-à-dire la joie, la poésie et la beauté. Or, cette joie, pense M. Dubreuil, ne doit pas venir des heures de repos (distractions, récompenses diverses, etc.), mais des heures de travail; l'être humain ne se formera et ne se fortifiera que dans le travail et par le travail. Tout ceci est exact, mais ne peut être obtenu que par un effort moral bien considérable; un saint, en effet, ne trouvera que joie au travail, mais c'est parce qu'il a déjà la joie dans son âme, et je ne vois qu'un moyen de réaliser l'idéal de M. Dubreuil, c'est que tout ouvrier, et tout homme, soit saint. Sauf cela, comment faire qu'un travail monotone ne soit pas monotone? « Pour tuer cette monotonie du travail, dit expressément l'auteur, il faut faire renaître l'intérêt et l'espoir dans le cœur des hommes. » Oui, mais quel intérêt et quel espoir?

Si on ne place l'un et l'autre que dans le plan d'ici-bas, on court au-devant de bien des désillusions et de bien des colères; il faut donc un plan d'en-haut, qui d'ailleurs peut n'être pas forcément surnaturel; le positivisme, lui aussi, prône la joie, et Auguste Comte est un véritable créateur de sainteté; seulement la sainteté positiviste est encore plus difficile, et plus rare, et plus instable que la sainteté religieuse ; la contemplation du Dieu-Humanité ne nous fera jamais trouver folâtre un travail fastidieux, tandis que l'amour de Dieu, et surtout de notre Homme-Dieu, nous fera trouver délicieuses les tâches les plus rebutantes.

Que ce mot de sainteté n'effraie personne; il est très facile d'être saint, il suffit d'avoir amour et bon vouloir; comme il est très facile d'être le contraire, il suffit d'avoir envie et haine. « Debout les damnés de la terre! », dit la nouvelle chanson, qui ne vaut certes pas l'ancienne dont parlait Jaurès, mais les damnés, ce sont les damnés d'eux-mêmes, qui se complaisent, ce qui est le propre du réprouvé, dans leur damnation. M. Dubreuil a raison de le dire ici : « La grande erreur de telle propagande faite auprès des travailleurs est celle qui ne leur enseigne que la haine, l'envie et l'avidité, car rien de durable ni de sain ne peut être bâti sur de tels éléments. » Encore exact, mais pratiquer le contraire de ces trois mauvaises passions prêchées par nos tentateurs, c'est être saint! ou, si l'on préfère, sain; sain et saint, c'est un peu la même chose, n'en déplaise à certains psychiatres qui sont eux-mêmes assez vésaniques. Que l'on commence par avoir une bonne santé physique, ce qui permettra d'acquérir plus facilement une bonne santé morale (et les haineux, envieux et avides sont des malades moraux, c'est-à-dire qui ne peuvent être guéris que par eux-mêmes), que l'on acquière ensuite une connaissance exacte et judicieuse des choses humaines, individuo-sociales (ce qui montrera le danger et la fausseté de tout ce qui méprise les deux santés ci-dessus), et l'on pourra arriver à la sainteté dont je parle, fort semblable à l'harmonie de Charles Fourier, à l'an-archie de Proudhon et à l'éthique positiviste d'Auguste Comte. Comme quoi tous les gens de bon sens et de bon vouloir, même d'archi-avant-garde, peuvent et doivent s'entendre.

Combien il y aurait encore à dire à propos de ces *Nouveaux Standards*! mais il faut se borner. Je me contente de citer un organisme américain, le *Social science research council*, dont nous devrions bien avoir l'équivalent chez nous. Ce Comité de recherches de science sociale, qui étudie les points névralgiques du travail, les endroits auprès desquels il faudrait placer le seau d'eau extincteur d'incendie (toutes ces expressions sont de M. Dubreuil), groupe des représentants de sept associations américaines : des économistes, des sciences politiques, de psychologie, de sociologie, de statistique, d'anthropologie, d'études historiques; toutes ces associations sont privées et libres, donc indépendantes des pouvoirs publics; j'ai idée que si, chez nous, pareille idée était venue à un homme d'Etat, il aurait composé son Comité de représentants de groupes tout différents : Sénat, Chambre, Conseil d'Etat, Ministère du Travail, Syndicats patronaux et Syndicats ouvriers, de quoi préparer une bagarre générale!

Un point particulièrement intéressant de l'organisation ouvrière américaine est étudié par M. Just Haristoy dans son livre très sérieux, et fourni d'une table des matières, analytique et très détaillée, qui est vraiment un modèle du genre, **L'Epargne des travailleurs : la spéculation et le néo-capitalisme aux Etats-Unis.** C'est une étude de ce qu'on appelle là-bas *l'employee stock ownership*, c'est-à-dire la participation des travailleurs américains au capital actions des sociétés chez lesquelles ils travaillent. On sait que cette forme d'association du capital et du travail avait été regardée un moment comme la grande découverte sociale des temps modernes et comme la panacée devant guérir tous nos maux socialo-politiciens. On l'appelait l'actionnariat ouvrier. Le livre de M. Haristoy douchera péniblement ces illusions. En réalité, ce qu'il faut obtenir, c'est que les placements d'épargne soient sûrs, ce qui implique sélection et diversification; or, l'*ownership* ci-dessus ne répond pas à cette exigence, les actions industrielles sont sujettes à de gros risques, dépréciation du capital et incertitude du revenu, ce qui ne permet pas de les recommander comme placements d'épargne; de plus, la possession de ces actions-là pousse l'ouvrier à la spéculation, et les ouvriers américains ont aussi souffert que

les bourgeois de la crise du Stock Exchange de 1929. Toutefois, il ne faudrait pas que cette douche abattît trop les bonnes volontés; d'abord, l'épargne est une excellente chose, et les sociétés d'employeurs ne sauraient trop la développer chez leurs employés (certaines ont organisé des services d'*investment trust* pour la favoriser et l'éclairer) et ensuite il ne serait pas mauvais, malgré tout, que chaque ouvrier eût au moins une action de la société qui le fait travailler, ne serait-ce que pour lui permettre de suivre les assemblées d'actionnaires, tout au moins de lire les rapports imprimés et de se faire une idée des rapports du capital et du travail. Ce qu'on appelle l'esprit socialiste est fait, neuf fois sur dix, de l'ignorance de ces rapports. Quant à ce qu'on nomme le néo-capitalisme, c'est-à-dire au fait que les capitalistes de l'avenir seraient les travailleurs, il ne se produira nullement par ledit *ownership*; les employeurs ont même été répréhensibles d'engager les épargnes de leurs employés dans des placements aléatoires; placements et épargnes doivent être libres; et certains d'entre eux ont été coupables de chercher même à nuire aux organisations ouvrières. La conclusion, c'est que nos vieux pays d'Europe n'ont rien à envier sur ce point à l'Amérique, et que nos procédés d'épargne, en France, Angleterre et Allemagne, sont très supérieurs, et de tous les points de vue, à ceux dont les Etats-Unis s'étaient engoués.

Passons aux Russes. Un Anglais qui connaît bien le pays des Soviets, M. Knickerbocker, nous expose en un livre très clair et très documenté où en sont **Les Progrès du plan quinquennal.** Voyons-les à sa suite.

Tout d'abord, et comme il le dit dès sa première ligne, il faut se rappeler que la Russie n'est nullement communiste, mais capitaliste, et même archi-capitaliste. Tout y est sacrifié au capital, et jamais ouvriers de chez nous n'ont été aussi pressurés que ceux de là-bas pour construire et amplifier de plus colossales usines, en vue de dépasser et de détruire toutes les autres au dehors. Car c'est là le but du Plan quinquennal : amener en cinq ans la Russie non seulement à pouvoir se suffire à elle-même sur les terrains tant économique que militaire, mais encore à dominer et asservir toutes ses rivales en ces deux domaines. Et si, comme c'est

déjà certain, on n'y arrivera pas en cinq ans (d'octobre 1928 à octobre 1933), on dressera un autre Plan, alors de quinze ans, qui assurera la victoire, au prix bien entendu d'une tyrannie renforcée et de souffrances démesurément accrues.

Les chiffres et faits que donne l'auteur se rapportent à l'automne 1930, milieu de la course du Plan, puisque l'on se flattait de faire en quatre ans ce qui devait d'abord en tenir cinq. Or, ces éléments permettent de voir que si, en effet, la production a augmenté dans toutes les branches (de plus du tiers pour les industries essentielles) par rapport à la Russie d'avant guerre, cette augmentation n'a pu se faire que grâce au concours des pays étrangers intervenant pour prêter des capitaux, pour fournir des machines ou pour acheter des produits. La Russie soviétique n'a pu jusqu'ici tenir le coup qu'en se procurant par des ventes à vil prix ce dont elle avait besoin, et si les autres pays s'entendaient pour paralyser ce *dumping*, elle serait forcée de s'arrêter par asphyxie. Or, depuis l'automne 1930, époque du voyage de M. Knickerbocker, la situation s'est aggravée pour la Russie; le régime soviétique a épuisé toutes les ressources intérieures qui avaient pu se reconstituer pendant la Nep, et ne peut plus compter sur les ressources extérieures; l'Allemagne ne veut plus ou ne peut plus lui prêter, ni l'Angleterre, ni les Etats-Unis, et nous encore moins, si nous avons quelque bon sens; alors que feront les Soviets?

Mais ceci, c'est l'avenir. Pour ne parler que du passé, qui, lui, est à portée de nos recherches, il faut reconnaître que la Russie communiste a fourni un des plus formidables efforts que l'histoire ait vus, et l'on comprend que les initiateurs de ce mouvement se soient enivrés de sa puissance et en aient conçu un orgueil énorme. C'est là-bas que fonctionnent quelques-unes des usines les plus colossales du monde, celles notamment qui fabriquent les armes de guerre, et de ce chef l'avenir est terriblement inquiétant. Si une guerre, en ce moment, éclatait entre l'Allemagne soutenue par les Soviets, et le reste du monde, rien ne dit que l'Allemagne ne serait pas victorieuse. Les détails que donne notre auteur anglais sur la nouvelle Nijni, sur Azbest, sur Magnitogorsk, sur Tcheliabinsk, sur Dnieprostroï, sur Stalingrad, toutes

villes nouvelles même quand, comme Stalingrad, elles se superposent à une ancienne Tsaritsine, débaptisée, ont quelque chose de véritablement effrayant. Sans doute, ce ne sont pas des Russes, mais des Allemands ou des Américains qui ont construit tout cela, et qui presque toujours continuent à le diriger, mais enfin cela profite à la Russie qui devient un pays plus formidable et plus dangereux pour la paix du monde qu'au temps de ses grands tsars et de ses grand Khans de la Horde d'or. Colosse aux pieds d'argile, dira-t-on; le jour où tous ces ingénieurs étrangers et ces contremaîtres et ouvriers qualifiés seront rentrés chez eux, toutes ces usines se fermeront, car l'ouvrier russe est incapable d'entretenir lui-même ses machines et l'ingénieur russe incapable de diriger ses hommes : n'y comptons pas trop; nous voyons dès maintenant que le Russe est parfaitement à même de combiner des plans formidables et de les mener à assez bonne fin. Ce qui est plus grave pour la Russie communiste, heureusement pour nous et les autres pays civilisés, c'est, comme je le disais, la question financière. Les Soviets n'ont plus rien et ne trouvent plus rien au dehors; le rouble, quoiqu'il ne soit pas coté sur le marché des changes (officiellement il vaut, par rapport au dollar, 19 cents), a perdu la moitié de sa valeur, et de ce fait la Russie se trouve dans une position très défavorable pour toutes ses tractations avec l'étranger; non seulement le Plan quinquennal, en dépit de ses étonnantes constructions, n'a pas amélioré le sort général des Russes, bien au contraire, mais encore il continuera à ne pas l'améliorer.

Tout bien pesé, ce que nous voyons en Russie depuis quatorze ans est la condamnation du communisme, et par conséquent de tout ce qui se réclame du socialisme marxiste. Les énormes constructions d'usines pourraient paraître une compensation si la Russie d'avant guerre avait été un pays barbare, mais c'était un pays en pleine voie de développement; si on en doutait, qu'on se reporte au livre très documenté de M. de Goulevitch, *Tsarisme et Révolution,* dont il a été, je crois, rendu compte ici. La Russie des Tsars progressait rapidement et régulièrement et la Russie des Soviets n'a fait que substituer à cette évolution harmonieuse un gon-

flement artificiel qui n'est satisfaisant que pour des esprits eux-mêmes gonflés d'orgueil et de haine. Toutes ces créations colossales n'ont pas plus augmenté le bien-être et le bonheur des pauvres Russes que le travail forcené sous le fouet dans les plantations d'esclaves n'augmentait la ration des pauvres nègres. Au contraire, les Russes n'ont jamais été plus mal nourris, habillés, logés, etc., qu'aujourd'hui; tous, depuis quatorze ans, crèvent indéfiniment de misère. Et, au surplus, même s'ils étaient mieux nourris, habillés, etc., qu'autrefois, cela ne légitimerait pas l'esclavage qui aurait produit ces maigres avantages; comme le disait M. Dubreuil, la production de richesse n'est rien, ce qui importe, c'est la joie, dont fait partie le sentiment de dignité humaine, et il faudrait, même si les Russes avaient le ventre plein, se détourner avec horreur de la façon dont ils se le remplissent.

Mémento. — André Joussain : *Petit traité de sociologie économique*. Lamarre, 4, rue Antoine-Dubois. L'Avertissement de cet ouvrage nous apprend que l'école de Durkheim « suscite des critiques de plus en plus vives et a déjà cessé, à vrai dire, de faire des disciples », tandis que l'école d'Herbert Spencer, plus psychologique, progresserait beaucoup. Il faut alors s'en réjouir. Toutefois c'est de Spencer que se réclamait Durkheim et au surplus dans cette lignée, aussi, la part que nos universitaires ont faite à cet auteur et continuent à lui faire, même pour le critiquer, est excessive et sans aucun rapport avec sa valeur propre qui est tout à fait médiocre. Qu'on dise, si on veut, l'école de Letourneau, mais école de Durkheim dans le sens spencérien, non! Je note encore que M. Joussain semble à peu près ignorer l'existence de Gabriel Tarde, ce qui est surprenant, et qu'il donne une place de premier rang à Paul Lacombe, ce qui surprendra beaucoup de gens. — Suzanne Benyamine : *Bec à bec ou le bonheur d'apprendre*. Le sous-titre éclaire ce que le titre seul aurait pu avoir d'équivoque; il s'agit de rendre attrayant le travail de l'enfance, et en effet on ne facilitera jamais assez l'*apprise* de la science; si l'on pouvait apprendre une langue, par exemple, en quelques jours, quel avantage ce serait! Maintenant il y aurait un moyen de faciliter les classes, ce serait d'y supprimer tout ce qui y est inutile; sauf pour les techniciens, toutes les sciences à l'exception de l'arithmétique sont sans nécessité réelle. — Divers : *Le Socialisme contre la France*. Sous ce titre l'*Animateur des temps nouveaux*, 37, rue de Liége, a réuni une demi-douzaine de ses numéros de propagande mais il

sera bien difficile de faire remonter le courant à des esprits intoxiqués par la politique sportulaire. — A l'heure où j'écris ces lignes les élections législatives viennent justement d'avoir lieu, et ont remplacé l'ancienne majorité modérée par une majorité socialiste et socialisante. La nouvelle Chambre se composera des partis suivants : Communistes 21, Socialistes unifiés 129, Socialistes indépendants 34, Radicaux socialistes 159, Radicaux indépendants 77, Républicains de gauche 77, Démocrates populaires 15, Union R. D. 76, Indépendants de droite 34. Cela ferait une majorité de 343 socialistes et socialisants contre 267 non socialistes. Mais on peut penser qu'une majorité de gouvernement se formera avec les radicaux-socialistes pour noyau central et deux ailes une socialiste indépendante et une républicaine de gauche. Le nouveau groupement semble s'être esquissé à l'occasion de l'élection du nouveau président de la République, M. Albert Lebrun, qui a été élu par 633 voix contre 110 données au candidat des socialistes unifiés et communistes.

HENRI MAZEL.

FOLKLORE

G. G. Coulton : *Life in the Middle Ages*, 4 vol. in-16 ill., Cambridge, University Press; J. M. Rougé : *Le Folklore de la Touraine*, 8°, ill., Tours, Arrault; A. van Gennep : *Le Folklore du Dauphiné (Isère)*, 2 vol. 8°, ill., Paris, Maisonneuve (sous presse); Jean de La Laurencie : *Survivances celtiques et précelliques (en Vivarais)*, Aubenas, Habauzit, et Paris, Maisonneuve, 8°; Ulysse Rouchon : *La Bête du Gévaudan*, 8°, Saint-Etienne, Ed. La Région, 8° ill.; G. Hahrholz : *Wohnen und Wirtschaft im Bergland der Oberen Ariège*, Hambourg, Séminaire des Langues Romanes, 8°, ill.; G. Jeanton : *L'Habitation rustique au Pays Mâconnais*, 8°, ill., Tournus, Ed. des Amis des Arts et des Sciences; Kauffmann : *L'Alsace traditionaliste*, gr. 4°, ill. de pl. en coul. et en noir, tirage de luxe, Strasbourg, Librairie Union.

Que nos croyances et coutumes populaires modernes aient des racines lointaines, des antécédents historiques, est l'évidence même; encore faut-il pouvoir les découvrir dans l'immense masse des matériaux écrits. Mettre ces matériaux à la disposition à la fois des savants et du grand public a été le but de G. G. Coulton, professeur à Cambridge; mais au lieu de résumer les textes intéressants à son idée, il les a traduits en entier avec un soin extrême; et comme son ouvrage sur **La Vie au Moyen Age** concerne toute l'Europe centrale et insulaire, il est pour nous tous d'une utilité directe. Dois-je ajouter que Coulton compte comme un écrivain anglais de premier ordre? Ces matériaux sont classés

ainsi : t. I, Religion, folklore et superstition; t. II, Chroniques, sciences et arts; t. III, Hommes et mœurs; t. IV, Moines, frères et nonnes. On a donc ainsi un tableau global de la vie médiévale dans toutes les classes de la société et un véritable corpus de références précises. Un excellent index termine le t. IV.

J. M. Rougé a dû être bien content en recevant le premier exemplaire de son **Folklore de la Touraine,** auquel il a travaillé près de trente ans; au cours des années il en avait donné des fragments, selon l'avancement de ses enquêtes. Enfin le voilà terminé; et on peut le ranger parmi nos meilleures monographies régionales. Le classement est un peu différent de celui des monographies d'autres provinces parce que les cérémonies et rites anciens ont fortement disparu dans cette région; mais les chapitres sur la gastronomie, les légendes hagiographiques et historiques sont très riches; et le glossaire du parler tourangeau montre combien sont tenaces les survivances linguistiques. A la fin du livre, un court chapitre de gauloiseries... pas bien méchantes, allons!

Le **Folklore du Dauphiné** avait été complètement délaissé, au point qu'on supposait sa disparition complète. Mes enquête en Savoie m'ont obligé à passer la frontière; et mes deux volumes sous presse sur l'Isère seule seront déjà une véritable révélation. Cette enquête, commencée il y a une dizaine d'années, a été conduite selon un plan uniforme, commune par commune; mais je ne pouvais espérer faire toute l'Isère, à mon âge; j'ai donc bouclé avec 200 communes. La masse des matériaux obtenus sur les cérémonies de la naissance à la mort, du Jour de l'An à Noël, sur la magie et la médecine, les jeux et les chansons populaires prouve que, bien au contraire, il survit dans nos Alpes dauphinoises, autant qu'en Savoie, un folklore vraiment primitif comme formes et comme psychologie.

Ensuite viendra un volume sur les Hautes-Alpes; puis un autre sur l'Ardèche, où j'ai déjà plus de 60 communes. Le Vivarais, lui aussi, avait été un peu délaissé, bien que son histoire se glorifie de nombreux savants (Mazon, Régné, etc.); mais je me place ici au point de vue strictement folklorique et l'un des rares ouvrages sur le Vivarais qui correspondent

aux exigences de notre science vient seulement de paraître. C'est une monographie, par J. de la Laurencie, des croyances et coutumes du village de Ste-Eulalie, non pas systématique, mais sous forme de dialogue en patois (avec traduction). Toutes les croyances et coutume locales (très curieuses, parfois vraiment primitives) sont décrites en détail et de plus rattachées à leurs antécédents, que l'auteur regarde comme **Celtiques et Préceltiques.** En gros, la théorie est admissible; mais (on m'accuse parfois d'hypercritique) il faudrait étudier à fond et comparativement chaque fait séparé, ce qui n'est possible que dans un périodique spécial.

Ulysse Rouchon a bien mis au point le problème de la **Bête du Gévaudan,** qui était un loup énorme, en publiant des textes d'archives encore inédits; il semble d'ailleurs qu'à cette époque de nombreux grands loups ont couru le pays, des solitaires affamés; et que, selon une règle connue, le peuple en a fait une sorte de mythe, en concentrant sur un seul être les méfaits de plusieurs.

§

Sous l'active direction du professeur F. Krueger, le Séminaire des Langues romanes de Hambourg a entrepris des enquêtes sur place dans nos Alpes et nos Pyrénées, à la fois sur les mots et sur les choses; et il faut reconnaître que la monographie de G. Fahrholz sur l'**Habitation et l'économie populaire du Haut-Ariège** est une des contributions les plus importantes que nous ayons sur le folklore de cette région jusqu'ici non étudiée, ou superficiellement. De nombreux dessins accompagnent l'étude : a), de la maison (avec plans); b), des dépendances; c), de l'exploitation économique; d), de l'élevage et de la laiterie; e), du travail du bois; f), des moyens de transport. Chaque mot, chaque usage est comparé à ses parallèles pyrénéens, non seulement de France mais aussi d'Espagne. Et une fois de plus on constate que, de part et d'autre des hautes chaînes de montagnes, la civilisation a des tendances uniformes (comme en Savoie et Piémont par exemple). Les régions directement étudiées sont celles de Lavelanet, de Saurat, du Col de Port et de Salat.

Espérons que cette monographie poussera des Français,

sinon exactement des Méridionaux, à poursuivre cette enquête ailleurs dans les Pyrénées; la monographie de G. Fahrholz peut au moins servir de modèle, si même on ne possède pas son érudition linguistique.

Avec la ténacité joyeuse du bon Bourguignon, G. Jeanton continue l'étude et la description de son pays; cette fois c'est l'**Habitation rustique en pays Mâconnais** qu'il nous présente, avec trente-deux phototypies admirables. La maison mâconnaise et tournugeoise se distingue par sa *galerie*, dite aussi *auvent*, ou *aitre* (d'*atrium*?). Bien que le type fondamental soit reconnaissable partout, la variation par villages est considérable. Pages 47-49 on trouvera des plans de ces maisons. La variation porte aussi sur les toitures, tantôt presque plates, tantôt très inclinées; il semble bien qu'ici on distingue deux zones folkloriques relativement nettes. Troisième variation : celle des porches, que les paysans laissent tomber en ruines, ce dont Jeanton se plaint avec raison. Il y a bien d'autres vieilles et jolies choses qu'on détruit en pays Mâconnais... Le remède n'est pas le classement officiel, mais, comme le dit bien Gabriel Jeanton (page 118) : « l'éducation artistique et traditionaliste progressive de l'opinion publique », en réagissant contre « notre instruction moderne, qui tend uniquement à faire des mathématiciens et des chimistes, sans tenir compte de l'art et de la pensée ».

On est complètement d'accord ici avec l'auteur, d'autant plus que depuis trente ans bientôt tel fut toujours le but essentiel de ces chroniques. Mais aux moyens d'action indiqués par Jeanton (sociétés locales, etc.) j'ajouterais le cinéma et la T. S. F. Il faudrait établir un programme sérieux de propagande et organiser un groupement interprovincial qui prenne la chose à cœur.

M. Kauffmann se plaint, lui aussi, qu'on dédaigne, ou maltraite, l'**Alsace traditionaliste** et qu'on ne connaisse des vrais costumes du pays que les déguisements d'opéra-comique ou patriotiques. Il a voulu réagir contre ce dilettantisme inférieur; et pour cela il a non seulement parcouru son pays, mais aussi utilisé les publications antérieures, notamment celles de Laugel et la belle série d'*Images du Musée*

alsacien, publiées de 1904 à 1914, trop peu connues en France. Des amis que j'ai en Alsace reprochent à Kauffmann ces emprunts et m'affirment « qu'en changeant certains détails, il a faussé la documentation »; deux cas typiques seraient sa pl. 22 et sa pl. 34. Je laisse aux spécialistes le soin de poursuivre ce contrôle détail par détail, pour dire seulement ici que les aquarelles de l'auteur sont bien faites et, après corrections, son texte vraiment intéressant et utile, tout au moins au public qu'il veut atteindre, celui des costumiers et le public général français, qui n'a pas les mêmes soucis d'exactitude que les folkloristes. La première partie de cet ouvrage luxueux, sur très beau papier, tiré à petit nombre et édité sous les auspices du Touring Club de France, traite des costumes, village par village; la deuxième des maisons et éléments architecturaux; on prendra seulement garde que le porte-cuillers de la pl. 81 est des environs de Cologne et non pas alsacien; et que de nombreux dessins existaient déjà dans l'ouvrage de Spindler et Laugel, *Costumes et Usages d'Alsace*. Ceux qui ont besoin de maquettes pour cinéma, ou de costumer des figurantes, trouveront dans l'album de 82 planches, dont 30 en couleurs, et le texte de Kauffmann des matériaux suffisamment exacts pour ce qu'ils en veulent faire.

A. VAN GENNEP.

VOYAGES

Marie-Thérèse Gadala : *La Féerie Marocaine*, Arthaud, Grenoble. — Paul Guiton : *La Suisse*, idem. — Mémento.

Un nouveau volume de Marie-Thérèse Gadala, **La Féerie Marocaine,** pourra surtout être remarqué, car il nous conduit à travers un pays qui est une de nos dernières acquisitions et qui est remarquable.

C'est par l'Espagne et Tanger que la voyageuse arrive à destination. Elle gagne en auto Ouezzam-la-Sainte et, en chemin, fait la rencontre d'un nuage de ces sauterelles dont la voracité, comme on le sait, est une des plaies du pays. La fécondité de ces insectes est prodigieuse; ils pondent en effet onze fois en quinze jours et chaque fois six cents œufs. Ouezzam est une jolie petite ville, bâtie au revers d'une montagne

parmi de nombreux oliviers; ses ruelles sont sales, les intérieurs un peu moins; une partie de la population est juive et confinée dans le ghetto. La propreté corporelle y laisse beaucoup à désirer. Des pèlerins viennent très nombreux dans la ville pour visiter les tombes de Moulay-Abdallah, le saint chérif, et d'Amran Bendiouan, le rabbi.

L'itinéraire de Marie-Thérèse Gadala passe par Rabat, dont les jardins sont réputés; les origines de l'ancienne ville sont peu connues, celles de la cité actuelle remontent à 1608 et aux Maures chassés par Philippe III. Ce fut pendant longtemps un port de corsaires, mais seules aujourd'hui les cigognes hantent ses remparts. Ville pittoresque, décrite avec humour, elle offre encore de belles portes comme celles de Bab-El-Had et des Oudaïas. Le quartier juif est rattaché à la ville arabe par la rue des Consuls, qui est la voie la plus animée du lieu. Tout à côté, par delà l'oued Bou Regreg, se trouve Salé, qui autrefois était en rivalité avec Rabat. Chelia, qui fut une importante ville romaine, ruinée maintenant, et sur laquelle le volume donne de curieuses indications, reste surtout un lieu de pèlerinage. Le travail considérable de colonisation dû au maréchal Lyautey, et qui en quelques années a fait du Maroc une de nos plus belles colonies, est retracé clairement par Mme Gadala. Elle nous conduit ensuite à Safi la Méconnue, endroit où les Européens n'ont point encore pris pied. C'est du haut de la kechla, château fort aux armes portugaises, que la ville apparaît le mieux; le marché y est important. Quittant les côtes de l'Océan, nous nous enfonçons dans l'intérieur pour gagner Marrakech, laquelle semble bien la capitale du Sud et où la Transatlantique a fait édifier la Mamounia, hôtel dans le style régional, qui se révèle, dit l'auteur, un palais des Mille et Une Nuits. Le qualificatif « la Rouge », qu'on applique communément à Marrakech, est dû à l'assassinat de presque tous ses sultans. Leurs tombeaux d'ailleurs constituent en art la merveille de la ville et du Maroc tout entier. D'autres édifices et constructions diverses sont à signaler, ainsi que de beaux jardins. Les marchés y sont importants; ils concernent les chevaux, les moutons, les bourricots, les fourrages, etc. Les souks y sont très achalandés. Laissant le Sud, on remonte cependant vers le Nord, à Meknès. Dès l'abord, on peut

voir que l'appellation « Meknès aux belles portes » est justifiée. On pourrait même dire « aux cent portes », car à chaque détour on en rencontre une. Portes géantes, véritables arcs de triomphe, sous lesquels on évoque les cortèges royaux et les défilés guerriers; la plus remarquable est Bab Mansour. On y peut voir également treize minarets. C'est à Meknès que vécut ce contemporain de Louis XIV, Moulay Ismaël, qui demanda la main de la princesse de Conti. Ce fut un monarque cruel et barbare, tortionnaire de captifs, dont le souvenir reste exécré. Arrivée pour l'ouverture de la grande foire de Meknès, Mme Gadala put assister à une fantasia dont elle nous décrit les émouvantes péripéties.

Les ruines imposantes de l'antique cité romaine de Volubilis retiennent encore son attention; puis elle gagne Fez, fondée en 807 par le fils posthume de Moulay Idriss, ne pouvant contenir ses sujets dans Volubilis. Ce qui charme dans Fez, et qui a contribué à son importance, c'est l'abondance de ses eaux. Il y a là également des mosquées, des fontaines, des palais qui ne le cèdent en rien à ceux précédemment cités. Le volume de Marie-Thérèse Gadala, dont l'illustration et les aquarelles reproduites sont des plus remarquables, fait le plus grand honneur à la maison Arthaud, de Grenoble, que nous avons déjà eu le plaisir de nommer plusieurs fois. Le texte si intéressant de l'ouvrage nous invite à ajouter que ce volume doit être rangé dans nos bibliothèques.

§

A la même librairie, M. Paul Guiton publie un volume d'une illustration également remarquable sur **La Suisse** et se rattachant à la collection « Les Beaux Pays ». C'est une suite d'impressions sur les diverses contrées qui constituent l'Helvétie : l'Oberland avec ses sommets neigeux, comme la Jungfrau, le Moine, l'Eiger, le Gspalterhorn, etc., ses lacs pittoresques : Oeschinen, Oberhorn, Brienz; ses cascades, ses paysages et ses villes, dont la plus connue est Interlaken. Ensuite, il faut indiquer les « Quatre Cantons » forestiers; Unterwald, Lucerne, Schôys et Uri, dont les habitants conquirent les premiers leur véritable liberté en Europe. Nous ne pouvons même énumérer ici toutes les beautés de ces régions, mais il nous

faut cependant citer divers endroits comme la ville de Lucerne, le mont Pilate, le lac des Quatre-Cantons, le Rigi. Les Grisons dont l'auteur nous parle ensuite doivent leur nom à l'ancienne Ligne Grise, et c'est là que se trouvent : Saint-Moritz, si réputé pour les sports d'hiver, la Bernina, un des plus merveilleux sites des Alpes, le lac de Staz, au milieu des mélèzes et que fréquentent volontiers les baigneuses. On peut y signaler aussi de nombreux et intéressants « ouvrages d'art ». Puis, c'est Glaris, Saint-Gall, Appenzel, où les costumes ont un grand charme, rappelant ceux du Tyrol; et le fameux lac de Constance, etc. Pour terminer, un chapitre encore est consacré à Berne, Zurich, Schaffhouse, aux chutes du Rhin et à Bâle.

Nous ne pouvons d'ailleurs que renouveler nos compliments à l'éditeur pour la présentation des ouvrages de toute cette série et féliciter l'auteur pour l'intérêt de son texte.

Mémento. — Au dernier numéro de la *Revue du Liban*, consacré aux fameuses ruines de Balbeck et abondamment illustré, on trouvera des extraits de Pierre Loti, Maurice Barrès, Henry Bordeaux, René Dussaud, Volney, Lamartine, Gustave Flaubert, ainsi qu'une longue description du comte de Cérans, etc.

CHARLES MERKI.

LES REVUES

La Revue des Vivants : Wagner à Wahnfried, vu par Félix Weingartner, âgé alors de 19 ans. — *Revue bleue* : *Hamlet* aurait été écrit pour favoriser la politique d'Elisabeth contre Marie Stuart. — *Les Primaires* : l'adolescence douloureuse de Louis Pergaud. — Mémento.

La Revue des Vivants (mai) publie un fragment des souvenirs du célèbre chef d'orchestre Félix Weingartner où il narre sa première rencontre — il avait alors 19 ans — avec Richard Wagner. Elle eut lieu à l'une des réceptions du soir où Wahnfried s'ouvrait aux spectateurs agréés des représentations du théâtre de Bayreuth. Ils s'y rencontraient entre eux et voyaient les interprètes principaux des opéras de Wagner, sa famille, ses amis. C'est Henri Porgès qui doit présenter le jeune Weingartner au maître. Dans l'attente de l'instant désiré, Weingartner examine la bibliothèque et admire un portrait de Schopenhauer, œuvre de Lembach, qui domine

le bureau. Liszt, tout à coup, quitte la pièce pour une autre qu'en sépare une portière relevée à demi.

Instinctivement, je le suis, — se souvient Weingartner. — Sans entrer, je peux voir tout ce qui s'y passe. En effet, je vois une porte s'ouvrir, Wagner venir au-devant de Liszt, se jeter à son cou, l'embrasser avec des transports de tendresse et un déluge de paroles émues et affectueuses. Et, enfin, il entre saluer l'assistance. Il est de bonne humeur, puisqu'il s'est mis en habit, ce qui ne lui arrive pas souvent, me dit-on. Il tient à la main son chapeau claque fermé; par moments, il le pose tel quel sur sa tête où il le fait balancer. Mais ce qui nous surprend le plus, c'est de lui voir autour du cou l'insigne d'une décoration exotique : une grande plaque étoilée; nous savons pourtant le dédain véritable qu'il éprouve pour ce genre de distinctions; pourquoi cette exception aujourd'hui? Quelqu'un nous donne le mot de l'énigme : il a mis cette étoile pour en faire cadeau à la première de ses filles-fleurs, Mlle Horson, de Weimar. Il a reçu cet ordre aujourd'hui même, il s'en est amusé, il l'a passé au cou de son chien favori avec lequel il s'est promené dans son jardin.

Wagner semblait posséder une vitalité surprenante. Ses mouvements étaient vifs et prompts. Personne, en le voyant, n'aurait pu supposer qu'il lui manquât un an seulement pour ses soixante-dix ans et qu'il ne les atteindrait pas. Il avait déjà un peu d'embonpoint; sa tête, un peu forte, aux contours remarquables, ne contrastait pas pourtant avec sa taille plutôt courte et ramassée. Il avait les mains et les pieds petits. Il paraissait beaucoup plus jeune que Liszt qui faisait l'effet d'un vieillard tout en n'étant son aîné que de deux ans. Ses cheveux étaient à peine grisonnants; ses yeux brillaient dans un visage pâle et changeaient souvent de couleur : tantôt, ils paraissaient clairs et, tantôt, foncés.

Il allait et venait, entraînant les uns et les autres dans sa conversation. Je me tenais respectueusement à l'écart, ce qui, malheureusement, m'empêchait d'entendre ce qu'il disait. Pourtant, à un moment donné, je me trouvai, par hasard, tout près de lui. Il parlait de la marche de *Tannhaüser*. Il s'étonnait qu'on l'exécutât si souvent sur un mouvement différent de celui qu'il avait indiqué. Et, prenant un pas de marche, il murmura la mélodie comme il entendait qu'elle fût jouée.

Si j'avais eu, ce soir-là, le pressentiment qu'il ne me serait plus donné de le voir d'aussi près, j'aurais été moins discret et j'aurais pris en moi tous ses enseignements.

Il se retira un moment dans la pièce à côté où il se fit servir à

manger. Un coup d'œil rapide jeté sur le plateau qu'on lui apporta m'apprit qu'il ne mettait pas en pratique ses théories sur le régime végétarien.

On était déjà sur le point de partir, lorsque je m'approchai de Porgès et lui rappelai sa promesse. Mes deux amis étaient à mes côtés. Porgès nous présenta. Wagner nous tendit la main très aimablement et nous demanda si nous avions déjà assisté à des représentations. Il parut remarquer mon émotion, car, posant tout à coup sa main sur ma poitrine, il me dit : « Comme votre cœur bat vite ». Je ne sus que répondre. « A votre âge, continua-t-il, ce qui doit intéresser le plus dans *Parsifal,* c'est le groupe des Filles-fleurs. Seulement ne leur donnez pas votre cœur. » Sur ces mots, il nous tendit la main. Nous étions déjà près de la porte quand nous l'entendîmes répéter : « Ne leur donnez pas votre cœur. » Je me retournai, il était seul au milieu de la pièce et souriait en me faisant signe de la main.

§

« L'énigme d'Hamlet » que publie la **Revue bleue** (7 mai) passionnera les fervents de Shakespeare. M. Abel Lefranc leur révèle dans cet article l'intention politique qui inspira le chef-d'œuvre. Aux suggestions de miss Lilian Winstanley, qui indiqua d'étroits rapports entre les faits de la succession d'Ecosse (après le règne d'Elisabeth) et les épisodes de la tragédie, M. Lefranc ajoute des preuves. L'intrigue de la pièce provient, on le sait, d'une des *Histoires tragiques* de Belleforest. Le premier, M. Lefranc s'est avisé de demander à l'« argument » ou préface du vieil auteur, s'il n'avait obéi à quelque préoccupation actuelle en insérant dans son ouvrage l'aventure empruntée à la chronique de Saxo Grammaticus. C'est en 1570 que Belleforest écrit dans son « argument » :

Ce n'est d'aujourd'huy ny d'un seul jour que l'envie régnant a tellement aveuglé les hommes, que sans respect de sang ny d'obligation, ils se sont oubliez jusqu'à là, que de souiller leur vertu première, en espendant le sang duquel à plus juste tiltre, ils dussent estre deffenseurs.

M. Lefranc disserte ensuite :

Ici, l'auteur énumère quelques-uns des meurtres royaux perpétrés par des frères ou des proches, au cours de l'histoire profane

et sacrée. Il continue par des exemples empruntés à l'histoire turque et conclut en ces termes : « Laissons les Turcs comme Barbares, et le throsne desquels est ordinairement estably par l'effusion du sang de ceux qui les atouchent plus près de consanguinité et alliance, pour considérer *quelles tragédies ont esté jouées pour ce mesme cas, de la mémoire de nos pères, en Escosse et en Angleterre*, et avec quelle charité se sont carressez les plus proches parens ensemble. Si vous n'aurez les histoires en main, *si la mémoire n'en estoit comme toute fresche, si un Roy n'estoit mort hors de sa saison*, et si les plus tyrans, et qui n'ont aucun droit es terres et seigneuries de leurs souverains, si les enfants ne conspiroient la mort de leurs pères, les femmes celle de leurs espoux, si tout cela n'estoit presque cogneu à chacun, j'en ferois un long discours; mais les choses estant si claires, la vérité tant descouverte, le peuple presque abreuvé de telles trahisons, je passeray outre pour suivre mon projet, et monstrer que *si l'iniquité d'un frère a faict perdre la vie à celui qui luy estoit si proche, aussi la vengeance ne s'en est esloignée.*

En 1572, le même Belleforest publie un plaidoyer pour Marie Stuart, « touchant tant la mort du seigneur d'Arley, son époux, que d'autres crimes dont elle est faussement accusée ». Dans cet écrit, Belleforest compare « de la manière la plus nette la destinée de Marie Stuart à celle de Priam et assimile son *sang* de catholique à celui de *l'ancien sang de Troye.* » On se rappelle qu'au second acte, Hamlet, pour juger du talent des comédiens, leur fait déclamer une mort de Priam :

Considérons les circonstances du meurtre du père d'Hamlet — écrit M. Abel Lefranc — et comparons-les avec celles du meurtre de Darnley. Si l'auteur d'*Hamlet* a voulu représenter, dans son drame, l'histoire de ce dernier crime, il n'a pu manquer de trahir son dessein par les circonstances mêmes dont il entoure l'assassinat du père de son héros. Or, la comparaison nous apporte, à cet égard, les précisions les plus probantes. Sauf une seule, les particularités du meurtre de Darnley, dont aucune ne se retrouve dans le récit de l'historien danois traduit par Belleforest, se retrouvent dans l'assassinat perpétré par le roi Claudius tel qu'il est raconté dans *Hamlet*. La volonté de l'auteur est visible; il va bien au delà de sa source. Alors que Belleforest s'est contenté de produire son récit avec le simple désir de rappeler, par la situation générale — semblable, somme toute, des deux côtés — l'histoire du crime con-

temporain qui l'avait tant frappé et indigné, le poète a introduit dans sa pièce, basée sur le récit français, des précisions tellement nombreuses et reconnaissables, que l'hésitation n'est pas possible un seul instant. Constatation décisive : aucune d'elles ne figure ni de près ni de loin, dans les récits danois et français, où le meurtre royal a lieu en public, au milieu d'un banquet.

Gertrude, c'est donc Marie Stuart; le Roi, c'est Darnley; Claudius serait Bothwell. M. Abel Lefranc rappelle la mort de Darnley et cite une précision d'Ophélie corrigeant ingénument une exagération d'Hamlet voulue pour « faire image » :

Il [Darnley] tombe malade à Glasgow, atteint, suivant les uns, de la petite vérole, suivant les autres, victime d'une tentative d'empoisonnement dont Marie Stuart fut formellement accusée. Certains pamphlets du temps attribuent au poison l'éruption dont il fut dès lors couvert : on remarquera que la maladie en question explique parfaitement cette particularité. Quoi qu'il en soit, la reine ramène son mari, toujours malade, dans un faubourg d'Edimbourg, à Kirk of Field, où elle le confine dans une petite maison isolée, entourée d'un jardin, et dont les contemporains ont parlé comme d'une véritable souricière. Dans la nuit du 9 février, elle vint rendre visite à son mari, se réconcilia ostensiblement avec lui et lui fit les plus vives protestations d'amour. Marie le quitta dans la soirée, au moment où il allait se livrer au sommeil pour aller assister à un bal masqué. Pendant la nuit, quand tout dormait, une explosion fit sauter la maison où reposait Darnley. Chose étrange, son corps, qui portait encore les traces de sa récente variole, fut retrouvé, à quelque distance de la maison, dans le jardin, au pied d'un arbre, sans aucune trace de l'explosion. Le roi, car on lui donnait ce nom, était en chemise, tenant encore dans la main sa robe de nuit fourrée. On sait l'immense retentissement de ce crime mystérieux, auquel tous ses ennemis si nombreux mêlèrent la reine d'Ecosse. L'imprudence de cette dernière fut, au reste, étrange, en l'occurrence, puisque sa passion pour Bothwell, considéré par tous comme le principal assassin du roi, l'amena à épouser ce personnage dans le quatrième mois qui suivit le meurtre. C'est bien le délai spécifié par Ophélie, corrigeant la date émise par le prince : *Hamlet.* — « Tenez, regardez comme ma mère a l'air joyeux, et mon père est mort il y a deux heures. — *Ophélie.* — Non, il y a deux fois deux mois, Monseigneur. »

Tout ce que dit Gertrude se défendant devant son fils d'avoir épousé l'assassin qui l'avait faite veuve, évoquant les châti-

ments qui la frapperaient d'un tel crime, ressemble fort à la destinée de Marie Stuart prisonnière. Shakespeare montre le roi tué par l'injection d'un poison dans l'oreille. Or, François II de France est mort d'un mystérieux mal d'oreille. Un rapport de Thomas Wilson au premier ministre d'Elisabeth, Burleigh, en date de 1571, note que,

> d'après de graves propos relevés par lui, « la reine Marie Stuart n'est pas propre à un nouveau mariage, d'abord parce qu'elle empoisonna son premier mari, le roi de France; en second lieu, parce qu'elle consentit au meurtre de son précédent époux, lord Darnley; en troisième lieu, parce qu'elle se maria ensuite avec le meurtrier de celui-ci, après avoir amené Darnley, par un véritable guet-apens, au lieu champêtre où il fut assassiné... »

M. Abel Lefranc abonde en ingénieux rapprochements. Darnley, observe-t-il, était suspect de papisme; le père d'Hamlet « fait profession de catholicisme »; Hamlet, étudiant à Wittenberg, a une éducation protestante et il en a gardé « des habitudes de *scholar* ».

> L'idée même du spectre s'explique : 1° par l'étendard de guerre des adversaires de Marie Stuart, représentant un homme mort, étendu au pied d'un arbre, et, à côté de lui, un enfant à genoux et les mains jointes (le petit Jacques VI), avec ces mots : « Juge et venge ma cause, Seigneur »; 2° par le fantôme mystérieux parcourant la nuit les rues d'Edimbourg, après le meurtre, et criant d'une voix lamentable : « Malheur à ceux qui m'ont fait répandre le sang innocent! O cieux, entr'ouvrez-vous et faites descendre la vengeance sur ceux qui ont détruit l'innocent. » Ce fantôme ne put jamais être démasqué; 3° par les placards répandus dans Edimbourg; 4° par la ballade qui circula alors et qui mettait en scène le spectre du roi assassiné revenant sur terre et se lamentant, comme le fait le spectre du père d'Hamlet. On retrouve également Rosenkranz et Guildenstern mêlés de près à l'histoire de Bothwell, réfugié en pays scandinave. Il apparait donc que le sens général de l'œuvre doit être demandé à deux ordres de faits qui sont les plus considérables et les plus significatifs de l'époque : d'une part, le drame de la mort de Darnley et, de l'autre, la grande question de la succession d'Elisabeth, qui domine toute l'histoire des dernières années de cette souveraine.

D'autres concordances existent, selon M. Abel Lefranc. Nul doute qu'il ne complète quelque jour ce travail qui montre

dans *Hamlet*, sous couleur d'un simple divertissement de théâtre, une œuvre de propagande politique conforme aux idées de la toute-puissante Elisabeth.

§

M. J. Robardet confie à la revue **Les Primaires** (mai) ses souvenirs de « Pergaud à l'Ecole Normale ». Le futur auteur de *De Goupil à Margot*, adolescent, a été frappé du malheur comme peu de jeunes gens de son âge le furent jamais. Il a passé une première année à l'Ecole.

L'âme de Pergaud a perdu sa sérénité au cours des vacances : une amourette s'est brisée à peine ébauchée! Une jeune institutrice, de trois ans plus âgée que lui, rencontrée au terroir paternel, après s'être amusée de ses sentiments tout bouillants de passion juvénile, les a balayés en un tourne-main, moqueuse et glacée. Première déception d'amour, premières peines de cœur. Comme tout cela va s'anéantir dans la double catastrophe qui abîme sa vie dans l'espace de quelques semaines.

Le père de Pergaud, instituteur d'un petit village niché au pied d'un des chaînons jurassiens, meurt quasi-subitement. Pergaud part : il a demandé vainement à rester auprès de sa mère jusqu'à la fin de la semaine. Le Directeur refuse et accorde deux jours, deux jours tout à la fois pour les funérailles et les arrangements de famille. Pergaud a le cœur tellement ulcéré de cette rigueur inhumaine qu'un coup de tête est à craindre. Chacun se demande s'il rentrera et plus d'un approuve d'avance le geste d'indépendance qui libérera cette pauvre loque souffrante.

Et cependant il revient, mais le cœur plein d'une haine farouche pour un régime barbare qui refuse à un fils la douceur d'une retrempe au giron maternel quand la famille vient d'être si violemment disloquée. Personne, pas un seul camarade n'a été autorisé à accompagner Pergaud. Il est parti seul, il est revenu seul, seul avec son désespoir et ses rancœurs.

Et voici qu'un mois après ce premier deuil, comme par un acharnement du sort, la mère de Pergaud meurt à son tour, impuissante à vivre sans son mari. Cette fois, la douleur atteint au paroxysme. Nouveau départ, identique au premier, nouveau retour brusque. Toutes sortes d'idées folles bouillonnent dans ce cœur martelé par la souffrance.

Longtemps, des mois, Pergaud vit replié sur lui-même, comme un fauve traqué, sourd aux témoignages d'affection que ses cama-

rades ne lui marchandent pas, puis la vie reprend par degrés, mais teintée maintenant d'une nuance de tristesse invincible.

Mémento. — *La Revue Mondiale* (1er mai) : M. Pierre Champion: « Jeanne d'Arc et la Conscience universelle ». — « La conversion d'Henri Bergson au mysticisme », par M. Paul Gsell. — « Saxe 1932 », par M. O. Cambier.

L'Esprit français (10 mai) : « Patrie et Humanité », enquête ouverte par M. Paul Gsell. Répondent : MM. Ludwig Fulda, H. Barbusse, Frantz Jourdain, Saint-Georges de Bouhélier, F. Divoire.

La Revue universelle (15 mai) : Suite des souvenirs de M. Charles Benoist. — « Est-Africain », par M. Ch. d'Ydewalle.

Le Correspondant (10 mai) : « La vraie figure de J.-K. Huysmans, oblat de Saint-Martin de Ligugé », par dom J.-B. Monnoyeur qui, dans cette première partie de son travail, traite du Huysmans réaliste d'avant la conversion, et vraiment le maltraite.

La Revue hebdomadaire (14 mai) : Colonel E. Herbillon : « L'offensive du printemps de 1917 ».

Revue franco-belge (mai) : « Le catholicisme et la Raison », par M. E. Seillière. — « Propos d'un antivaléryste », M. F. Desonay.

La Revue de Paris (15 mai) : Rapport de Dupuytren sur « la mort du Duc de Berry » et très curieuse consultation de M. le docteur de Martel imaginant comme, en 1945, on opérerait et sauverait le prince. — « L'impératrice Eugénie et la Politique », de M. R. Sencourt, qui va un peu contre le tardif courant d'opinion trop favorable à l'ex-souveraine.

Revue des Deux Mondes (15 mai) : Lettres inédites de Mérimée à la comtesse de Boigne. — « Une nouvelle doctrine de guerre », par le général Tulasne. — Poésies de M. Maurice Levaillant.

La Revue de France (15 mai) : M. Robert Hermot : « Presqu'île ». — Suite des souvenirs de M. Gustave Guiches.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Une muse de Huysmans (*Le Temps*, 17 mai). — La « Foire aux Colombes » (*Comœdia*, 18 mai). — Le télescope de Mme de Balzac (*Figaro*, 28 mai).

Mme Myriam Harry révèle dans le **Temps** la personnalité jusqu'ici peu connue d'une amie de J.-K. Huysmans qui semble avoir tenu une grande place dans la pensée de l'écrivain à l'époque où il se réfugia rue Saint-Placide, près des Bénédictines de la rue Monsieur, et jusqu'à sa mort.

La première fois qu'il me parla d'elle, ce fut en hiver 1905. Nous ne nous étions pas revus depuis des mois. Dès mon entrée dans son cabinet de travail, où rougeoyait la salamandre et nous regardait dolemment, de la cheminée, le saint Sébastien, entre deux vases de chardons bleus, je devinai qu'il y avait quelque chose de changé dans la vie de Huymans. Son teint plus clair, son œil plus lumineux, même sa barbiche plus argentée révélaient un rayonnement intérieur, un frisson d'âme nouveau.

Je m'assis à ma place habituelle sur le petit canapé raide, face à la table à têtes d'anges où reposait toujours, sur un coin, un paquet de tabac gris. Et Huymans, délaissant ses pages raturées — le manuscrit intitulé alors *Les deux faces de Lourdes* — croisant ses jambes en « ceps de vigne », balançant sa pantoufle feutrée, me décrivit avec délices les horreurs purulentes de la ville miraculeuse. Puis, soudain, sans transition, sans préambule, semblant, selon sa coutume, poursuivre un songe sonore, il me raconta sa séraphique idylle avec une jeune fille rencontrée chez les clarisses de Lourdes, qui l'avait supplié d'être son chaperon spirituel. Et naturellement, comme tout ce qui touchait à Huysmans, cette chaste aventure n'allait pas sans mystère. Il l'appelait « le petit oiseau », me laissa deviner qu'elle appartenait à une famille de vieille noblesse provinciale, qu'elle était menue, brune, élevée au couvent et rêvant d'y retourner. Après leur séparation de Lourdes, ils s'étaient écrit.

— Oh! ses lettres sont bien simplettes, bien innocentes, un gazouillis!

Cependant, ses parents, redoutant l'amitié de Huysmans, susceptible d'encourager la vocation monacale de leur fille, s'étaient opposés à ce commerce épistolaire. Alors, « le petit oiseau » avait eu recours à toutes les ruses d'Eve, d'abord pour correspondre clandestinement — je sentais combien ce secret charmait Huysmans, — ensuite pour venir à Paris et loger chez les bénédictines de la rue Monsieur. Ils se retrouvaient à la chapelle, où, placés du côté gauche de l'abside, ils voyaient derrière la grille de clôture glisser doucement les fantômes noirs dont seule la voix, seul l'immatériel, communiquait avec les vivants par le plain-chant mélancolique...

Puis « le petit oiseau » était reparti vers sa province, laissant au cœur de l'ancien pécheur un frémissement d'ailes blanches et un céleste gazouillis.

Depuis, à chacune de mes visites, Huysmans me parlait d'elle. Elle venait plus fréquemment à Paris, et, trompant la surveillance d'une vieille parente en prétextant des courses dans un grand ma-

gasin, elle montait à l'appartement de la rue Saint-Placide et déjeunait parfois avec Huysmans. Je ne l'y ai jamais rencontrée, la porte restant, ce jour, vigoureusement close...

— L'extraordinaire, me dit-il, c'est qu'elle est très simple, à peine mystique. Rien de littéraire ou d'exalté. Seulement elle ignore tout de la vie, a compris qu'il est dément de vouloir vivre dans le siècle et que seul le cloître offre un sûr refuge. Elle se plaît beaucoup à l'idée de cet emprisonnement en Dieu. Elle voudrait s'offrir en victime expiatoire pour les péchés du monde et peut-être pour les miens. Elle voudrait même atteindre au miracle de la substitution, pour se charger des infirmités d'autrui. Mais ses parents s'opposent à sa claustration, désirant la marier. La pauvrette, aussitôt retournée chez elle, est très malheureuse. Elle se confine dans la prière, et m'a déjà secouru de loin. Quand dernièrement je souffrais de maux atroces, je sentis soudain mes douleurs s'apaiser et des effluves béatiques m'envelopper. Dans un autre temps elle eût été une petite Bernadette...

Un autre jour :

Elle est venue hier. Nous avons cherché ensemble quel nom elle prendrait au couvent, car elle espère bien de fléchir sa famille.

— Et vous avez trouvé?

— Oui. Scholastique.

— « Scholastique » n'est pas un nom bien lourd, bien savant pour un « petit oiseau »?

— Sans doute. Mais l'âme de sainte Scholastique s'est envolée au ciel sur les ailes d'une colombe; et puis, sainte Scholastique était la sœur de saint Benoît, dont j'aurais pris le nom si j'en avais pris l'habit.

En 1906, avant de m'embarquer pour l'Afrique, je trouvai Huysmans alité, dans une chambre assombrie, atteint d'un zona ophtalmique. Une veilleuse éclairait la maigre face triangulaire et le crâne bombé, cerclé d'un bandeau noir. Autour du lit pendaient des chapelets, foisonnait le buis. Au mur, *Le Moine*, de Zurbaran, copié par son père, priait dans des ténèbres oscillantes. Lui-même, plongé dans une morne tristesse, me racontait son mal mystérieux. La bonne entra, portant une petite boite.

Le visage de Huysmans s'illumina :

— Ah! enfin! soupira-t-il, joyeux.

Et, tirant d'un étui une petite bonbonnière de cristal :

— Regardez! Une relique de sainte Scholastique. Je l'attendais depuis longtemps.

— Du « petit oiseau »?

— Oui. Et ce que cela représente de démarches, de peines, de prières! Ah! celle-là ne m'oublie pas!

Et, insoucieux de ma présence, serrant le reliquaire contre lui, il s'isola en un songe bienheureux...

Je le revis fin mars, en 1907, assis devant sa table angélique et son paquet de tabac gris. Il me parut très changé, très souffrant. Il habitait maintenant avec le peintre de Caldain, qui l'aidait à ranger ses manuscrits, à détruire ses paperasses.

— Tant de lettres à brûler! Que de cendres, que de cendres! dit-il avec une pénétrante mélancolie.

Je songeai aux lettres du « petit oiseau ». J'allais lui en parler quand la bonne entra : le docteur Crépel l'attendait.

Je ne devais plus le revoir. Après des semaines d'atroces tortures cancéreuses, sereinement supportées, Huysmans s'éteignit le 12 mai 1907. Je ne sais si « la pauvrette » suivit les funérailles. Mais, deux ans plus tard, elle prit le voile chez les bénédictines de Dourgne (Tarn).

Lorsque, le 12 mai 1927, fut apposée, par les soins de Lucien Descaves, une plaque au 31 de la rue Saint-Placide, j'ai cru voir une colombe voleter autour de la maison. Et le chanoine Mugnier me concéda qu'effectivement l'âme de sœur Scholastica avait participé à la commémoration, non comme je le supposai, sous forme d'oiseau, mais sous celle d'une dame amie, déléguée par la douce moniale qui s'était cloîtrée par saint amour pour Huysmans...

§

Dans **Comœdia**, M. Henri Mugnier nous donne des nouvelles littéraires de Genève, à propos de la *Foire aux Colombes*, pièce en trois actes de M. Georges Oltramare, qui vient de remporter un tumultueux succès.

M. Georges Oltramare est un polémiste et le chef d'un groupement politique. Cette double qualité lui a valu une foule de haines qu'il serait vain de vouloir nier, comme il serait vain de nier également que, parmi les éloges qu'il reçut à propos de cette dernière œuvre, nombreux lui viennent de partisans et d'amis qui, en cette occasion, ont plus fait — à mon sens — leur métier d'ami que de critique, comme les premiers ont plus fait leur ouvrage d'ennemi que de critique. C'est toujours, hélas! ce qui arrive presque fatalement en une ville où, malgré tout, tout se sait, se tient, se marie ou se détruit au gré des circonstances souvent fort éloignées de l'objet visé.

Il n'en reste pas moins vrai que *La Foire aux Colombes* est une

pièce de qualité et qu'elle classe définitivement son auteur au premier rang des auteurs romands, que ses ennemis et ses amis le veuillent ou non.

Chacun sait que la S.D.N., si elle a ses détracteurs, a ses thuriféraires, et qu'à Genève ceux-ci sont nombreux. Or, quand la Comédie a annoncé *La Foire aux Colombes*, il y eut de l'émoi parmi les bénisseurs de l'Internationalisme à tous crins et du désarmement à toutes sauces. Personne ne voulait attendre la pièce, il fallait l'interdire. Genève devait, à son honneur, de ne point laisser blasphémer une institution qui, pour être infiniment respectable, n'en est pas moins, comme toutes choses humaines, critiquable. Car ces messieurs, qui aiment par-dessus tout la S.D.N., n'entendent point qu'on la blâme, la critique, la discute ou la caricature, ils laissent ses moyens pour leur patrie, leur religion, l'art et les personnes, mais non pas pour l'œuvre de Wilson. Ça en devient grotesque; mais il n'en demeure pas moins qu'il y eut un petit moment de panique du côté de *La Comédie*, qui fit donner dans ses programmes des lignes mitigées d'éloges sur les intentions de M. Oltramare, ses désirs de voir la paix s'établir sur la terre et le droit qu'il avait incontestablement de jouer au jeu de massacre, si, en jouant, il restait de belle humeur et faisait rire. Je n'ai pas beaucoup, pour ma part, apprécié ces sourires de miel et n'ai pas compris que M. Oltramare, qui sait ne point mâcher ses mots, ait laissé faire. Mais, au fond, tout ce remue-ménage était bien fait pour aiguiser la curiosité des spectateurs et se montrait une excellente publicité.

Or, des trois actes de *La Foire aux Colombes*, dans le premier, il n'est presque pas question de la S.D.N., ou les choses qu'on en dit sont si quelconques, qu'il faut mieux ne pas en parler. Et si dans le second et le troisième acte on la maltraite un peu, je vous assure que c'est le plus gaiement du monde, le plus légèrement aussi. Certes, M. Oltramare a peint un profiteur de la guerre qui compose avec le Désarmement, la Paix et les Munitions, un certain Bouffart du plus bel aspect, digne de Tartuffe, mais il a mis en opposition une Thérèse, jeune femme délicieuse et charmante, thuriféraire wilsonienne de la plus belle eau et qui dit des choses vraies, jolies et pleines de bon sens sur la Paix avec un grand P. Dire après ça que M. Oltramare hait la S.D.N. et qu'il veut sa perte est une hérésie. Qu'il la moque, il a raison, car elle est à moquer sur cent côtés divers, mais lui jeter la pierre pour ça est une preuve d'inintelligence bien marquée et d'ignorance aussi. C'est ne jamais avoir lu un article de M. William Martin, du *Journal de Genève*, par exemple — son fameux article intitulé Hara-Kiri

— c'est n'avoir jamais lu le *Travail* et ses violentes attaques — justifiées ou non — c'est en plus ne pas vouloir s'amuser un peu et à petits frais des grands de ce monde, ce qui est toujours plaisant.

§

Après la mode des centenaires, qui a été exploitée ces dernières années pour alimenter la chronique (il semble pourtant que les actualités sensationnelles n'ont pas manqué), on se rabat aujourd'hui sur les cinquantenaires. C'est ainsi qu'on vient de rappeler que Mme de Balzac, née comtesse Eveline Rzewuska, est morte le 10 avril 1882. A ce propos, M. Gaston Picard nous raconte, dans le **Figaro,** l'histoire du télescope de cette dame.

C'était au lendemain de la guerre franco-allemande, et le gouvernement allemand avait envoyé au Ministère de l'Intérieur à Paris un certain nombre de caisses contenant des objets : actions de chemins de fer, argenterie, monnaie d'or, bijoux, montres — sinon pendules... — trouvés dans les environs de Paris pendant les hostilités.

Tel employé supérieur du Ministère fut chargé de rechercher les propriétaires de ces divers objets, aux fins de les leur restituer. Or, parmi ces objets, il y avait un télescope. Un grand télescope *trouvé* dans la maison de campagne de Mme de Balzac à Villeneuve-Saint-Georges — aujourd'hui la mairie.

« Par respect pour le nom qu'elle portait, a relaté l'employé en question dans une note qu'il rédigea plus tard — beaucoup plus tard, et Mme de Balzac étant morte — au lieu de mander cette dame au Ministère de l'Intérieur, je me présentai chez elle.

« En apprenant que je n'avais qu'un télescope à lui rendre, elle s'indigna contre les Prussiens, refusant de rien accepter de ces *pillards*, de ces *voleurs*. Après quelques observations de ma part, elle fit venir sa fille, son gendre et M. Gigoux, peintre, un ami de la maison, qui tinrent conseil.

« Le lendemain, je revins chez Mme de Balzac. Le conseil se réunit de nouveau et décida qu'on reprendrait le télescope, quoique les Prussiens fussent des pillards et des voleurs. »

Mais le surlendemain, Mme de Balzac écrivait à l'employé du ministère la lettre que voici :

« A M. X..., au Ministère de l'Intérieur, Paris.
« Paris, 20 *août* 1872.

« Monsieur,

« Permettez-moi, avant tout, de vous remercier de la courtoisie avec laquelle vous avez bien voulu me dispenser de venir reconnaître en personne la restitution que veut bien me faire l'Allemagne. Si vous aviez été moins aimable, j'aurais pu croire que mon âge et mes infirmités reculeraient devant la fatigue d'une pareille entreprise, et je veux être sûre moi-même que ce n'est par aucun motif personnel, mais que c'est avec la conviction d'un principe à la fois général et particulier, par le seul sentiment du devoir enfin, que je refuse cette restitution.

« Du reste, je ne veux pas me faire plus héroïque que je ne suis. Peut-être, si on m'avait rendu mes livres, mes tableaux, mon argenterie, etc., enfin tout ce qu'on n'a pas brisé et ruiné sur place, n'aurais-je pas refusé si aisément. Mais comme je ne puis ni réparer mes pertes ni me remeubler avec un télescope, je renvoie le mien au gouvernement allemand, avec la déclaration ci-incluse, que je crois modérée après tout ce que j'ai souffert de la part de ces monstres.

« Recevez encore une fois, monsieur, tous mes remerciements avec l'expression de mes sentiments les plus distinguées.

« E. DE BALZAC. »

A cette lettre était jointe la note suivante :

« Je n'accepte pas la restitution de mon télescope par le gouvernement allemand. Elle est dérisoire, après les dévastations de ma propriété à Villeneuve-Saint-Georges. J'ai remis ma cause entre les mains de la Justice divine, en lui demandant, pour toute satisfaction, le triomphe du bien sur la terre et le châtiment des méchants qui sont ses ennemis comme les nôtres.

E. DE BALZAC.
« *Paris,* 20 *août* 1872.
« 22, rue Balzac, faubourg St-Honoré. »

Qu'est devenu le télescope de Mme de Balzac?

P.-P. P.

MUSIQUE

Opéra-Comique : première représentation de *Reflets*, ballet en un acte de M. Florent Schmitt; reprise de *Dans l'Ombre de la Cathédrale*, drame lyrique en trois actes. — Opéra : reprise d'*Alceste*. — Mort de Pierre Sechiari.

M. Florent Schmitt est un grand voyageur : on assure qu'il

passa presque tout entier à courir le monde le temps qu'il aurait dû, selon la lettre du règlement, vivre à la Villa Médicis. Le fait est qu'en 1904 il était à Berlin, ou plutôt qu'il voyageait en Allemagne. Comment un aussi grand voyageur trouve-t-il le temps d'être un compositeur fécond? C'est un secret que de moins bien doués lui envieront toujours. Pour Florent Schmitt, donc, voyager, c'est composer car c'est observer, s'imprégner de sensations, d'idées, de sentiments nouveaux, puis laisser dans une œuvre le témoignage de ses impressions. Ainsi naquirent les *Reflets d'Allemagne*, au nombre de huit (par calembour, sans aucun doute), et qui, tous inscrits dans le trois-temps de la valse, forment une suite pour piano à quatre mains, publiée en 1905. On sait que Florent Schmitt pense volontiers que l'écriture pour le piano est un pis-aller ou, pour mieux dire, un premier état qu'il est loisible de reprendre et de traiter avec plus de relief et de couleur en l'orchestrant. Ainsi fit-il de ses *Soirs*, de ses *Mirages*, des *Pupazzi*, du *Petit Elfe Ferme-l'œil*. Et pareillement les *Reflets d'Allemagne* instrumentés sont devenus **Reflets** sans épithète et, comme *le Petit Elfe*, sous leur forme renouvelée, ils ont tenté un chorégraphe. L'Opéra-Comique a donc inscrit à son répertoire le nouveau ballet auprès de *Ferme-l'œil*, et le succès en a été tout aussi vif.

On aurait pu craindre que ces huit valses jointes semblassent monotones. Mais si la mesure ternaire règne d'un bout à l'autre de la partition, il ne s'ensuit pas du tout que le rythme demeure immuable. Et puis quelle variété de coloris, quelle diversité d'expression, sous cette apparence graphiquement uniforme! Ces *Reflets* que le musicien a notés, sont, au surplus, ceux de huit cités allemandes fort différentes :

> *Heidelberg* et son vieux manoir, inventé par Victor Hugo, la Moselle à *Coblentz*, *Lübeck*, aux libertés défuntes, *Werder*, qui sent le café au lait et les pommiers en fleurs, *Vienne* et ses tziganes, *Dresde* et ses lourds chalands sur l'Elbe, *Nuremberg*, où l'on vend des Eva en porcelaine, *Munich*, enfin, toute écumante de bière et de pipes, toute parfumée de *Delikatessen*.

P.-O. Ferroud, à qui j'emprunte ces lignes, remarque que les valses de Florent Schmitt (aussi bien les *Valses Noc-*

turnes que celles des *Reflets* et des *Rapsodies*) pourraient être placées sous le vocable de Schubert, que les courbes en sont gracieuses, les harmonies rares, mais qu'elles n'ont rien de *gemütlich*, malgré l'exquise sensibilité dont elles font preuve (1). M. Jean Chantavoine note cependant que, dans ses *Reflets*, Florent Schmitt a « attrapé comme pas un la *Stimmung* allemande, et qu'il en a perçu et exprimé les différentes nuances avec une finesse de sensation et d'accent la plus jolie du monde (2) ». Ces deux avis ne se contredisent point et le fait est que Florent Schmitt s'est étonnamment assimilé l'Allemagne, mais en Lorrain très maître de lui-même, et dont le trait malicieux et léger souligne sans empâter. Que de charmantes trouvailles dans ces huit pièces — dont on ne sait point toujours si le romantisme en est ironique ou sincère; mais ce doute même où nous sommes, n'ajoute-t-il pas à notre plaisir? Ecoutez dans *Nuremberg* ce premier motif qui semble l'écho nocturne et lointain de quelque tendre phrase de Chopin et voyez aussi la richesse étonnante de cet orchestre : vous retrouvez là les maîtresses qualités de Florent Schmitt, l'originalité de la pensée, l'abondance jaillissante de l'invention et la vigueur concise de l'expression. La baguette de M. Cohen les a bien mises en valeur.

La chorégraphie de M. Robert Quinault est ingénieuse. Peut-être M. Quinault s'est-il trouvé embarrassé devant cette « suite » de tableaux qui n'imposait aucune interprétation précise. Il a choisi de nous montrer une « suite » de danses, lui aussi, et très variées, allant de la hardiesse acrobatique aux plus classiques évolutions. Il a imaginé de fort jolies choses, et il a su les réaliser. Danseur expert, il est adroit et fort. Il a pour partenaire Mlle Mariette de Rauwera, au corps souple comme une lionne, aux attitudes charmantes. *Enlevée* — c'est le therme technique — par Quinault, elle semble échapper aux lois de la pesanteur. Le groupe du danseur et de la danseuse est un chef-d'œuvre momentané d'harmonie verticale. Mlle Colette Salomon est une danseuse au

(1) P.-O. Ferroud : *Autour de Florent Schmitt*. Paris, Durand, 1927. M. Ferroud remarque très justement que jamais Florent Schmitt, malgré sa sensibilité n'a donné dans le travers de la sensiblerie, ni voulu exprimer les émois mal définis de la jeunesse.

(2) *Excelsior*, 31 octobre 1911.

métier délicat et sûr. Enfin les quadrilles, obéissant à l'impulsion du chorégraphe, s'acquittent de leur tâche de manière vivante et jolie. Aussi cinq ou six rappels, à la chute du rideau, ont-ils associé dans un même triomphe le compositeur et ses interprètes.

Pour faire spectacle avec le nouveau ballet, M. Louis Masson a repris le drame lyrique de M. Georges Hüe, **Dans l'Ombre de la Cathédrale,** dont le livret fut tiré par Maurice Lena et Mme Henry Ferrare du roman célèbre de Blasco Ibañez. Il est toujours périlleux de reprendre une œuvre au bout d'un intervalle assez long pour qu'elle risque de paraitre démodée et trop court, cependant, pour qu'elle bénéficie d'une curiosité renouvelée. Le drame lyrique de M. Georges Hüe a supporté l'épreuve à son avantage et le public de 1932 lui a fait un accueil tout semblable à celui qu'il trouva au soir de la première en 1921. Quelques interprètes d'il y a dix ans, MM. Charles Friant, F. Vieulle, Azéma, en reprenant leurs rôles, ont retrouvé tout leur succès. Quant à Mlle Vera Peeters (qui, un mois plus tôt, on s'en souvient, avait mérité de si vifs éloges pour sa création de *la Femme nue*), elle a composé le personnage difficile de Sagrario en perfection. Elle possède une qualité rare : elle sait être simple avec naturel, pathétique sans emphase. A d'excellents moyens vocaux, elle joint la plus vive intelligence : c'est une véritable artiste. Mlle Calvet est une excellente Tomasa, et elle aussi doit être louée sans réserves. Quant à M. Fourestier, qui conduisait l'orchestre, il a su mettre dans la lumière qui leur convient exactement tous les détails de cette partition.

§

L'éclat d'une interprétation réunissant les noms de Mme Germaine Lubin, de MM. Georges Thill et Singher donnait à **la reprise d'Alceste** à l'Opéra un exceptionnel intérêt. *Alceste*, on l'a dit maintes fois, est le poème de la douleur. Il y a dans le chef-d'œuvre de Gluck un équilibre et une harmonie entre les éléments du drame, une simplicité qui ajoutent à sa grandeur. C'est là sans doute la raison qui rend si difficile la représentation à la scène des ouvrages

de cette sorte : la moindre faute y devient intolérable. Les chœurs tiennent ici un rôle essentiel, et leurs lamentations répétées constituent une sorte de fond sur lequel se détachent les récitatifs et les airs confiés aux protagonistes. Rien de moins varié, en apparence, que cet opéra, et pourtant rien de plus divers. Dans son écriture même, Gluck semble n'avoir eu nul souci d'éviter la monotonie; mais il est, comme l'a très justement dit M. Julien Tiersot, de ces prédestinés à qui les moyens les plus simples permettent d'atteindre jusqu'aux profondeurs de l'âme; la moindre note lui suffit pour nous mettre hors de nous-même. Cette qualité si rare et qui n'appartient qu'au génie est précisément celle dont Mme Germaine Lubin fait preuve dans le rôle d'Alceste. Elle qui, hier encore, apparaissait en *Elektra* ivre de vengeance, nous donne aujourd'hui une Alceste d'une admirable poésie. Je ne parle pas des passages fameux : « Non, ce n'est pas un sacrifice », et « Divinités du Styx », où elle se montre naturellement d'une puissance souveraine, mais il faut l'entendre dans les airs du deuxième acte (n° 22 de la partition : « Je n'ai jamais chéri la vie... », n° 26 : « Ah! malgré moi, mon faible cœur... »), dans le troisième acte où, presque seule, elle tient la scène, pour connaître des moments d'intense émotion : la voix, les attitudes, le visage, tout en Mme Germaine Lubin est d'une exceptionnelle — et très humaine — beauté. La création d'*Elektra* et cette reprise d'*Alceste* nous la montrent parvenue au plus haut point de l'art.

Auprès du personnage d'Alceste, les autres rôles semblent secondaires. Celui d'Admète est difficile parce qu'il est assez conventionnel. M. Thill fait du roi de Phères un homme sympathique et plein de bonhomie. Il chante à merveille les deux grands airs : « Barbare, non, sans toi je ne puis vivre », et « Vivre sans toi... ». La voix est fort belle — l'un des plus beaux ténors que l'on puisse entendre. Dans le dialogue du deuxième acte : « Tu pleures, je tremble », les timbres des deux protagonistes s'allient avec une rare puissance expressive.

M. Singher prête au personnage du Grand-Prêtre une noblesse digne des plus vifs éloges. Vocalement et plastique-

ment, il est parfait. Mmes A. Marillet et J. Manceau, MM. Dalérant, Narçon et Madlen complètent un ensemble excellent. Les chœurs — qui tiennent une place si importante dans l'ouvrage — font preuve de beaucoup de vaillance. Leurs évolutions font honneur au metteur en scène, M. Chérau. L'orchestre, dirigé par M. Ruhlmann est excellent. Le divertissement, réglé par Mme Nijinska, et dansé par Mlles Franck, Ellanskaïa, Bourgat, MM. Duprez et Ponti, est extrêmement agréable, et contribue à donner à cette reprise un merveilleux éclat.

Non seulement **la mort de Pierre Sechiari** prive la musique d'un de ses bons serviteurs, elle marque d'un trait lamentable la dureté des temps. On a dit que Pierre Sechiari était « neurasthénique ». Soit. Mais les sombres pensées qui l'ont mené au suicide eussent-elles hanté son esprit si, récemment, le malheureux n'avait perdu l'emploi qui le faisait vivre? Après une carrière d'une activité exemplaire, vouée tout entière avec désintéressement au service de l'art, Sechiari a trouvé pour récompense l'angoisse d'une vie précaire. Il est mort victime des circonstances et sa mort nous apparaît comme le signe de l'intolérable contrainte qui pèse sur notre époque. En aucun temps les artistes ne se sentirent plus durement sous la dépendance de l'argent. De moins en moins, talent et mérites les en peuvent affranchir. La musique, de tous les arts, est le plus éprouvé. Les temps prédits par Flaubert sont-ils donc venus? L'ère du *pannuflisme* a-t-elle commencé? A bien des symptômes, on l'affirmerait :

La noblesse française s'est perdue pour avoir eu les sentiments d'une valetaille. La fin de la bourgeoisie commence parce qu'elle a ceux de la populace. Je ne vois pas qu'elle lise d'autres journaux, qu'elle se régale d'une musique différente, qu'elle ait des plaisirs plus relevés. Pour l'une comme pour l'autre, c'est le même amour de l'argent, le même respect du fait accompli, le même besoin d'idoles pour les détruire, la même haine de toute supériorité, le même esprit de dénigrement, la même crasse ignorance...

Hélas, depuis cinquante ans, si les choses ont changé, c'est pour empirer...

RENÉ DUMESNIL.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Jules Vallès à Nantes. — M. Louis Villat a publié, dans le dernier numéro du *Mercure de France,* sur Jules Vallès à Nantes, un article très documenté, mais qui peut être complété, vu l'importance, comme il le dit fort bien, de l'épisode nantais dans la vie de Vallès.

§

On sait que Vallès a consacré plusieurs chapitres de son livre *La Rue* aux *Boxeurs et Lutteurs,* à la *Boxe anglaise* et à son héros le plus illustre *Tom Sayers* (il affirme même qu'il est allé en Angleterre exprès pour le voir).

Parmi les écrivains et les artistes, il fut, avec Paul Féval, Gustave Doré et quelques autres, l'un des premiers à se passionner pour les exercices physiques, tirant l'épée chez Dumesnil, faisant de la gymnastique chez Triat, de la boxe chez Lecour, rue de l'Odéon.

Dès son enfance, il avait eu le goût de ces plaisirs violents, amant déjà, comme il le dit, à se faire du *moignon.*

C'est à Nantes qu'il fréquenta pour la première fois une salle où il put se livrer à l'art du chausson; il la décrit dans les *Souvenirs d'un Etudiant pauvre* (p. 155) :

A Nantes, près de la rue du Château, j'avais un jour aperçu, à la porte d'un cabaret, une enseigne qui m'avait crevé les yeux avec ses deux pugilistes en couleur sale qui boxaient. Sur la porte, se tenait un petit homme à mine de chasseur à pied grisonnant, commune, qui ressemblait à l'un des héros de l'enseigne. Je lui parlai. Il avait été prévôt de chausson — et de danse! — au régiment, menuisier maintenant... Il donnait des leçons de savate, le soir, après avoir fini sa journée.

Le tarif de l'enseignement? Je ne me souviens plus. Mais je sais que des volumes donnés en prime, que j'allai vendre au père Baudin, purent payer un mois de leçons — et au bout de ce mois le professeur me fit crédit, parce que j'amenais des camarades qui payaient. Le malheureux ne savait pas grand'chose, mais il était vif, brutal et méchant. Il m'obligea à me défendre contre un jeu cruel.

Parfois, des gens de son cabaret, charpentiers athlétiques, se

mettaient de la partie et plongeaient dans le cours du pugilat à coups de poing.

On se cogna pour de bon. L'école avait été bonne, et je me trouvais, à seize ans, déjà, un débrouillard quand il fallait se donner un coup de torchon.

§

M. Louis Villat a passé un peu rapidement sur les journées de 48 à Nantes. Vallès, né en 1832, a grandi sous la monarchie d'Orléans; c'est au moment où il va terminer sa rhétorique qu'éclate la révolution de février; cette fin de régime, cette atmosphère d'émeute, cette agitation politique et sociale, tout cela a remué le jeune lycéen et pèsera sur sa génération; le 2 décembre 1851, il luttera contre le coup d'Etat; le 26 mars 1871, il sera élu membre de la Commune.

Cette jeunesse était acquise déjà aux idées nouvelles. Parlant d'Eugène Talbot, son professeur de troisième, Vallès ajoute :

Il avait été un peu saint-simonien, nous disait-il; prétendait avoir endossé un quart d'heure la blouse de Ménilmontant, et cela lui faisait un bout de popularité.

Le matin du 24 au 25 février, raconte Vallès dans *La Rue*, au lendemain du jour où Paris révolté avait proclamé la République, je suivis à Nantes le flot populaire qui envahissait la place Royale, nationale le lendemain, impériale plus tard. J'étais un affreux collégien aux souliers mal lacés, aux doigts pleins d'encre... J'avançais tout débraillé et tout fiévreux... J'allais offrir mon bras à la République. Le jour où l'on planta les arbres de la liberté et où l'on gratta le mot *Royale* sur la plaque bleue du coin de la place, je mis ma religion à rester tête nue tout le temps, et je bénis de hurrahs sauvages la cérémonie et le grattage (1).

Le 26, il y eut la visite du représentant de la République au lycée :

Nous étions en classe, on n'avait pas fermé le collège pour cela; la porte s'ouvrit : le proviseur et le censeur, avec des génuflexions de vicaire devant l'autel, laissèrent passer un homme qui avait un habit noir et un chapeau pointu. C'était le docteur Guépin, nommé préfet ou plutôt commissaire de la République, — un ocu-

(1) *La Rue*, pp. 229-232.

liste célèbre qui avait toujours mal aux yeux, un révolutionnaire naïf qui croyait au ciel. On se leva pieusement et j'écoutai tout ému : « La liberté, cette vierge — Nos pères, ces géants! — la patrie, cette mère — Jésus, ce républicain! »

Il finit en disant que désormais tous les hommes étaient frères (2).

L'un des élèves, Charles-Louis Chassin (3), fonda, à l'imitation des clubs parisiens, le *Club républicain de la Jeunesse de Bretagne et de Vendée*, dont il fut élu le président et qui se réunit au café Laveyssière. Le club alla en corps à la préfecture pour remercier le ministre Carnot qui avait promis des réformes universitaires. Le commissaire général les reçut très gentiment, leur conseilla de bien étudier, car, leur dit-il, c'est ainsi qu'ils serviront le mieux la démocratie.

J'avais, quant à moi, écrit Chassin, trouvé cela très bien. Je fus donc un peu scandalisé quand, sur la place de la Préfecture, le petit Jules (Vallès), de sa voix aigre, s'écria :

— S'est-il assez fichu de nous, ce fonctionnaire, ce pion!

Le petit Jules causa un bien plus grand ennui encore à son condisciple Chassin; il n'avait pas été admis au café Laveyssière, mais, le club s'étant installé dans une église désaffectée attenant à la gendarmerie, il l'envahit, avec une bande à lui, à la sortie des classes du lycée et de divers externats. Il fut porté à la présidence à la place de Chassin, et fit voter une motion exigeant « l'abolition radicale du baccalauréat, de tout examen, de tout diplôme au nom de l'égalité, — contenant toutes sortes de choses contre les professeurs, les sous-maîtres ou pions, contre la discipline scolaire et l'internat, « cette geôle », — et proclamant le principe de la liberté absolue de l'enfance...

Avec ses partisans, il courut la notifier « au pion de la préfecture »; la sentinelle les écarta. Vallès se rendit seul chez le concierge qui refusa de le laisser monter dans les bureaux :

(2) *Le Radical*, 27 février 1877 : *1848* par Jean La Rue (pseudonyme de Jules Vallès).

(3) Ch. L. Chassin : *Félicien ou Souvenirs d'un Etudiant de 48*, pp. 63-65, Paris, Cornély, 1904.

« Remettez!... dit-il d'un ton solennel. Portez à votre maître!... la jeunesse attend qu'on lui accuse réception. »

Il ne vint qu'un employé pour dire que la pétition serait transmise à qui de droit et étudiée. La manifestation se dispersa, le club avait vécu. Mais Chassin et Vallès furent d'accord, lors de l'insurrection de juin, pour répondre, avec une dizaine de leurs camarades, à l'appel de Paris aux gardes nationales des départements. Ils se présentèrent au bureau d'enrôlements volontaires ouvert à la mairie. On leur demanda ironiquement ce qu'ils voulaient aller faire à Paris : « Sauver la République, s'écrient-ils. — Laquelle? — Il n'y en a qu'une, répond Vallès, celle du peuple... Vive le peuple de Paris! » Mais ils avaient affaire à des gardes nationaux bourgeois; on les éconduisit.

Le petit Jules, exaspéré, proposait d'aller ameuter les ouvriers et mettre obstacle au départ des ennemis de Paris... Nous nous contentâmes d'assister sur le quai, en face du château, au départ du bateau à vapeur des premiers volontaires. La foule manifestait des sentiments divers : « A bas les communistes! » criaient les uns; « Vivent les ouvriers », criaient les autres; l'on entendit alors des cris furieux : « A l'eau, les blancs! A l'eau, les bleus! Victoire aux rouges! Vive l'Insurrection parisienne! » C'était Vallès qui les poussait (4).

« Pendant quatre mois, dit Vallès de son côté, de février à juin, je fus chef de groupe dans l'armée des conscrits révolutionnaires. » Et il nous donne une idée de son exaltation : « Je disais, moi, dans mon style de rhétoricien féroce, que le trou de la guillotine avait encore la forme d'une couronne (5) ! »

§

Parmi le personnel du lycée, M. Villat ne cite pas les maîtres d'études de Vallès. Il y en eut un, nommé Guillemois, qui fut chassé comme républicain, et qu'il retrouva sous la Commune comme caissier de Jourde, le délégué aux finances; il lui sauva même la vie, le 27 mai : porteur de la cassette de la Commune, Guillemois avait été pris pour un

(4) Ch. L. Chassin, *loc. cit.*, pp. 75-76.
(5) *La Rue*, loc. cit.

voleur par les fédérés (6) et aurait été fusillé sans l'intervention de Vallès.

M. Villat a beaucoup parlé des professeurs de Vallès; celui-ci, dit-il, « ne nomme pas son professeur (de rhétorique) : M. Sivanne ». Vallès le nomme dans les *Souvenirs d'un Etudiant pauvre*, p. 131 (« le père Sivanne » — « un bonhomme qui ne martyrisait personne et qui ne savait pas grand'chose, heureusement »); il y nomme même son fils, qu'il retrouva, vingt ans après le collège, un soir, salle Molière, et qui le présenta à Théophile Ferré, le futur membre de la Commune.

Vallès nomme encore son professeur de rhétorique (il écrit Civanne) dans le *Bachelier*, p. 365 et 371, à l'occasion d'une recommandation que celui-ci avait écrite en sa faveur.

Il est à noter que Vallès a été aimé de la plupart de ses professeurs; il en convient, car, au moment où il est sans situation, il dit : « Je vais m'adresser à tous ceux qui ont paru m'aimer... J'ai écrit à tous mes anciens professeurs » (*Bachelier*, p. 364).

Déjà, quand son père décidait de l'envoyer à Paris pour la préparation du concours général et de l'entrée à Normale, c'est un de ses professeurs (celui de troisième ou celui de seconde — il les indique tour à tour) qui lui obtient une réduction de pension.

A propos de ce concours, ne doutons pas un instant que le récit qu'il en donne, et que rapporte M. Villat, est fantaisiste et qu'il a été très humilié de son échec; il avoue lui-même qu'il a fait ce qu'il a pu, mais qu'il n'a rien trouvé à dire (*L'Enfant*, p. 329).

Comment n'aurait-il pas été humilié? M. Villat lui-même a insisté sur ses succès de palmarès au lycée de Nantes; quel contraste entre la façon dont il a fait ses humanités et celle dont il les termine? Après l'échec au concours de Paris, trois échecs consécutifs au baccalauréat : à Rennes en 1850, à Paris en 1850 et 1851. Il ne passe en effet ce dernier, à Paris, qu'en 1852, et, semble-t-il, très péniblement, pour ne pas dire plus : car, dans les *Souvenirs d'un Etudiant pauvre*, p. 196, après avoir longuement parlé de l'industrie fraudu-

(6) *Souvenirs d'un Etudiant pauvre*, p. 133.

leuse des *passeurs* de bachot, il termine par cette bizarre insinuation :

Mon cher G... (professeur de lycée), si ces lignes vous tombent sous les yeux, faites-moi savoir comment vous avez conduit votre barque, depuis que votre aîné est enterré et que vous avez enlevé le diplôme de vous savez bien qui!

Reçu bachelier en 1852, Vallès ne prit sa première inscription de droit que le 7 janvier 1853. Comment a-t-il donc pu être signalé, au tirage au sort de Nantes de 1852, comme « étudiant en droit », ainsi que le note M. Villat? Vallès avait sans doute déjà décidé de faire son droit; en tout cas, il ne l'avait pas encore commencé (Vallès prit sa 9e et dernière inscription de droit le 15 novembre 1855, n'ayant passé que la première partie du baccalauréat en droit).

Les échecs subis de 1849 à 1851, contrastant avec les succès de lycée, humilient le fils et déçoivent cruellement le père. C'est la véritable époque de leur conflit, des discussions terribles où le père menace des gendarmes et de la prison, où le fils se montre de plus en plus rebelle. Le père, lui-même, est aigri par son propre échec à l'agrégation. M. Villat dit qu'il la passa en 1847; cependant Vallès, après son échec au baccalauréat à Rennes, en 1850, écrit : « il n'est pas seulement blessé dans ma personne! il l'est dans son propre orgueil! », et il ajoute qu'un élève du lycée a collé sur leur porte un écriteau où on lit : *Auberge des Retoqués. Agrégation et baccalauréat.*

Sur le père de Vallès, M. Villat cite incomplètement Paul Eudel, ancien élève au lycée de Nantes, qui déclare que le professeur de 6e est « au fond moins dur que ne l'a fait Jacques Vingtras », et il omet le témoignage de Clemenceau qui, lui, fut l'élève du professeur quand il passa en cinquième :

Mon professeur de cinquième était le père de Vallès, un homme violent qui avait toujours l'air de vouloir tout avaler, pas méchant pour deux sous (7).

Quoi qu'il en soit, l'internement à l'asile d'aliénés de

(7) Jean Martet : *M. Clemenceau peint par lui-même.*

Nantes est révoltant. C'est le docteur R. Bénon, médecin de l'asile Saint-Jacques, qui, le premier, a donné dans *La Nouvelle Revue* du 15 décembre 1918 la copie intégrale des documents qui s'y rapportent.

Vallès est entré à l'asile le 31 décembre 1851, amené par son père, qui paiera une pension de deux francs par jour et qui a signé ce jour même la demande d'admission;

Le certificat du docteur Lequerré, médecin de la famille, est bien du 27 décembre 1851;

Le certificat immédiat, signé par le médecin de l'asile, le docteur Bouchet, est du 2 janvier 1852; il diagnostique : « Aliénation mentale caractérisée par la croyance à des tourments imaginaires, avec des tendances suicides prononcées et complications d'une affection organique cérébrale. Cet état exige des soins spéciaux et la séquestration dans une maison d'aliénés »;

Le certificat de quinzaine, également signé par le docteur Bouchet, est du 15 janvier;

Enfin, les *Observations médicales mensuelles* :

« Janvier : état physique bon. Etat mental : croyance à des tourments imaginaires; tendances suicide prononcées; monomanie;

« Février : amélioration;

« Mars : guérison de la maladie, peut être mis en liberté. Sortie le 2 mars 1852. »

Quant à l'histoire, à la Poe, du fou qui se croyait chien et léchait le visage de Vallès, et qui, devant sa résistance, lui fendit le crâne d'un coup de sabot, elle a été contée pour la première fois par Frantz-Jourdain dans la *Vie Moderne* du 15 mars 1885 et insérée dans *Beaumignon*; elle a été reprise par Albert Callet dans la *Nouvelle Revue* (1919) et par Séverine dans *Pages Rouges* (p. 119-121).

Cette dernière a ajouté :

Plus de trente-cinq ans après, la cicatrice faite par le sabot du fou se distinguait encore parmi les cheveux blancs. C'est sur elle que se sont fixés mes yeux, tandis que l'on mettait Vallès au cercueil.

Mais Ranc (*Voltaire*, 29 mars 1885) déclare que Vallès

ne lui dit jamais un mot de cette histoire et qu'en tout cas, à son retour à Paris, Vallès ne portait aucune trace de blessure.

§

M. Louis Villat a peu parlé des condisciples de Vallès au lycée : Charles-Louis Chassin (*Matoussaint*), futur historien et journaliste politique, qui fut son correspondant à l'Institution Lemeignan et chez lequel il débarqua à son arrivée à Paris, *Hôtel de Lisbonne*, 6, rue de Vaugirard, — Louis Davyl (*Legrand* dans Jacques Vingtras), futur auteur dramatique, avec qui il eut un duel fameux, — Collineau (*Collinet*), étudiant en médecine qui fut, avec lui et Davyl, du *complot de l'Opéra-Comique*, — Tardy, poète, — Royné (*Royanny*), d'Ancenis, où il sera notaire, etc.

Vallès, au début de sa vie d'étudiant, vécut beaucoup avec ses camarades nantais : l'un des plus pittoresques fut Letourneur, qu'il avait connu au Cabinet de lecture du père Baudin, à Nantes :

Un petit cabinet de lecture où j'allais lire le journal et les romans, tenu par un vieux bonhomme sans un poil au menton et sur les joues. On se disait, à l'oreille, entre moutards, qu'il n'avait pas de barbe parce qu'il lui manquait autre chose, que les cochons lui avaient mangé quand il était petit, dans son berceau!

Il était bon et gai, ce vieillard, qui ne sortait jamais et avait toujours le même costume, une casquette à visière énorme qui, non seulement faisait abat-jour sur son visage ratatiné, mais jouait le capuchon de toile sur sa charpente maigre et chétive, emprisonnée dans une redingote qui trainait jusqu'à terre, avec des airs de robe. J'étais, moi, retour de Paris (1849), le grand homme de ce coin noir, bourré de vieux livres, et, certains jours, à certaines heures, le cabinet prenait tournure de cénacle, que la grande casquette présidait.

On parlait plus de littérature que de politique. Cependant, je me laissais entraîner quelquefois et je criais : « Sommes-nous des hommes? »

Le père Baudin avait l'habitude d'abaisser sa casquette quand je lâchais cette phrase, et roulait sa redingote autour de ses jambes maigres, d'un geste embarrassé (8).

(8) *Souvenirs d'un Etudiant pauvre*, pp. 124 et 156.

Letourneur était de ce cénacle. Il habitait, sur la route de Rennes, une petite chambre claire et fleurie, où il recevait Vallès.

> Nous y avions, l'albinos et moi, — disons tout! — amené des donzelles avec qui l'on buvait du cidre et l'on mangeait des fouaces, et qu'on chatouillait sur le lit.

L'albinos s'appelait Feymoreau; quand Vallès, après son échec au baccalauréat d'août 1850, revint à Paris à l'automne, ses deux amis l'accompagnaient. Letourneur, qui tenait à sa literie, avait emporté avec lui un matelas.

Ils descendirent, place de la Sorbonne, à l'*Hôtel du Périgord* — aujourd'hui un hôtel select — où il y avait une « tapée de Nantais ». Tous trois, avec quelques autres de ces Nantais, couraient la nuit dans les restaurants ouverts du quartier des Halles, chez Paul Niquet et chez Baratte, se battant, quand ils étaient éméchés, avec les ivrognes de ces lieux. Cela dura quelques jours, pendant lesquels Vallès fit visiter la capitale au brave Letourneur, lui montrant le portique du pont Louis-Philippe comme étant l'Arc de Triomphe, la colonne de la cour de Harlay comme étant la colonne Vendôme. A son retour à Nantes, Letourneur, déçu, publia dans la *Muse Nantaise* une pièce intitulée *L'Arc de Triomphe et la Colonne Vendôme* qui débutait ainsi : « Je te croyais plus grand, je te croyais plus haute. »

A cette époque, Vallès avait dix-huit ans et jetait sa gourme; mais il gardera toujours, même sur un autre plan, ce goût de la mystification.

JULES THIERCELIN.

LETTRES ANGLAISES

G. K. Chesterton : *Chaucer*, Faber. — Maxime Koessler : *Rapprochements linguistiques*, The French Quarterly. — Félix de Grand Combe : *Tu viens en Angleterre*, Presses Universitaires. — *The New English Weekly*. — Mémento.

Au début de l'ouvrage qu'il consacre à **Chaucer**, Mr G. K. Chesterton remarque :

> Si j'écrivais ceci en français, ce qui serait le cas si Chaucer n'avait pas choisi d'écrire en anglais, je donnerais pour titre à cette note préliminaire quelque chose comme *Avis au Lecteur*,

ce qui, avec une fine nuance française, suggérerait, sans l'exagérer, la note d'avertissement. En réalité, je suis tenté d'écrire en grandes lettres, en travers du frontispice, « Prenez garde ! » ou quelque phrase mélodramatique de ce genre. Car je désire réellement avertir le lecteur ou le critique de méprises possibles dans ce livre ou à son propos, concernant son but véritable et ses pièges inévitables.

Qu'il y ait des pièges dans un ouvrage signé G. K. Chesterton, le moins averti s'en doute, ou il ne tarde guère à s'en apercevoir, et à s'en amuser. Est-ce par excès d'honnêteté que Mr Chesterton prétend mettre en garde son lecteur ? Ou serait-ce plutôt un artifice pour dissiper la méfiance ? Il est difficile de croire à la candeur de Mr Chesterton. Plus il affecte la simplicité, et plus il est probable qu'il va se lancer dans les paradoxes. Il le fait avec des arguments aussi brillants qu'artificiels, avec une méthode si adroite qu'elle donne l'illusion d'être logique.

Ici, par exemple, il se défend d'aucune compétence spéciale dans le champ de l'érudition chaucérienne. Son étude, dit-il, est écrite pour des gens qui en savent encore moins que lui sur Chaucer, et elle ne prétend aucunement fixer les points litigieux pour ceux qui en savent beaucoup plus que lui sur le sujet : elle ne retient que ce fait que Chaucer est un poète, ou, en d'autres termes, qu'il est possible de le connaître sans rien savoir de ce qui le concerne. Bref, c'est une étude « à la louange de Chaucer ».

C'est aussi autre chose, comme nous le verrons. Le premier chapitre est une démonstration de la « grandeur » de Chaucer. Mr Chesterton découvre que personne ne s'est jamais avisé ni de la nature ni des dimensions du génie de Chaucer. En cela, je suis enclin à reconnaître que la compétence que se dénie Mr Chesterton est en défaut. Je suis trop loin de ma bibliothèque pour le vérifier, mais j'ai le souvenir que, dans l'édition magnifique qui a été publiée par ses soins, Emile Legouis a justement souligné l'importance, la portée, et par conséquent la « grandeur » du génie de Chaucer. Il est vrai que nulle part Mr Chesterton ne mentionne cet incomparable ouvrage.

Les *Contes de Cantorbéry* ont été composés à un mo-

ment où une langue se dégageait des éléments saxons et français dont faisait usage le populaire. Je connais des lecteurs français qui, sans être anglicisants, assurent qu'ils peuvent les lire sans aucune difficulté dans le texte original où foisonnent les mots français. Néanmoins, les fameux contes ont puissamment contribué à la formation du langage dont devait se servir Shakespeare. Chaucer a été de ce fait appelé le « Père de la Poésie anglaise », mais alors que les noms de Dante et de Shakespeare sonnent aux oreilles comme un coup de tonnerre ou un appel de trompette, dit Mr Chesterton, le nom de Chaucer n'est pas encore pris au sérieux. Non seulement Chaucer fut l'ouvrier qui façonna la langue, mais il fut aussi l'artisan qui créa quelque chose qui transforma l'Europe plus que ne le fit le journal : il créa le roman; il fut un romancier à une époque où il n'y avait pas de romans. Le prologue des *Contes de Cantorbéry* est le précurseur de *Don Quichotte* et de *Gil Blas*, et, à vrai dire, de tout le roman moderne.

On voit que Mr Chesterton taille la part belle à son héros. On ne saurait le lui reprocher. Peut-être peut-on regretter que la langue courante employée pour la première fois à la rédaction d'une œuvre littéraire ait laissé prendre le dessus aux éléments saxons; ceux-ci étaient compris du plus grand nombre, tandis que le français restait à l'usage du conquérant qui ne réussit pas à imposer sa langue, avec ce résultat toutefois que l'anglais possède une richesse extrême de substantifs, ayant parfois, pour désigner le même objet, deux termes, l'un d'origine saxonne, et l'autre, latine. Mais les verbes et la conjugaison sont pauvres, et c'est eux qui font la souplesse et l'exactitude d'une langue; pour exprimer l'action, l'anglais courant se contente de quelques vocables auxquels il ajoute une préposition qui précise plus ou moins bien le mouvement ou l'action. En tout cas, c'est avec Chaucer que le parler populaire paraît devoir l'emporter sur celui de la minorité des seigneurs venus d'outre-Manche avec le duc de Normandie. Et c'est pourquoi Mr Chesterton n'a pas pu écrire en tête de son livre : « Avis au lecteur ».

Pourquoi le biographe de Dickens, de Browning, de Stevenson, de G. B. Shaw, l'historien de la période victorienne

en littérature, s'attaque-t-il soudain au quatorzième siècle? Il se défend dès l'abord de vouloir faire de l'érudition, et il n'en fait certes pas. Son livre n'est pas une monographie, une biographie critique de Chaucer, c'est beaucoup plutôt un livre à propos de Chaucer, autour de Chaucer. Si Mr Chesterton nous entraîne sur la route de Cantorbéry, c'est qu'il a l'intention de nous amener jusqu'à Rome où, pour lui, tous les chemins conduisent. On ne tarde pas à s'en apercevoir. Dès le second chapitre, il « se plonge assez imprudemment dans les vastes éléments historiques de l'époque de Chaucer », et il se trouve, avoue-t-il, pris par des courants profonds capables de le faire dériver loin du but qu'il poursuit. Il ne le regrette pas. Tout de suite, il se lance dans des comparaisons où l'époque présente, sous ses aspects les plus divers, est rapprochée du moyen âge, et tout à l'avantage du moyen âge.

Concernant Chaucer, dit-il, quatre faits dominent, qui sont les quatre coins du monde dans lequel il vivait, les quatre conditions de la Chrétienté à la fin du quatorzième siècle : on peut les énumérer très simplement. Chaucer était anglais à une époque où la pleine identité nationale n'en était encore qu'à ses débuts. Chaucer était catholique à une époque où la pleine unité catholique approchait de sa fin. Chaucer était « chevaleresque » en ce sens qu'il appartenait, ne serait-ce que par adoption, au monde de la chevalerie et du blason, largement français, alors que ce monde atteignait un automne somptueux, dans la gloire de sa décadence. Finalement, Chaucer n'en était pas moins « bourgeois », comme disent les chers camarades, en ce sens qu'il était né de bourgeois, commerçant sous l'ancien régime des guildes, déjà trop élargi pour son bien, mais plus frais et plus fort que le système féodal à son déclin. Il enjambe la lézarde qui sépare les deux systèmes. C'est comme s'il avait la guilde pour mère, et, pour père, l'Ordre de la Chevalerie.

Cette citation donne la clef de tout l'ouvrage, et l'on peut aisément en imaginer le développement. Mr Chesterton l'accomplit de la façon la plus brillante, et capricieuse aussi. Bref, Chaucer est annexé sans réplique au catholicisme, puisque aussi bien la Réforme ne date guère que d'un siècle plus tard, et que Henry VIII ne songeait pas encore à rompre avec la papauté pour la bonne raison qu'il ne régnait pas. Com-

ment être schismatique quand il n'y a pas de schisme? On sait que beaucoup de gens sont de même persuadés que Shakespeare était catholique. Chaucer l'était-il pus que les autres? Mr Chesterton ne le démontre pas. Et il ne semble guère qu'on puisse trouver rien de particulièrement religieux dans les *Contes de Cantorbéry*. Du reste, l'époque ne brille pas par une religiosité spéciale. Beaucoup de catholiques désiraient purifier le catholicisme : « Il y avait alors peu de catholiques respectables », admet Mr Chesterton, qui se reconnaît une « considérable sympathie » pour les Lollards.

§

L'œuvre de Chaucer permet de constater que l'anglais et le français peuvent revendiquer une parenté originelle. A-t-elle favorisé la prépondérance des éléments saxons, ou tout simplement enregistre-t-elle le fait que cette prépondérance est désormais acquise et va se poursuivre résolument? L'un et l'autre sans doute. Quoi qu'il en soit, il est vraisemblable que la plupart des gens de cette époque devaient être compris de ce côté-ci de la Manche comme de l'autre. Le vocabulaire de l'ancienne langue française offre une parfaite identité avec les mots d'origine latine employés par les habitants de l'Angleterre du quatorzième siècle, identité d'orthographe, de formation et de sens. Chose curieuse, c'est en anglais que le sens latin s'est le moins modifié. En français, il s'est transformé souvent jusqu'à être méconnaissable actuellement, et une quantité de vocables que l'anglais a conservés sont chez nous devenus complètement désuets; ou ils sont archaïques ou hors d'usage, sans avoir été remplacés. Etaient-ils explétifs et pouvait-on s'en passer? Ou bien leur disparition a-t-elle vraiment, comme certains le prétendent, appauvri la langue?

Au cours d'une étude sur les **Rapprochements Linguistiques** qu'il publie dans *The French Quartely*, M. Maxime Koessler disserte sur ces divers points et donne des exemples probants de ce fait que l'anglais moderne a conservé l'orthographe et le sens d'un grand nombre de mots et de locutions, qu'après Rabelais et Montaigne, Richelieu et Scarron employaient encore, et qui depuis lors sont chez nous tombés en désuétude.

Ces mots de parenté latine constituent la grande majorité de ces « faux amis », de ces « mots anglais perfides » dont MM. Koessler, Derocquigny, Boillot et autres ont dressé des listes imposantes. Le danger de ces vocables, leur perfidie consiste justement dans l'analogie de leur forme et la différence de leur sens. Le lecteur ou le traducteur doit être sans cesse sur ses gardes s'il ne veut pas commettre les pires erreurs. Les mots latins des deux langues se confondent à l'origine; cependant, au moment où Chaucer marquait la prépondérance croissante des éléments anglo-saxons dans le parler populaire de l'Angleterre, le français subit un redoublement d'invasion de mots latins que Rabelais raillait, contre lequel d'Aubigné s'insurgeait, et qui fut enrayé et épuré par Malherbe, Vaugelas et l'Académie. M. Koessler remarque « qu'après avoir exagéré dans un sens, on versa dans l'excès contraire ». La Bruyère ne tardera pas à regretter l'appauvrissement de notre langue, et Diderot s'irritera de l'ignorance qui « laisse tomber en désuétude des mots utiles ».

Langue pratique par excellence, dit encore M. Koessler, l'anglais s'accommode de l'archaïsme aussi volontiers qu'il s'éprend du néologisme et qu'il accueille tous les vocables étrangers auxquels il reconnaît quelque utilité. On saisit là sur le vif la différence essentielle du génie des deux langues. L'invasion des mots latins ne soulève pas de protestations; loin de les repousser, de les éliminer, l'anglais accueille tous ceux qui peuvent s'adapter, sans crainte d'accumuler les synonymes et les termes faisant double emploi. « Des écrivains qui ont eu sur l'évolution et la formation de la langue une influence marquante : Ben Jonson et Milton, ont contribué puissamment à perpétuer l'usage des mots latins en anglais. » Mais les mots d'origine saxonne sont restés et le grand dictionnaire Murray, dont M. Georges Connes a dit pourtant qu'il est « monstrueusement incomplet », contient 400.000 mots, c'est-à-dire six fois plus que le Littré.

On a vu des mouvements se produire en faveur de l'emploi tantôt des mots d'origine saxonne, tantôt des mots de parenté latine. Au siècle dernier, Carlyle manifestait sa préférence pour les mots à racine saxonne, et il fut d'autant mieux suivi que, sous l'influence germanophile de la reine Victoria, la jeu-

nesse anglaise allait parfaire ses études en Allemagne. En réaction contre cette tendance, la génération des années 80 et 90 s'était tournée vers les influences françaises; elle lisait Baudelaire, Verlaine, Mallarmé, et les naturalistes aussi; sa langue et son style s'en ressentent, et ses idées également. Il est regrettable que, du côté de la France, rien ne soit fait pour attirer davantage à la culture française les jeunes générations britanniques.

Comme les précédentes chroniques que j'ai consacrées aux *Faux Amis*, de MM. Koessler et Derocquigny, au *Vrai Ami du Traducteur*, de M. Félix Boillot et autres ouvrages de ce genre, m'ont valu une abondante correspondance (venue de tous les coins du monde, ce qui prouve l'étonnante diffusion du *Mercure de France*), je tiens à signaler à nos lecteurs que l'étude de M. Maxime Koessler s'accompagne d'une nouvelle liste de faux amis et d'addenda pour qu'ils ne manquent pas cet indispensable complément.

L'étymologie est une science passionnante et les travaux du genre auquel se livre avec tant d'érudition et d'ingéniosité M. Koessler en sont une application nouvelle aussi intéressante qu'utile. Naguère, nous avions trouvé quelque peu désobligeante l'épithète de « faux amis » appliquée à des mots qui, somme toute, ont le mérite d'être restés fidèles à leur signification première. C'était instruire le procès d'innocents. Aussi est-ce avec plaisir que l'on voit M. Koessler s'aviser que, « sous les déformations et les repeints apportés par le temps et les hommes à ces images que sont les mots, apparaît d'une manière éclatante l'identité foncière des vocables d'origine latine » qui ont passé dans les deux langues. Il est temps maintenant d'entamer le procès en réhabilitation.

§

En réalité, ce fut fait par M. Félix Boillot lorsqu'il intitula *Le vrai Ami du Traducteur anglais-français et français-anglais* le recueil de mots à sens analogique dont il convient d'être informé. Les mots sont des amis, et c'est à qui ne connaît pas ses amis ou les méconnaît que le tort est imputable. Rien n'est plus difficile que de connaître ses amis, sinon de se

connaître soi-même. A vrai dire, on ne les connaît qu'autant que la représentation qu'on se fait de soi-même est exacte, et que l'on sait comment ils vous voient. « Avant que de juger les autres, sache comment ils te jugent », recommande Félix de Grand Combe dès les préliminaires de l'amusant ouvrage qu'il appelle **Tu viens en Angleterre.** Comme il a raison ! Ce ne sont pas les ouvrages sur l'Angleterre qu'il engage son interlocuteur à lire, avant de se mettre en route :

Ceux-là, tu les liras plus tard, dit-il fort judicieusement. Ceux qu'il t'importe en premier lieu de consulter, ce sont ceux que les étrangers ont écrit sur ton pays... Dans leurs surprises tu trouveras la clef de tes propres étonnements.

Quiconque vient pour la première fois en Angleterre verra surgir mille occasions d'être déconcerté, interloqué, décontenancé, ébahi et émerveillé, pourvu qu'il soit capable d'observer ce qui se passe autour de lui. S'il est doué de quelque timidité, il s'affolera de se trouver si dissemblable, et la terreur de manquer à tout moment à l'étiquette lui donnera l'irrésistible envie de se réembarquer sans délai. « En France, les bonnes manières sont des coutumes; en Angleterre, ce sont des sacrements. » Sans doute, nous savons que pour tout homme de bonne compagnie, la première règle du savoir-vivre est d'être capable de se passer de règles, mais le tact ne suffit pas toujours dans un pays où l'on est étranger, pire, où l'on n'est qu'un « foreigner », terme qui a un sens péjoratif que n'a pas le mot étranger. Nombreuses sont les villes de France qui ont leur Hôtel des Etrangers, mais on ne trouvera nulle part, en Angleterre, un Foreigner's Hotel, ce qui n'empêche qu'un étranger bien élevé ne reçoive des insulaires l'accueil le plus aimable. L'étranger n'ignore pas plus que l'Anglais les bonnes manières, mais l'Anglais a la conviction solidement ancrée au fond de soi que seules les siennes sont les bonnes. Pour avoir écrit quelque chose de ce genre, il y a quelques mois, je me suis entendu reprocher par une dame anglaise de devenir anglophobe; et cependant j'avais pris la précaution d'indiquer que la conviction de sa supériorité est latente chez l'Anglais, et ne lui donne aucune ostensible vanité. Lady Asquith a écrit quelque part que l'Anglais est « the

least vain and the most arrogant of men ». Serait-elle anglophobe?

Le livre de M. Félix de Grand Combe ne s'analyse pas, mais quiconque en commence le lecture ne le lâche plus. Non seulement en ai-je fait l'expérience pour moi-même, mais encore l'exemplaire qu'il m'a offert ne cesse de passer de main en main et d'être lu de bout en bout par des lectrices plus encore que par des lecteurs. C'est assez dire combien il est captivant. Il fourmille d'anecdotes infiniment drôles, d'observations et de remarques inattendues, d'histoires hilarantes, malicieuses, contées avec verve et finesse, avec esprit et humour, avec causticité parfois, mais toujours sans méchanceté. A tout Français, jeune ou vieux, qui franchira le Détroit, je conseillerai désormais de lire et méditer cet indispensable vade mecum : *Tu viens en Angleterre.*

§

Par ce temps de crise, lancer un nouvel hebdomadaire peut paraître une aventure téméraire. La crise est suraiguë, dans tous les domaines, sauf, semble-t-il, dans celui de la librairie. Le nombre de nouvelles maisons d'éditions est surprenant. Pourtant, les journaux connaissent des périodes difficiles. A Londres et en province, ils s'amalgament ou disparaissent. Est-ce pour cela que d'autres naissent? Le public actuel peut fort bien s'éloigner de publications qui ne savent pas se renouveler, et ne s'aperçoivent pas qu'elles ne sont plus à la page. Leur tirage diminue, et la crise économique réduit de façon catastrophique leurs contrats de publicité. Plus moyen de vivre, et l'on ferme boutique.

L'opinion qui évolue exige des organes par lesquels elle s'affirme, et c'est là la raison qui explique qu'il se fonde des revues et des journaux qui réussissent. A l'heure actuelle, des idées hardies, des problèmes compliqués agitent le monde. Les vieilles formules trop étroitement traditionnelles n'ont plus cours, ou elles font éclater leurs cadres. C'est cette conviction qui a amené sans doute Mr A. R. Orage à publier ce nouvel organe qu'il appelle **The New Englisk Weekly** et qu'il consacre aux affaires publiques, à la littérature et aux

arts. Jadis, Mr Orage fonda *The New Age*. C'était avant la guerre, au début du siècle dernier, à un âge dont on s'étonne à présent qu'il ait pu paraître nouveau! Il lui manquait le bouleversement d'un cataclysme. Peut-être aussi que, dans quelques années, la période actuelle passera pour décrépite et périmée, avec ses nationalismes, ses guerres de tarifs douaniers, sa politique à courte vue. Les esprits, dit-on, sont revenus en arrière; est-ce pour prendre de l'élan en vue d'un bond en avant? Dans son aspect extérieur au moins, *The New English Weekly* est revenu à la tradition des grands hebdomadaires d'autrefois, avec sa première page portant son titre en belles capitales claires, son sommaire sur deux colonnes, et les coutumières « notes » de la semaine qui se continuent sur les pages suivantes, sans titres ni sous-titres, et qui sont un commentaire avisé des actualités. Mr Orage n'a donné ni manifeste ni profession de foi, ni liste de prétendus collaborateurs, mais il termine son premier numéro par une cinquantaine de lettres d'écrivains, d'artistes, de savants, de personnalités de tout âge, qui saluent sa tentative et lui souhaitent le succès. Tous se souviennent de la belle indépendance du *New Age* et se réjouissent de voir apparaître un organe qui ne sera inféodé à aucun groupe ni à aucune coterie. Nous apportons également ici nos meilleurs vœux à *The New English Weekly* et à son sympathique directeur.

Mémento. — Le quarante-quatrième numéro de *The Criterion*, la revue trimestrielle que dirige Mr T. S. Eliot est remarquablement substantiel, avec un exposé de la philosophie de J. M. Keynes, par Arthur J. Penty; une étude de C. M. Bowra sur Alexander Blok qui mourut en 1921 âgé de quarante et un ans et dont les poèmes sont entièrement symbolistes; une dissertation sur les catégories de T. E. Hulme qui permet à Michael Roberts de discuter diverses idées de Remy de Gourmont; une curieuse nouvelle Conrad Aiken; deux poèmes de Lyle Donaghy; une élégie sur un gratte-ciel vide par John Gould Fletcher; une chronique dans laquelle Orlo Williams soutient d'intéressantes assertions sur le roman; et d'excellents comptes-rendus de publications récentes.

HENRY D. DAVRAY.

LETTRES ESPAGNOLES

Pio Baroja : *La Familia de Errotacho; El Cabo de las tormentas* (Calpe). — José Maria Salaverria : *Iparraguirre, el ultimo bardo* (Id.). — R. P. Estella : *Historia Vasca* (Emetrio Verdes Achirica, Bilbao). — P. Vera Idoate : *Navarra y las cruzadas* (Ed. Arramburu, Pamplona). — Aranzadi Etxeberria : *La Nacion Vasca* (id.). — Religion y Cultura : *San Agustin* (Monasterio del escorial). — Margarita Nelken : *Escritoras Españolas* (Ed. Labor); *La Mujer antes las Cortés Constituyentes* (Castro).

Le roman participerait-il à cette sorte de peur de l'isolement qui fait qu'en notre époque les gens de même profession se syndiquent, les écrivains entreprennent des ouvrages et non plus des volumes, tandis que leurs éditeurs groupent sous le titre de collections les livres qu'une commune parenté de sujet ou de manière pourra soutenir? Alors qu'en France, un puissant romancier, M. Louis Dumur, établissait en un grand rétable à plusieurs volets, une sorte de panorama anti-bolchevique, voici qu'en Espagne, M. Pio Baroja, romancier également célèbre, commence un cycle de romans anti-monarchistes. Intitulé : « La Forêt Sombre », le premier volume s'appelle : **La Famille de Errotacho.** Le second a pour titre : **El Cabo de las Tormentas** (Le cap des tempêtes). Le troisième : **Los Visionarios** (Les Visionnaires) n'est qu'annoncé, ce qui fait que l'on ne peut savoir si l'auteur conclura. Dès maintenant le parallélisme Dumur-Baroja, certainement sans préméditation de la part du romancier espagnol quoique sa trilogie soit postérieure à la série de Dumur, frappe le lecteur. La même intention : prendre la vie romanesque dans le romanesque de l'incident, créer des personnages d'une époque à l'aide de ses documents historiques, est réalisée d'une façon absolument différente par l'écrivain français et l'écrivain espagnol. Chez Dumur, c'est, à la française, un flux et reflux d'ondes autour de peu de protagonistes, d'une idée et d'un intérêt centraux. Chez Pio Baroja, il y a multiplicité de personnages, abondance d'incidents, hétérogénéité de thèmes. On voit tour à tour le complot de Jaca et rétrospectivement la participation d'une banque allemande aux troubles sociaux du temps de la Dictature, puis de nos jours encore la préparation de la République espagnole avec certains concours de libertaires

français. (De même, M. Dumur nous montra l'influence étrangère dans la révolution russe). En somme, deux bouleversements historiques, deux chutes aux extrémités de l'Europe, des deux autocratismes qui arrêtèrent l'orientalisation de notre vieux continent. Mais il ne faut pas en conclure que Russie et Espagne soient identiques. Cette nouvelle trilogie de Baroja va même nous permettre de rendre sensible aux lecteurs français la différence essentielle qui empêche les similitudes entre réactions espagnoles et russes d'aboutir aux mêmes conséquences. Louis Dumur s'est si parfaitement pénétré de l'âme russe que son témoignage équivaut à celui d'un indigène. Pio Baroja, d'abord parce qu'il est Espagnol, nous représente la façon dont nos voisins accueillent ou repoussent le bolchevisme. Mais sa trilogie revient réellement tout à fait représentative des sentiments espagnols parce qu'il est un romancier de mentalité, de caractère et d'attitude littéraire spécifiquement castillans. Aussi bien dans *La Famille d'Errotacho* que dans le *Cap des Tempêtes*, aucune action ne naît, ne se développe et ne se termine. L'intérêt ne peut pas s'attacher à un personnage dominant puisqu'il n'y en a pas, et pas davantage à ces êtres secondaires qui apparaissent aussi soudainement qu'ils disparaîtront; car le bref contact des premiers et des autres nous apporte plus de faits — à eux étrangers — qu'ils ne nous font assister à des événements spécifiquement romanesques. Chez Baroja, l'intérêt de curiosité réside dans le commentaire. Nous ne participons pas à des tragédies ou des comédies. Nous sommes conviés à les critiquer. Attentats terroristes, complots policiers, espionnage — il y a de la matière en ce bouquin! — tout est prétexte à discussion. C'est un dialogue perpétuel entre un affirmateur et un contradicteur. Ah! j'entends mon lecteur déjà s'écrire : Eh! mais c'est Sancho et Quichotte! Hé bien, encore que cette affirmation serait expédiente et me conduirait une fois de plus au parallélisme, elle n'est pas si facile à soutenir; elle n'est pas si évidente. Elle n'est qu'en partie vraie. Certes, depuis le *Quijote*, ce qu'on appelle roman en Espagne a toujours obéi avec une bonne fortune inégale à cette conception bilatérale : le constructeur et le destructeur; tantôt la manifestant visiblement dans la struc-

ture même du roman, tantôt l'enfouissant sous la pensée, voire sous le style de l'auteur. Seulement l'hérédité de l'histoire littéraire encore bien moins que l'Histoire tout court, ne nous vaut pas des fils absolument semblables à leurs pères. Du temps de Cervantès, la dualité dans le roman correspondait à une dualité dans la vie. Les idéaux n'étaient pas émoussés et tout partisan de l'un et de l'autre réalisaient fatalement par un duel effectif leur antinomie. La rivalité spirituelle aboutissait à l'acte. Dès lors, en contrecoup, le roman dualiste était un roman d'épisodes suivis. Au surplus, un Cervantès eut assez de génie pour accorder une attitude littéraire natīonale avec les exigences universelles des lecteurs : certes ses héros discutaient terriblement le pour et le contre, mais d'abord ils n'étaient que deux, puis ils disputaient non seulement sur des idéaux mais sur leur application immédiate. Le purisme d'hispanisme de Cervantès réside peut-être en ce que Sancho et Quichotte étaient à la fois critiques et acteurs. Les personnages de Pio Baroja ne sont pas précisément des héros. Leur auteur, à la différence de Cervantès, a toujours mené une bonne vie bourgeoise et, s'il a conseillé beaucoup, il a fort peu agi. Son infériorité civique vis-à-vis de Cervantès accuse peut-être cette décadence de l'Homme, qui n'est point spéciale à l'Espagne. Une décadence égale devait forcément marquer dans un parallélisme visible entre les œuvres la distance qui sépare le roman cervantin du roman barojien, et cet éloignement accuse la même diminution de la puissance d'action. En outre, à l'image de leur auteur, les personnages de Baroja discutent, mais en spectateurs qui critiquent une action accomplie par d'autres. Ce ne sont nullement des héros du grand siècle qui affrontent leurs scrupules avant ou après la bataille. Ces réserves faites, ce qu'il y a de foncièrement castillan chez Cervantès revit chez Baroja. Ce bilatérisme romanesque reflète admirablement toute l'Histoire de l'Espagne à n'importe lequel de ses moments, en même temps qu'il trahit parfaitement toutes les impulsions contradictoires du caractère espagnol. Ce bilatérisme, sur lequel j'aurai l'occasion de revenir souvent ici, peut opposer : enthousiasme et dépression vus du côté caractère; foi passionnée et athéisme vus du côté

métaphysique; débauche et chasteté vues du côté psychologique; héroïsme et lâchété vus du côté civique; prodigalité ou cupidité et mépris aristocratique opposé à une familiarité démocratique, au point de vue social. Si la technique romanesque barojienne n'accuse point un renoncement à la grande école romanesque castillane, la pensée ne cesse pas, non plus, d'être castillane, dans le fond. Dans la réalité, la décadence actuelle demeure manifeste. Cette subtilité, ce jeu complaisant par lequel un cerveau castillan envisage des évangiles tout à fait contradictoires, cette égale curiosité et cette propulsion indifféremment offertes à l'ordre ou au désordre, à l'anarchie et à l'autoritarisme, abondent chez Baroja. (Ce qui fait que ces deux romans frôlent parfois le reportage, en nous indiquant des faits à peu près authentiques. Discriminer leurs sources nous amènerait à sortir de la littérature.) Seulement, nous ne sommes plus au temps de Cervantès et à la rigueur religieuse de la pensée, orthodoxe ou hétérodoxe, a succédé une habitude révolutionnaire de penser. L'auteur finit lui-même par démolir ses propres affirmations.

Cette altération des habitudes du passé qui paraissait le plus invétéré, ne manque pas de préoccuper les littérateurs espagnols. M. José Maria Salaverria qui utilise avec justesse les ressources du beau castillan, s'inquiète par exemple de voir menacée l'intégrité de la poésie et de la langue basques. Dans un livre cursif : **Iparraguirre, El Ultimo Bardo,** M. Salaverria conte la triste odyssée du dernier barde basque, qui lui aussi, incarne les deux tendances simultanées ou successives de l'Espagne, mais non moins contradictoires pour cela : l'action et la méditation. Iparraguirre tenta la révolution basque. Son échec transforme ce super-patriote régional en un citoyen international. Sa double personnalité de « mainteneur » basque et de poète le font entrer en contact avec les propagateurs du libéralisme républicain de France, de Suisse, d'Italie, et en même temps avec les chanteurs du Tyrol. Sa carrière politique échoue en dehors de son pays comme au pays basque même: les gendarmes de Napoléon III de même que soixante ans plus tard les policiers de la République française à l'égard du poète séparatiste catalan Gassol,

expulsent ce chanteur régionaliste et l'Angleterre lui offre refuge. Il faut chercher à séparer la fonction politique, d'ailleurs avortée, d'Iparraguirre, de son rôle littéraire. Il n'est pas sans intérêt qu'il ait accompagné ses chants sur la guitare. La musique facilite le rythme et la mémoire. Les traductions castillanes des poèmes d'Iparraguirre dont le plus fameux est devenu le chant national de l'arbre symbolique de Guernica sur le lieu même des revendications politiques basques, nous montrent un folk-lore assez près de ceux des autres parties de l'Espagne. Je ne crois cependant pas que ce cousinage justifie la théorie bien curieuse de M. Salaverria, selon laquelle au pays basque prédominerait le phénomène de camouflage. De ce que les mots castillans de : *fronton, cesta, pala, guante, tanto, quince, bote, rebote, revès, remonte, volea, sotamano, pique, falta,* servent au jeu de la pelote basque, peut-on conclure avec l'auteur que ce soit là une importation d'un jeu castillan? Il prétend aussi que le fameux berret ne serait pas indigène. Toute sa théorie d'une adaptation telle « qu'en sont capables les Anglais » ne paraît guère fondée. Je ne partage pas davantage son opinion selon laquelle la situation topographique des Basques ne les mettrait pas à l'abri de toute pollution de civilisation étrangère. La comparaison de M. Salaverria avec les hauts plateaux du Thibet ne me paraît pas recevable. Aujourd'hui, il n'est plus d'isolement complet. Un récent voyage que je viens de faire au pays basque m'a prouvé que naturellement le sentiment basque ne pouvait pas se défendre aussi bien que le sentiment des habitants de l'Hadramaut, mais toutes proportions gardées le nationalisme basque se maintient avec une ardeur que ne soupçonnent peut-être pas les Arabes méridionaux.

Précisément, vient de paraître du Père de Estella : **Historia Vasca,** un livre des plus intéressants sur les raisons historiques du nationalisme basque. Pour mes lecteurs qu'intéresse cette question qui préoccupe avec raison Yankees, Anglais et Allemands, je recommanderai le vraiment très curieux livre du Père Vera Iddate : **Navarra y las Cruzadas** (La Navarre et les Croisades), où n'importe quel catholique et tous les Français, même athées, seront étonnés de découvrir le rôle des Basques dans l'immense mouvement de sal-

vation de la civilisation chrétienne, rôle disproportionné avec l'infime valeur quantitative de ce très vaillant petit peuple. Pour terminer, inscrivons au palmarès : **La Nacion Vasca** de Aranzadi Etzeberria, ce livre-ci purement politique où l'on verra vraiment la difficulté des Basques à se soumettre à la logique du parfait Européen.

Pour avoir touché au domaine religieux, je citerai le numéro spécial consacré par **Religion y Cultura** à saint Augustin. Ce copieux recueil de près de 600 pages contient des articles essentiels comme la doctrine augustinienne sur l'intuition, sur l'évolution selon saint Augustin et une bibliographie dressée par Raimundo Gonzalez sans compter beaucoup d'autres monographies dont l'ensemble constitue un véritable monument qu'il suffira de nommer ici pour montrer le travail scientifique et philosophique dont sont capables les gardiens des merveilles du monastère de l'Escorial. C'est une référence importante pour tout ce qui touche au Saint africain.

Ce tableau de la récente activité littéraire espagnole demeurerait incomplet si je n'y ajoutais ces **Escritoras Espanolas** de Margarita Nelken, dont l'utilité est indubitable. Disons tout de suite que l'authoresse est députée, mais qu'auparavant elle fut écrivain. Ce panorama de la femme de lettres espagnole nous convainc que Mme Margarita Nelken ne renonce pas. Celle qui posa carrément le programme du féminisme espagnol (*En torno a nosotras*) celle qui prévit l'effet des lois favorables à la femme, votées par le Parlement républicain, dans **La Mujer ante las Cortès constituyentes,** vient, avec une méthode parfaite, d'établir vis-à-vis de chaque étape de l'évolution espagnole l'activité correspondante de la femme dans les Lettres. A l'impulsion mystique correspond Téresa de Carthagène; au besoin de culture : Isabel Correa, Doña Justa Sanchez del Castillo; au renouveau amoureux, pour ne pas dire davantage : les romans licencieux de Doña Maria de Zayas. Les conseillères d'un monarque, les inspiratrices romantiques, etc... nous conduisent à la fameuse Pardo Bazan. Voilà un démenti à la femme espagnole inintellectuelle! Mme Margarita Nelken

le donne avec toute sa foi féminine et son impétueux amour de l'Eve espagnole.

ADOLPHE DE FALGAIROLLE.

LETTRES HINDOUES

Krishna Raya : *Hosa Huttu* (Renaissance), V. G. T. General Agency, Bangalore (en canarais). — K. V. Puttappa : *Kolalu* (La flûte), Bangalore Press, Bangalore (en canarais). — K. S. Venkataramani : *Murugan the tiller* (Murugan le laboureur), Svetaranya Ashrama, Madras (en anglais). — Kanu Desai : *Mahatma Gandhi, sketches* (Croquis), Golden Vista Press, Londres.

Le livre de M. Krishna Raya, **Hosa Huttu** (Renaissance), paraît au moment utile. La Renaissance a commencé il y a plus d'une quinzaine d'années, et — si l'on excepte la courte étude du poète irlandais James H. Cousins, *Renaissance de l'Inde,* écrite au début même du mouvement — elle a été peu étudiée, surtout de ceux qui y sont eux-mêmes plongés. On connaissait déjà, par ses ouvrages antérieurs, l'attitude objective de M. Krishna Raya, sa largeur de vues, sa compréhension des maux de l'Inde aussi bien que de ses possibilités. Au reste, vivant dans l'un des centres intellectuels de l'Inde, Bangalore, il peut parler avec autorité du mouvement contemporain.

Hosa Huttu est la réunion de seize essais publiés dans diverses revues hindoues ,et leurs titres mêmes montrent l'étendue du sujet traité : « l'Inde éveillée; Notre antiquité; Histoire de l'art hindou; Nouvelles tendances de notre littérature; Le réveil des femmes hindoues. A vrai dire, — et bien que son langage métallique et très concis lui permette parfois de dire beaucoup de choses en peu de lignes — M. Krishna Raya ne fait souvent qu'effleurer le sujet et décrire des « mouvements » sans en montrer l'origine et l'histoire.

Dans les chapitres sur la littérature et l'art contemporain surtout, on eût aimé voir apparaître plus nettement les causes psychologiques de cette Renaissance qu'il accepte sans l'expliquer. Il n'eût pas été inutile de signaler qu'elle est le résutat d'une formidable réaction contre l'européanisme aveugle. Les Shelley et les Swinburne — pour ne rien dire des Watts et des Burne-Jones — avaient été pour l'Inde de la

fin du siècle dernier un merveilleux étonnement; cette poésie et cet art, expressions personnelles, lui avaient paru moins formels, et autrement vivants que sa poésie et son art propres. A l'esprit hindou qui avait considéré — un peu comme les bâtisseurs des cathédrales du Moyen Age en Occident — que les plus hautes formes de l'art étaient la fresque des temples, ou la miniature, à l'esprit hindou baigné au fleuve débordant de Kalidasa, emporté au rythme majestueux et savant de Barthrihari, la poésie d'Europe, d'Angleterre surtout, fut une révélation. Ce n'était plus la glorieuse expression collective d'une masse humaine, mais quelque chose de personnel et, surtout, de simple. Pas de virtuosité métrique, de jongleries de métaphores; pas de ces sujets lointains, ou imaginaires, mais quelque chose de proche et d'humain. Et cette nouveauté apparut si séduisante aux poètes et aux artistes hindous qu'ils la burent avec enthousiasme — et produisirent la poésie facile et chantante de Mme Sarojini Naidu, ou les dieux et les déesses hindous à la Burne-Jones de Revi Varma. Sans doute, Sarojini Naidu, déférant aux sages avis de sir Edmund Gosse qui la priait de ne point parler dans ses poèmes de rossignols et de cloches d'église appelant les fidèles à l'office du dimanche, appela le rossignol « mina » et l'appel au culte « muezzin »; mais elle ne changea que les noms; elle n'exprima jamais l'âme hindoue, — ce que fit, dans une certaine mesure, son frère Harindranath Chattopadhyaya. Certains critiques anglais peuvent l'appeler la plus grande poétesse vivante de langue anglaise (cf. miss Sturgeon), elle restera pour les Hindous une étrangère — au reste pleine de charme, d'imagination et de rythme. Il en est de même du peintre Revi Varma. Les poèmes de Tagore lui-même — exception faite pour quelques pièce du *Gitanjali* (L'Offrande lyrique) — semblent aux Hindous, dans leur lyrisme aristocrate et leur couleur monotone, manquer de réelle et de profonde force mystique.

Le mouvement de réaction, en peinture, commença pendant la guerre, avec l'école du Bengale. Et là encore, des considérations historiques eussent éclairé certaines parties de l'essai de M. Krishna Raya. Dans le passé, l'Inde conquise par les Grecs, puis par les Musulmans, a toujours, sans perdre

son âme, bénéficié du contact étranger. Ainsi le mouvement Gandhara, dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, a conservé la finesse, l'exactitude et le sens de proportions de l'art grec, sans rien perdre du sens de l'absolu, du Nirvana auquel tend l'âme hindoue. De même, aux plus beaux temps de la domination mogole, l'architecture hindoue, puissante et précise, sut se combiner avec la magnificence musulmane pour donner des œuvres comme le Fatehpursikri d'Akbar. Pour bénéficier de l'art européen, il fallait à l'Inde, non pas s'européaniser, mais regarder avec le « troisième œil ». Or, les artistes hindous, se reprenant à voir les fresques d'Ajanta et de Bagh, leur grâce et leur somptuosité, leurs couleurs délicates, la méditation immense de leurs arrière-plans, découvrirent leur âme propre, l'âme de l'Inde. Alors, regardant l'art d'Europe à cette lumière retrouvée, ils purent recevoir de lui la subtilité de l'expression complexe, et la clarté exacte du dessin. D'où les œuvres qu'étudie M. Krishna Raya, où, selon la conception religieuse de l'artiste hindou, s'exprime l'Etre universel, éternel, et qui comprend tout. Le tableau de Venkatappa, *Ardhanarishvara*, montre l'être mi-masculin, mi-féminin, chaque partie achevée avec un souci d'exactitude, et, à travers lui, l'idée primordiale de la synthèse qu'est l'être complet. Ou encore les dessins de Kanu Desai dans son album, **Mahatma Gandhi, Sketches**; le réalisme de chaque mouvement, résultat de l'influence européenne, n'exclut pas l'immensité de la nature infinie dans l'arrière-plan, qui donne à l'ensemble un sens universel proprement hindou. De même, les plus grands des artistes contemporains, Nandalal Bose (Bengalais) et Chugthai (Musulman du Punjab), ont pris à l'Europe la clarté et le réalisme, en gardant la puissance d'expression du symbolisme hindou.

Dans le domaine littéraire, la réaction fut plus tardive. Comme le montre justement M. Krishna Raya, la Renaissance littéraire commença après le mouvement gandhiste de 1921-1922. /

M. K. V. Puttappa publia son premier recueil de poèmes il y a quelques années seulement, et il a conquis la réputation d'un poète profondément hindou et mystique. Lui-

même de souche paysanne, il s'inspire de la vie rurale; et quand il chante (la poésie hindoue se psalmodie), il le fait avec la force d'un paysan et la vision d'un mystique. Le poème suivant, extrait de **Kolalu** (La Flûte), intitulé *Mystique de la Charrue*, en est un exemple :

Celui qui travaille pour produire sa nourriture est un tyagi
(celui qui renonce),
Parmi la création de Nature, il est le suprême Bhogi
(celui qui jouit).

Et, en conclusion :

La charrue est demeurée si longtemps
La gardienne de notre héritage.
O toi, mystique ignoré de la charrue,
Tu donnes au monde la nourriture
Sans rechercher de renommée,
Sans demander de plaisir.
Sous la charrue sont les péchés de toutes nos vies (Kharma)
Par delà la charrue est notre salvation de demain (Dharma).

Les deux derniers vers, dans leur simplicité, sont pleins de sens religieux, le grand souci de l'Hindou étant, en effet, que son Kharma — actions de ses vies antérieures — s'efface, par la voie du salut, Dharma, le Dhamma du Bouddhisme. Ainsi les choses les plus communes conduisent souvent Puttappa à une méditation, et à une conclusion universelle et profonde.

C'est aussi la vie rurale qui a inspiré le roman de M. K. S. Venkataramani, **Murugan the tiller** (Murugan le laboureur). M. Venkataramani a certainement une sensibilité poétique, mais il ne semble pas dominer ses personnages, dont la psychologie est à peu près inexistante.

MÉMENTO. — Rappelons quelques livres excellents, très favorablement accueillis par la critique anglaise, écrits sur l'Inde par des auteurs anglais : E. M. Forster, *A passage to India*, Black, Londres; Yeats-Brown, *Bengal lancer*, Gollancz, Londres.

RAJA RAO.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Albert Londres : *les Comitadjis ou le Terrorisme dans les Balkans*, Paris, Albin Michel. — Lazare Marcovitch : *Le Désarmement et la politique de Belgrade*, Paris, Société générale d'imprimerie et d'édition, 1932. — Dr Lucien-Graux : *La Tchécoslovaquie économique*, Rapport à M. le ministre du Commerce et de l'Industrie, Paris, G. Ficher, 1930, 632 pages in-4°. — G. Salvemini : *Mussolini diplomate*, Grasset. — Silvio Trentin: *Le Fascisme à Genève*, M. Rivière. — Mario Bergamo : *La France et l'Italie sous le signe du Latran*, S.E.P.I., 55, faubourg Montmartre.

Albert Londres a trouvé la plus atroce des morts au retour d'un voyage où il était allé chercher la documentation d'un de ces reportages pleins de vie, de couleur et d'humour qui l'ont classé parmi les plus grands journalistes de son temps. La destinée avait assigné un rendez-vous tragique entre deux continents à ce poète charmant, qui avait mis au service de la presse son incomparabe talent d'observateur et de narrateur. Ce livre est le dernier qu'il ait publié : il n'est guère de roman ou de drame qui atteigne l'intensité de vie tragique qu'Albert Londres y a mis.

On sait plus ou moins vaguement dans le public qu'il existe une organisation macédonienne terroriste, dont les journaux rapportent presque chaque semaine un nouvel attentat et qui totalise un nombre de meurtres impressionnant. Albert Londres nous expose le fonctionnement de cette organisation et les étranges mœurs de ses affiliés. Il nous montre dans l'*Orim* (organisation révolutionnaire intérieure macédonienne) une puissance à peine occulte, installée en Bulgarie comme un Etat dans l'Etat, opposant sa souveraineté à celle du gouvernement, levant l'impôt pour son propre compte, exerçant le droit de vie et de mort sur les citoyens de toute condition et se livrant périodiquement à de meurtrières incursions en territoire yougoslave pour empêcher les rapports entre Belgrade et Sofia de se stabiliser.

Les comitadjis sont la plaie des Balkans, et on ne peut qu'approuver Albert Londres de dénoncer au monde civilisé cette barbare survivance des temps où le mot « haidouk » pouvait être indifféremment traduit par « patriote » ou par « brigand » et où l'on pouvait lire sur les tombes de ces hors-la-loi des épitaphes dans le goût de celle-ci : « Ci-gît Mirko, mort de la main criminelle des gendarmes ».

On sait avec quelle prestesse et quelle vigueur de coloris

s'animent les descriptions de l'auteur; son don exceptionnel d'humour est ici prodigué avec tant de tact et de virtuosité qu'il n'atténue ni le pathétique ni l'odieux des scènes auxquelles nous assistons en sa compagnie.

Car il faut bien dire que ces comitadjis sont d'étranges et féroces bonshommes pour lesquels la vie du prochain ne vaut guère plus que le prix d'une cartouche. Albert Londres nous rapporte entre autres ce petit « fait divers » : l'Orim a décidé par représailles la suppression de deux de ses adversaires : Tomalevski et Bogdarov. Deux exécutants sont choisis pour accomplir la sentence. Mais ils ne connaissent pas leurs victimes et un « montreur » est chargé de les leur indiquer. Après une longue attente dans une rue de Sofia, le trio se trouve en présence des « condamnés ». Le montreur alerte les bourreaux. « Les voilà, dit-il, tuez-les! Ce sont ces deux-là, le petit et le grand. » Les tireurs gagnent du terrain, ils s'en vont, répétant sans doute : « Le petit et le grand. »

Ils se retournent. Le couple mal assorti est à leur portée. Ils tirent. Les deux hommes tombent, morts.

Le « montreur », qui s'était éloigné, entend les détonations. Il se précipite dans un café et téléphone : « C'est fait. »

L'Orim prévient les journaux. La joie est dans l'antre. On boit de la slivovitsa. Mais, coup de théâtre! Un messager accourt et lance : « On s'est trompé! »

Les assassins néophytes avaient bien tiré sur un petit et sur un grand; seulement, ceux-là n'étaient pas les bons. Tomalevski et Bogdarov s'étaient arrêtés pour causer. Deux tailleurs, deux pauvres tailleurs de drap, l'un petit et l'autre grand, étaient passés à leur place...

Tomalevski fut tué deux mois plus tard, le 3 décembre 1930. Bogdarov quarante et un jours après Tomalevski, le 13 janvier 1931.

Et la police? dira-t-on. La police, comme le gouvernement, fait ce qu'elle peut; elle est trop souvent impuissante en face d'une organisation dont la discipline de fer et l'esprit de sacrifice ne reculent devant aucune audace.

Cette organisation a aussi son point d'honneur. A. Londres nous conte qu'un industriel français, bien qu'ayant

docilement acquitté la dîme exigée par l'Orim, fut, de la part d'un membre de celle-ci, l'objet d'une tentative de chantage. Il se plaignit et menaça de saisir sa légation. L'affaire ne traîna pas : le lendemain, le coupable se balançait aux fourches patibulaires; comme dirent ses justiciers, le ministre de France n'aurait pu faire mieux.

Albert Londres évoque la terrible querelle qui dresse depuis ces dernières années les partisans de Todor Alexandrov contre ceux de Protoguerov — tous deux assassinés. Le bras droit d'Alexandrov, Ivan Mihaïlov, dit « Vantché », sous couleur de représailles, a déjà envoyé cent cinquante ou cent soixante de ses adversaires dans un monde meilleur. Et la liste s'allonge chaque jour.

Usurpation des attributions de l'Etat (on a même vu l'Orim se substituer à la justice militaire, sans doute regardée comme trop lénitive), guerre fratricide se traduisant par des fusillades chroniques dans les quartiers les plus fréquentés de Sofia, incidents de frontière constituant aujourd'hui le plus gros obstacle à la réconciliation (pourtant nécessaire et sincèrement désirée par les gouvernements) des Bulgares et des Yougoslaves : voilà l'œuvre de l'Orim.

Qu'ici et là le coloris soit un peu trop vif ou la note pittoresque un peu forcée, c'est à peine un grief à retenir. Un reportage — même bourré de noms et de faits comme celui-ci — est toujours un reportage, et ce ne serait répondre ni aux conditions du genre ni même aux intentions de l'auteur que d'en prendre tous les détails au pied de la lettre.

L'explication que l'auteur donne des démêlés internes qui ensanglantent l'Orim est sommaire, mais il faudrait pour la rendre satisfaisante, recourir à des digressions historiques et politiques rebutantes dans un reportage destiné au grand public. Les lecteur de ce livre croiront qu'on ne saurait se risquer en Bulgarie sans tomber dans les rets de la Sainte-Vehme macédonienne. Qu'ils se rassurent : la vie balkanique a heureusement d'autres aspects, et le respect de l'étranger non balkanique est un dogme non seulement du commun des citoyens, mais même du terrorisme dans la Péninsule.

Albert Londres conclut qu'il n'est pour mettre fin à ces mœurs sauvages qu'une solution : la formation d'un Etat

sud-slave allant de l'Adriatique à la Mer Noire et englobant Slovènes, Croates, Serbes, Bulgares et Macédoniens.

C'est évidemment une solution à retardement; avant de la voir poindre à l'horizon international, il est possible, du train dont vont les choses, que les frères ennemis de l'Organisation macédonienne se soient éliminés de la scène politique par voie de trucidation mutuelle.

M. Marcovitch, ancien ministre, a été délégué de la Yougoslavie à la conférence préparatoire du **désarmement.** Il reproduit dans son livre un certain nombre de déclarations, de discours, de rapports et d'articles, qui touchent à tous les aspects de la politique extérieure yougoslave.

Si la partie qui concerne l'organisation de la sécurité et les moyens de prévenir la guerre est d'un intérêt surtout rétrospectif, par contre l'énoncé des principes directeurs de la politique yougoslave garde toute sa valeur d'actualité. Il nous montre cette politique cherchant en France son appui principal, fidèle à ses alliés de la Petite Entente et profondément attachée à l'organisation de la paix, « but direct, dit-il, seul admissible de la politique extérieure contemporaine ».

La politique de la Serbie d'avant-Guerre était essentiellement nationaliste et tendue vers l'idée de libération et d'union du peuple yougoslave. C'était un problème dynamique : elle avait pour objet de préparer ou de faciliter certains changements dans l'ordre international existant au profit de la nation serbe.

La politique de la Yougoslavie a au contraire une allure conservatrice, un caractère statique : elle ne vise qu'au maintien de l'intégrité nationale réalisée au prix de sacrifices immenses.

Rien de plus simple, en apparence, que cette position, naturellement ordonnée vers une politique de paix et de désintéressement. Mais elle se complique du fait que certains voisins de la Yougoslavie aspirent à un changement de l'état de choses actuel. Et de plus, alors que l'ancienne Serbie n'avait d'intérêts que balkaniques, la Yougoslavie est partiellement engagée dans les affaires de l'Europe centrale et dans les rivalités méditerranéennes.

M. Marcovitch montre les efforts patients poursuivis par son pays pour améliorer les rapports avec les autres Etats. Il souligne non sans raison le caractère de continuité, d'anonymat pourrait-on dire, de la diplomatie yougoslave sous des ministres des Affaires étrangères de filiations politiques différentes ou opposées.

Il termine sur un exposé du problème revisionniste. « Seules, dit-il, les demandes de revision qui se basent sur des situations tout à fait nouvelles pourraient se réclamer de l'artice 19 du Pacte. Toute autre demande rentre dans la catégorie des prétentions politiques qui n'ont rien de commun avec l'article 19 ni avec le droit international, et que les gouvernements intéressés auront à réaliser par les moyens politiques. »

Livre substantiel, où le sens juridique de l'auteur s'allie à un effort d'intelligente objectivité.

Si les bureaux du Ministère du Commerce ne sont pas éclairés sur **la Tchécoslovaquie,** ce n'est certes pas la faute du Dr Lucien-Graux qui, pour rendre compte d'une mission dont ce département l'a chargé, a publié un énorme in-4°, où sont présentés, à grand renfort de statistiques, tableaux, citations, etc., tous les aspects de la vie économique tchécoslovaque. On ne dira plus que les « missions à l'étranger » ne sont que prétextes à offrir des parties d'agrément à quelques privilégiés. Faut-il rappeler ici que M. Lucien-Graux a été chargé de missions analogues en Turquie, en Roumanie, au Maroc, en Grèce? En parcourant son rapport sur la Tchécoslovaquie, on s'explique la fidélité avec laquelle la faveur officielle s'exerce à son endroit. C'est une véritable encyclopédie : économie sous tous ses aspects, politique, histoire, géographie, folklore, ethnographie, littérature, théâtre, musique, etc., sans oublier l'armée tchécoslovaque pendant la guerre, M. Lucien-Graux passe tout en revue, plutôt à la manière d'un compilateur que d'un observateur, mais avec une conscience et un souci du détail dignes de tout éloge. J'apprécie en particulier un trait bien rare dans ce genre d'ouvrages : l'impeccable transcription des noms étrangers.

Les remerciements aux personnes qui de près ou de loin l'ont aidé à se documenter ne tiennent pas moins de sept

grandes pages, et les éloges dont il les rehausse montrent en tout cas que l'auteur n'est pas un ingrat.

Après des conclusions substantielles et une « conclusion des conclusions », le Dr Lucien-Graux termine son livre par une excellente bibliographie de 76 pages. Ne serait-ce que pour cette bibliographie, ce volume un peu indigeste, mais probe, mériterait la plus honorable des mentions.

ALBERT MOUSSET.

§

Le livre de M. Salvemini : **Mussolini diplomate,** est vraiment admirable. A une documentation d'une abondance et d'une précision qui ne laissent rien à désirer, l'auteur a joint une grande clarté d'exposition et une hauteur de vues dignes du sujet. Certes, il aime toujours l'Italie en patriote ardent, mais il a compris que le patriotisme aujourd'hui doit être subordonné aux droits de l'humanité, que les maux du passé sont venus en grande partie de ce que les hommes ne pouvaient alors les comprendre (ou tout au moins en tenir suffisamment compte) et que l'heure est venue de faire entrer dans la réalité des actions la pratique de la solidarité internationale. De là, la perfection de son exposé que je vais essayer de résumer.

En août 1914, lorsque la Grande Guerre éclata, Mussolini était un socialiste révolutionnaire antipatriote à la Gustave Hervé. « On nous demande de pleurer sur la Belgique martyrisée, écrivit-il alors; ce n'est là qu'une comédie sentimentale mise en scène par la France et la Belgique. » Mais, en octobre 1914, Mussolini changea brusquement de parti, passa à l'interventionnisme et, « aidé par les subsides du gouvernement français », fonda *Il Popolo d'Italia.* Il resta cependant internationaliste à la Mazzini jusqu'en 1919, mais alors il passa au nationalisme le plus exalté. Néanmoins, en 1919 et 1920, il y mêlait encore les aspirations vers une révolution prolétarienne. La fin de l'entreprise d'Annunzio à Fiume le décida à les abandonner; il y préluda par un voyage en Allemagne; quand il en revint, il revendiqua « sa part de responsabilité morale » dans le massacre d'un pacifique cortège allemand à Botzen et dans les coups de sifflet

qui accueillirent la mission militaire française à Venise. Devenu Duce, Mussolini annonça le 16 novembre 1922 qu'il allait « imposer » aux Alliés ce courageux et sévère examen de conscience que ceux-ci n'avaient pas osé faire depuis l'armistice ». A cette époque, Poincaré cherchait à faire adopter son plan de « garanties productives ». Bonar Law s'y opposait. Pour brouiller la France et l'Angleterre, Mussolini, à l'opposé de son prédécesseur, encouragea Poincaré. « La France est mécontente de sa paix et elle a raison », déclara-t-il le 18 novembre au *Matin*. Le 22 novembre suivant, il dit de même : « L'Allemagne est en état de payer et il faut par conséquent l'y contraindre. » A la Conférence de Paris, en janvier 1923, Bonar Law fit des propositions qui équivalaient à l'annulation réciproque des dettes. Mussolini se joignit à Poincaré pour les refuser. Poincaré occupa alors la Ruhr et la presse italienne put annoncer « que l'entente cordiale franco-anglaise était brisée, que le Duce avait acquis une position d'arbitre » et qu'il allait développer le « plan grandiose » jusqu'alors tenu caché dans les profondeurs de son esprit. En janvier 1923, ce plan fut officiellement dévoilé; il s'agissait de rapprocher la France de l'Allemagne et de créer un « blocus continental » dans lequel il n'y aurait pas de place pour la « perfide Albion ». Mais cet étalage d'anglophobie ne dura qu'un instant, le temps de persuader à Poincaré que l'Italie ne prendrait pas auprès de l'Angleterre la place qu'abandonnerait la France, et les desseins fascistes prirent aussitôt après une autre direction.

Précédemment, Mussolini s'était décidé à faire ratifier par le Parlement les accords complémentaires du traité de Rapallo avec la Yougoslavie. En le demandant, le 19 novembre 1922, il avait cru devoir rappeler « que les traités ne sont pas éternels ». Aussi l'atmosphère « resta-t-elle trouble entre l'Italie et la Yougoslavie pendant toute la première moitié de 1923, et quand au mois d'août la flotte italienne, massée à Tarente, reçut l'ordre de lever l'ancre, ses équipages crurent aller à la conquête de la Dalmatie : il s'agissait d'occuper Corfou. »

Cette entreprise mettait à profit un événement imprévu que la réunion de la flotte avait précédé : le 27 août, des

inconnus avaient massacré en territoire grec le général Tellini, trois autres Italiens et un Albanais. Le 29, Mussolini réclama à la Grèce la punition des coupables et 50 millions de lires, et comme elle discutait ces conditions, fit le 31 bombarder et occuper Corfou : il y eut près de 100 victimes dans la population civile. Mais, comme Tellini voyageait comme mandataire de la Conférence des Ambassadeurs, celle-ci (et ensuite la Société des Nations) intervinrent et demandèrent à la Grèce des réparations beaucoup plus modestes. Mussolini déclara qu'il n'acceptait pas l'ingérence de cette Société : « il irait jusqu'à ce que l'Italie refuse d'en faire partie »; la presse fasciste protesta contre l'ingérence d'une Société « dont l'internationalisme ultra-bourgeois est au service de l'Angleterre ». Mais ,le 2 septembre, l'ambassadeur britannique à Rome fit à Mussolini une « communication amicale » dont la teneur est restée inconnue. « Elle eut pour effet de liquider l'incident » : le 12 septembre, Mussolini annonça qu'il évacuerait Corfou le 27, ce qu'il fit. De nombreux fascistes demandèrent alors que l'Italie se retirât de la Société des Nations; un des porte-parole de Mussolini expliqua que ce serait fort dangereux; au contraire, en y restant, elle pourrait, « à l'occasion, en précipiter la fin ».

Le 15 septembre 1923, Primo de Rivera accomplit son pronunciamiento. Mussolini s'efforça d'en profiter. Il invita Alphonse XIII à venir à Rome où celui-ci, en novembre, présenta Primo à Victor-Emmanuel comme « son Mussolini à lui ».

Les Fascistes bien informés chuchotèrent qu'on avait signé un accord secret, par lequel Mussolini s'était assuré, en cas de guerre, l'aide de la marine espagnole et le droit d'utiliser les bases navales de l'Espagne : cet accord n'existait que dans leur imagination... La politique espagnole demeura liée à celle de la France et de l'Angleterre... On en eut la preuve le 18 décembre 1923, quand l'Angleterre, la France et l'Espagne signèrent un accord qui, réglementant l'administration de Tanger, en écartait l'Italie. Mussolini protesta contre l'exclusion.

Mussolini n'avait pas encore adopté le plan de politique extérieure qu'il poursuivra plus tard; aussi, en janvier 1924, se rapprocha-t-il de la Yougoslavie : Pachitch et Nintchitch

vinrent à Rome, et le 27 janvier y signèrent un traité annexant la ville Fiume à l'Italie et son territoire à la Yougoslavie. « C'était céder à la Yougoslavie plus que Sforza ne lui avait cédé à Rapallo. »

Le 22 juillet 1924, Mac Donald constitua le premier Cabinet travailliste; le 1er février, il reconnut *de jure* le gouvernement des Soviets. Mussolini en fit aussitôt autant, l'utilisation de la Russie d'abord contre les alliés de la France et ensuite contre l'Allemagne est un des facteurs de sa politique.

Saboter la Société des Nations en est un autre. En septembre 1924, Mac Donald avait signé le Protocole de Genève. Peu après, il fut remplacé par les conservateurs. Austen Chamberlain, leur ministre des Affaires Etrangères, « se précipita à Rome » (6-12 décembre) et s'y mit d'accord avec Mussolini pour « ensevelir le Protocole ». Ce fut le commencement d'une entente qui conduisit, en décembre 1925, au sujet de l'Abyssinie, à des accords anglo-italiens dont la France était exclue, ce qui était contraire à une convention de 1906.

En février 1926, Mussolini menaça les Allemands au sujet de l'intérêt qu'ils manifestaient pour leurs 300.000 compatriotes du Tyrol méridional. En avril suivant, il alla visiter la Tripolitaine, et ce fut l'occasion pour la presse fasciste d'énumérer des prétentions allant du Maroc à Byzance. A ce moment, l'Angleterre avait des discussions avec la Turquie au sujet des frontières de l'Iraq : Lloyd George et Poincaré exprimèrent simultanément l'opinion que l'Italie aurait raison de coloniser la Turquie; aussi dans ce dernier pays avait-on cru, quand Mussolini alla à Tripoli, qu'il était parti pour la Turquie. Inquiet, Kemal signa le 5 juin 1926 un traité par lequel il accepta l'inclusion de Mossoul dans l'Iraq, moyennant l'assurance que l'Angleterre s'engageait à empêcher pendant dix ans toute agression contre la Turquie. Chamberlain profita ainsi de la crainte qu'inspirait Mussolini. Simultanément, le Parlement de Belgrade rejeta les conventions techniques (dites de Nettuno) complétant le traité de janvier 1924; une convention militaire roumano-polonaise et ensuite un traité d'alliance franco-roumain furent signés. Mussolini y répliqua par un traité avec l'Espagne, par son

discours du 8 août 1926 (où il divisa les nations en satisfaites [donc conservatrices] et en non-satisfaites [donc révolutionnaires]), par un traité avec l'Albanie (27 nov.) et par un autre avec la Hongrie (5 avril 1927). Mais ces traités n'avaient guère de valeur tant que subsistait l'inimitié italo-allemande. A un correspondant du *Tag*, Mussolini indiqua le 28 avril 1928 la condition qu'il mettait à une alliance avec l'Allemagne : il faudrait « qu'elle cesse de porter un intérêt sentimental à 200.000 Allemands du Tyrol méridional » ; le 2 juillet, Mgr Seipel fit la déclaration demandée, et elle fut souscrite vers le 24 par Hitler, mais le gouvernement allemand n'a rien conclu jusqu'à présent; aussi, le projet d'union douanière austro-allemande ayant été rendu public, M. Grandi fit-il des réserves à son sujet, disant « qu'il pourrait préparer les voies à des possibilités exclues par les traités et par lesquelles l'équilibre de l'Europe centrale et orientale serait gravement compromis ». L'Autriche est le point au sujet duquel l'entente n'est peut-être pas encore complète entre Hitler et Mussolini :

La Petite Entente, dit M. Salvemini, ne peut plus compter sur la solidarité de l'Italie dans le cas où elle voudrait s'opposer à une restauration des Habsbourg en Hongrie et en Autriche, préparée par le Réveil Magyar et les cléricaux fascistes autrichiens... Mussolini et ses amis sont devenus croatophiles : Autriche-Hongrie-Croatie-Slovénie sont les quatre perles de la couronne que Mussolini offrirait aux Habsbourg restaurés; la presse fasciste parle systématiquement de la Yougoslavie comme d'un pays destiné à être démembré...

La part de l'Italie serait la région côtière jusqu'aux Alpes Dinariques; c'est ce que porte la carte d'immatriculation des étudiants fascistes; pendant le discours de Mussolini du 25 octobre 1931, on promenait dans la foule un écriteau portant : *Ou la Dalmatie, ou la mort!*

Avec une passion croissante, les allusions de Mussolini visent une guerre, et en particulier contre la France. Mais il y a des indices qu'à l'origine il se serait contenté (au moins momentanément) de certaines concessions, et en particulier du transfert du mandat syrien à l'Italie; mais M. Poincaré n'a pas su comprendre l'intérêt que nous avions à lui céder

sur ce point; le 30 novembre 1928, il « eut *la malencontreuse idée* de faire observer à la Chambre des Députés que si la France abandonnait le mandat sur la Syrie, *une autre nation à tendances impérialistes* pourrait se substituer à elle ». M. Poincaré ne pouvait cependant pas ne pas comprendre que nous n'avons qu'un mandat en Syrie et que, s'il ne nous est pas enlevé par une guerre (nous sommes hors d'état de le défendre), il cessera de bonne heure de nous être renouvelé par la Société des Nations!

Différant un peu par son plan de l'ouvrage de M. Salvemini, celui de M. Silvio Trentin, **Le Fascisme à Genève,** est tout aussi remarquable et aboutit aux mêmes conclusions. Extrayons-en le récit d'un incident caractéristique du machiavélisme de Mussolini : en 1919, la France et l'Italie avaient conclu une convention d'émigration; brusquement, en 1929, l'émigration fut interdite.

Le gouvernement fasciste, dit M. Trentin, en vint à prétendre (en violation de la convention de 1919) que toute demande d'embauchage serait adressée aux autorités italiennes sans aucune spécification nominative, de sorte que fût réservée au gouvernement lui-même la faculté de désigner à son gré l'émigrant digne de quitter la patrie... Le gouvernement français encouragea sur-le-champ l'émigration polonaise, belge, russe, si bien qu'il put satisfaire aux besoins de ses marchés. Ce fut le moment attendu par le fascisme pour exploiter, *aux fins de sa campagne antifrançaise,* la détresse des innombrables chômeurs qui attendaient impatients le permis d'émigrer. Au mois d'août 1930, les Préfets reçurent soudain l'ordre de délivrer sans enquête le passeport à tout travailleur qui l'aurait demandé pour se rendre en France. Quelques jours après, des trains chargés d'émigrants arrivèrent à Modane et à Vintimille... Les autorités françaises, prises au dépourvu, furent obligées bien vite d'opposer un barrage...

Mussolini fut tellement satisfait qu'il ne sut pas résister à la tentation de s'en vanter au Sénat : « ...13 août. Une date, vous direz. Oui, c'est une date comme toutes les autres, au fond. Mais le 13 août est la date d'une dépêche que j'ai envoyée à tous les Préfets... pour qu'il fût délivré sur-le-champ le plus grand nombre possible de passeports pour l'étranger... Il s'était créé en Italie un état d'esprit singulier contre lequel il fallait réagir. Beaucoup de gens, de bonne foi, croyaient qu'ici c'était l'enfer... Eh bien! cette mesure à laquelle je viens de faire allusion a donné des

résultats au cent pour cent... Aujourd'hui, plus nombreux sont ceux qui rentrent que ceux qui sortent. Des dizaines de milliers d'individus sont parfaitement guéris. »

Bien radicales sont les conclusions de M. Mario Bergamo dans : **La France et l'Italie sous le signe du Latran** : « Le peuple italien doit *fare da sè*, à tout prix, la République libre et laïque... Triomphe de la révolution sur le coup d'Etat, elle sera à l'avant-garde en Europe. » Le livre est curieux, bourré de citations et mérite d'être lu.

ÉMILE LALOY.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Archéologie, Voyages

Jean Ajalbert : *Auvergne;* Albin Michel. 15 »

Charles Delchevalerie : *Autour du Perron,* images liégeoises. Avec des illustr.; L'Eglantine. » »

Maurice Laporte : *Quand j'étais flibustier.* Avec 13 photographies h. t.; Nouv. Librairie franç. 12 »

Esotérisme et Sciences psychiques

Ph. Encausse : *L'œuvre de Papus.* Liste complète et inédite des ouvrages de Papus (D[r] Encausse). Articles, commentaires, livres, revues; Ph. Encausse, 60, boulevard de Clichy, Paris. » »

Philippe Encausse : *Papus (Docteur Gérard Encausse) sa vie, son œuvre.* Documents inédits sur Philippe de Lyon, maître spirituel de Papus. Opinions et jugements. Portraits et illustrations; Edit. Pythagore. 10 »

Ethnographie, Folklore

Henri Brocher : *Le mythe du héros et la mentalité primitive;* Alcan. 12 »

Finances

Raymond Patenôtre : *La crise et le drame monétaire.* Préface de Joseph Caillaux; Nouv. Revue franç. 12 »

Gastronomie

M. et G. Constantin-Weyer : *Les secrets d'une maîtresse de maison.* Couverture, bandeaux et culs-de-lampes par Paul Devaux; Rieder. 30 »

Histoire

A. de Montzon : *Napoléon.* Illust. de Lelec; Nathan » »

Littérature

Octave Aubry : *L'impératrice Eugénie et sa cour.* Avec 4 pl. h. t. en héliogravure; Flammarion. 3 75

Hector Berlioz : *Souvenirs de voyages,* recueillis et préfacés par J. G. Prodhomme. Avec des illustrations; Tallandier. 25 »

Jean Bodin : *La réponse de Jean*

Bodin à M. de Malestroit, 1568, nouvelle édition publiée avec une introduction et des notes et trois fac-similés de l'édition originale par Henri Hauser; Colin. 25 »

Jacques Boulenger : *Les Tuileries sous le Second Empire.* Avec 2 h. t. et 2 plans; Calmann Lévy. 15 »

René Crevel : *Le Clavecin de Diderot;* Edit. Surréalistes. 10 »

Marie-Thérèse Gadala : *Ombres ;* Revue Mondiale. 12 »

Myriam Harry : *Trois ombres ;* J. K. Huysmans. Jules Lemaître. *Anatole France;* Flammarion. 12 »

Horace : *Satires.* Texte établi et traduit par François Villeneuve; Belles-Lettres. 25 »

L'Empereur Julien : *Œuvres complètes.* Tome I, 1re partie : *Discours de Julien César.* Texte établi et traduit par J. Bidez ; Belles-Lettres. 40 »

Jean Kochanowski : *Chants,* traduits du polonais avec une introduction et un commentaire par Jacques Langlade; Belles-Lettres. » »

Jacques Langlade : *Jean Kochanowski, l'homme, le penseur, le poète lyrique;* Belles-Lettres. » »

Pierre Lasserre : *La jeunesse d'Ernest Renan,* histoire de la crise religieuse au XIXe siècle. III : *L'initiation philosophique d'Ernest Renan;* Calmann-Lévy. 20 »

Raymond Las Vergnas : *Le chevalier Rutlidge « gentilhomme anglais », 1742-1794;* Champion. » »

Raymond Las Vergnas : *W. M. Thackeray,* 1811-1863, *l'homme, le penseur, le romancier;* Champion. » »

Capitaine Lux : *L'Evasion du capitaine Lux,* 1910-1912, racontée par son auteur. Préface du général Hirschauer. Avec des gravures et des fac-similés; les Œuvres représentatives. 12 »

André de Maricourt : *Ce bon abbé Prévost, l'auteur de « Manon » ;* Hachette. 12 »

Andrée Mégard-Gémier : *Et l'on revient toujours...,* souvenirs d'une comédienne. Avec 6 gravures h. t.; Malfère. 15 »

Comtesse de Noailles : *Le livre de ma vie;* Hachette. 15 »

Pierre de Nolhac : *Marie-Antoinette à Versailles.* Avec 4 pl. h. t. en héliogravure; Flammarion. 3 75

Giovanni Papini : *Gog,* traduit de l'italien par René Patris; Flammarion. 12 »

Maurice Perrot : *Prisonniers et fugitifs,* épisodes d'histoire; Perrin. 15 »

Louise de Ridder-Barzin : *Le pessimisme de Thomas Hardy ;* Revue de l'Université, Bruxelles. » »

Georges Rocal : *Léon Bloy et le Périgord,* illustrations de Julien Saraben; Floury. » »

C. A. Sainte-Beuve : *Port-Royal.* Tome X : *Tables analytiques et chronologiques* établies par René-Louis Doyon. Avec un portrait de Sainte-Beuve et des illustrations; La Connaissance. » »

Herbert King Stone : *Les vers de Thibaud de Marly,* poème didactique du XIIe *siècle,* publié intégralement pour la première fois, avec une introduction, des notes et un glossaire; libr. Droz. » »

Ouvrages sur la guerre de 1914-1918

Henry Bordeaux : *Le fort de Vaux* 1916. Avec 4 pl. h. t. en héliogravure; Flammarion. 3 75

Lieutenant-colonel M. Larcher : *Le 1er Corps à Dinant, Charleroi, Guise.* Avec 21 croquis; Berger-Levrault. 15 »

Benito Mussolini : *Mon journal de guerre,* traduit par Eugène Bertaux; Edit. du Cavalier. 12 »

Jacques Seydoux : *De Versailles au Plan Young.* Réparations. Dettes interalliées. Reconstruction européenne. Publié par Jacques Arnavon et Etienne de Felcourt. Préface de François-Charles Roux; Plon. 36 »

Société de l'Histoire de la guerre: *La politique extérieure de l'Allemagne,* 1870-1914, documents

officiels publiés par le Ministère allemand des Affaires étrangères. Tome XVII : *30 juillet 1899-28 janvier 1900*, traduit par J. Molitor; Costes. » »

Poésie

Paul André : *L'espoir blessé* ; Messein. 6 »

Jean Dacher : *Le parfum des fleurs fauves*. Lettre-préface de la duchesse de Rohan; Messein. 6 »

Louis de Gonzague-Frick : *Vibones;* Figuière. 7 »

Henri Maugis : *L'âme de la France à travers ses grands poètes*, sonnets; Lemerre. 15 »

Comte de Mougins-Roquefort : *Reflets roses et mauves*. Préface d'Emile Ripert; Revue des Poètes, Perrin. 9 »

Politique

Abel Combarieu : *Sept ans à l'Elysée avec le président Emile Loubet. De l'affaire Dreyfus à la conférence d'Algésiras*, 1899-1906; Hachette. 30 »

Vladimir Pozner : *U. R. S. S.* Présentation de Luc Durtain. Avec 128 h. t. et une carte. (Coll. *L'Europe vraie*); Les Œuvres représentatives. 25 »

Stresemann : *Six années de politique allemande. Les papiers de Stresemann*. II : *Locarno et Genève*, 1925-1926, traduction de Henri Bloch et Paul Roques. Avec 9 gravures h. t.; Plon. 36 »

Questions médicales

Dr A. Hemmerdinger : *La fin du martyre de l'obèse*. Préface du docteur Victor Pauchet; Edit. Oliven. 7 50

Questions militaires et maritimes

Claude Farrère et Paul Chack : *Deux combats navals 1914*. Avec 4 pl. h. t. en héliogravure ; Flammarion. 3 75

Ministère de l'Intérieur. Direction de la Sûreté générale, 4e bureau. Défense nationale : *Annexes à l'instruction pratique sur la défense passive contre les attaques aériennes du 25 novembre 1931*; Berger-Levrault. » »

Jean Pichon : *Sur la route des Indes un siècle après Bonaparte*. Préface de M. le maréchal Franchet d'Esperey. Avec de nombr. illustr.; Soc. d'éditions géographiques, maritimes et coloniales. 30 »

Questions religieuses

*** : *L'Eglise catholique en France*. (Le pouvoir temporel. L'abolition du pouvoir temporel. La nonciature. L'Eglise de France. La nomination des évêques. Les évêques de France. Le clergé français. L'apostolat. L'instruction religieuse. L'enseignement chrétien. L'éducation chrétienne. Le clergé et les œuvres. Le clergé et la question sociale. Le clergé et la politique intérieure. Le clergé et la politique extérieure. Les laïcs et l' « Action catholique »; Mercure de France. 12 »

Roman

Gabriel Audisio : *Les Augures* ; Nouv. Revue franç. 13 50

Guy Barody : *Le beffroi merveilleux;* Messein. 6 »

André Chancerel : *La maison sur le port;* Conard. 12 »

Magdeleine Chaumont : *La grande chérie;* Albin Michel. 15 »

Courths-Mahler : *Le talisman de la Rami;* Flammarion. 12 »

Maxime Gorki : *La vie de Klim Samguine*. I : *Klim l'enfant*, tra-

duit du russe par Michel Dumesnil de Gramont; Rieder. 15 »

Marcel Hamon : *Le signe de Saturne;* Malfère. 12 »

Basile Ianowski : *Sachka l'enfant qui a faim,* traduit du russe par Mme E. Gaebelé-Cekanovski ; Edit. des Portiques. » »

Maïna Jablonska : *Sophie et le faune,* contes très divers sur un sujet unique : l'accouchement ; Figuière. 12 »

Louis Pergaud : *Œuvres de Louis Pergaud.* I: *De Goupil à Margot;* Mercure de France (Bibliothèque choisie). 25 »

Henri Pollès : *Sophie de Tréguier;* Nouv. Rev. franç. 15 »

John Russell : *Vagabonds du Pacifique,* traduit de l'anglais par Marc Logé; Denoël et Steele. » »

André Salmon : *Caporal Valentine;* Emile Paul. 12 »

Geoffroy Scott : *Le portrait de Zélide,* traduit de l'anglais par Philippe Nel. Préface de André Maurois; Nouv. Revue franç. 15 »

Baronne Marie Surcouf : *La coupe de jade;* Figuière. 12 »

Max du Veuzit : *Petite comtesse;* Tallandier. 12 »

Noël Vindry : *Le loup du Grand-Aboy* (Coll. *Les chefs-d'œuvre du roman d'aventures*) ; Nouv. Revue franç. 7 50

Sciences

Emile Borel et Robert Deltheil : *La géométrie et les imaginaires.* Avec des figures; Albin Michel. 20 »

Louis de Broglie : *Théorie de la quantification dans la nouvelle mécanique;* Hermann. 70 »

Jacques Lafitte : *Réflexions sur la science des machines* (*Cahiers de la Nouvelle journée,* n° 21) ; Bloud et Gay. » »

Héloïs Ollivier : *Cours de physique générale.* Tome II : *Acoustique et Optique;* Hermann. 100 »

Sociologie

Eugène Duthoit : *L'économie au service de l'homme;* Flammarion. 12 »

Ferdinand Fried : *La fin du capitalisme,* traduit de l'allemand par Jean Brunnen. Préface de Daniel Halévy; Grasset. 15 »

Henri Moro : *La dépendance internationale.* Préface de M. Albert Thomas. (*Encyclopédie Pax,* sous la direction de J. de Romanet-Beaune. IIIe partie : *Mémoires et documents relatifs au problème de la coopération économique*) ; Victor Attinger. » »

Théâtre

Marguerite Duterme : *Les Egarés,* pièce en 4 actes; Libr. Théâtrale. 12 »

Varia

Charles Boucaud : *Pax romana.* Tome I : *L'Ordre romain et le droit des gens.* Préface de M. J. Barthélémy. (*Encyclopédie Pax,* sous la direction de J. de Romanet-Beaune. 1re partie : *Mémoires et documents relatifs au problème de la S. D. N.*); Victor Attinger. » »

A. Rastoul : *L'Internationale universitaire et la coopération intellectuelle au moyen âge.* Lettre-préface de M. Charléty. (*Encyclopédie Pax,* sous la direction de J. de Romanet-Beaune. 2e partie : *Mémoires et documents relatifs au problème de la Coopération intellectuelle*) ; Victor Attinger. » »

M. Wargnier : *Vers la vie heureuse. Le bonheur en soi. La joie autour de soi;* Edit. Oliven. 7 50

MERCVRE.

ÉCHOS

L'inauguration du monument Louis Pergaud. — Prix littéraires. — Prix Moréas. — Assemblée générale de la Société J.-K. Huysmans. — A propos de jumeaux. — Les Amis de la Prononciation française du latin. — La Société Chateaubriand. — Arthur Meyer et Blanche d'Antigny. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

L'inauguration du monument Louis Pergaud causera dans Besançon une grande émotion. Elle est fixée au dimanche 19 juin prochain. Le bronze est exécuté d'après le petit moule pétri par Antoine Bourdelle quelque temps avant sa mort.

C'est dans la splendide promenade Micaud — anciennement *Ile des prés de champ* — sous des dômes de verdure, sur les bords du Doubs, que le monument sera installé, non loin du barrage où Pergaud voulut, en 1904, « faire une fausse sortie... »

Tout proches, se découvrent le fort désaffecté de Beauregard (Deubel fut pensionnaire à l'hôtel qui porte ce nom de Beauregard) et le Mont de Bregille; au-dessous la gare de la Mouillère, où la voie ferrée conduit vers le village natal de l'auteur de *La Guerre des Boutons*. A droite, sur l'autre rive, se profile majestueusement la citadelle, établie sur l'immense pente rocheuse qui domine la ville.

L'œuvre d'Antoine Bourdelle est mâle et nerveuse. Mais quelle pensée nous requiert! Au pied de la statue, on voit un crâne, une main décharnée qui presse une banderole, simulacre d'une faux où s'inscrit le vieux dicton :

Comtois, rends-toi!

La mort appelle le soldat; elle l'attire. A l'exemple de ses aïeux, Louis Pergaud, nature belliqueuse, ne voulait point se rendre. De ses mains défaillantes, il tient encore le symbole transmis par les générations et tente de l'étreindre contre son cœur.

Il ne s'est pas rendu :

Nenny, ma foi!

Et il est mort.

Voilà ce que le maître statuaire a exprimé. Le fronton est décoré d'une Margot, d'un Goupil, d'un Miraut, voire de Lisée et de Migue la Lune.

M. Georges Lecomte, de l'Académie française, aura l'honneur de remettre le monument au nom du Comité Louis Pergaud, dont il fut le très dévoué président, à la ville de Besançon. M. Charles Siffert, maire, le remerciera. Puis l'auteur des *Croix de bois*, M. Roland Dorgelès, sera l'interprète de tous les Ecrivains anciens

combattants; M. André Dumas parlera au double titre de vice-président de la Société des Gens de Lettres et d'ancien président des Poètes français. Et ce sera M. Lucien Descaves, de l'Académie Goncourt, qui nous dira, cœur fidèle, les raisons d'aimer et de nous souvenir de Louis Pergaud. Nous entendrons aussi M. Jean Vignaud, président de l'Association de la Critique littéraire; M. Louis Raveton, le bon camarade de notre romancier au front, président des Anciens combattants des 366e et 166e d'infanterie. M. François Labour, président du Conseil municipal de Paris, représentant la Ville.

Enfin, MM. Julien Durand, ministre du Commerce, et Jeanneney, président du Sénat, compatriotes et admirateurs de Pergaud, présideront à l'inauguration du monument.

Un banquet (1), composé des mets et des vins du terroir, se tiendra immédiatement après la cérémonie, au Palais du Gourmet. Le menu, très original, sortira des presses de l'Ecole municipale Estienne : en frontispice, les armes de la Franche-Comté, gravure sur bois, en trois couleurs. Un portrait remarquable de Pergaud, d'après un crayon d'Esmond Rocher, gravé sur bois, sépia, figurera au-dessus du menu proprement dit. Une carte des Armées, envoyée par le sous-lieutenant L. Pergaud à un ami, sera donnée, en fac-similé, recto et verso. Et, pour terminer, on lira deux extraits de lettres inédites de l'ancien élève-maître (1901) et de l'instituteur (1907), qui sont significatifs du tempérament et du caractère du futur écrivain, qui jusqu'alors n'avait vécu que dans le pays comtois. — CH. L.

§

Prix littéraires. — M. Jules Romain ayant abandonné le bénéfice du prix populiste (5.000 fr.), celui-ci a été attribué à M. Jean Pallu (*Port d'Escale*).

Le prix de littérature régionaliste a été attribué à M. J. de Pesquidoux.

Le prix des Vignes de France (10.000 francs) a été partagé entre MM. Paul Fort et Antonin Perbost.

Le prix de la Renaissance (6.000 francs) a été décerné à Léon Paul Fargue, pour son livre : *D'après Paris*.

Les Bourses de la Fondation Blumenthal pour la littérature ont été ainsi réparties : Fernand Lot, Gaston Poulain et Eugène Dabit, chacun 20.000 francs.

(1) Les souscriptions au banquet (prix : 30 francs, par chèque postal), doivent être adressées tout de suite au secrétariat général de l'hôtel de ville de Besançon, qui délivrera les cartes.

§

Le Prix Moréas 1932 est de cinq mille francs. Il sera décerné dans la première semaine de décembre. Il ira soit à un recueil de vers lyriques, soit à une pièce de théâtre en vers parus en librairie entre le 1er janvier 1931 et le 15 octobre 1932 (date extrême pour l'envoi des ouvrages). Ceux-ci doivent être adressés, en un exemplaire, à chacun des membres du jury, lequel n'est d'ailleurs pas astreint à choisir le lauréat parmi les auteurs des ouvrages présentés. Un exemplaire devra être également envoyé à M. Jean Faye (2, rue Guynemer, VIe), exécuteur testamentaire de Moréas.

Rappelons que le Jury se trouve ainsi composé :

Président : M. Henri de Régnier, 24, rue Boissière (16e).

Secrétaire : M. Marcel Coulon, 2, Place de la Calade (Nîmes).

Membres :

M. André Dumas, 43, avenue de Saint-Mandé (12e).

M. André Fontainas, 21, avenue Mozart (16e).

M. Paul Fort, 34, rue Gay-Lussac (5e).

M. Fernand Gregh, 29, rue de Boulainvilliers (16e).

M. Sébastien-Charles Leconte, 10, rue Copernic (16e).

M. Alfred Poizat, 10, square Delambre (14e).

M. Ernest Raynaud, 14, villa Collet (14e).

M. Paul Valéry, 40, rue de Villejust (16e).

Pour tous renseignements, s'adresser au secrétaire.

§

Assemblée générale de la Société J.-K. Huysmans. — L'Assemblée générale pour 1932 de la Société Huysmans a eu lieu sous la présidence de M. Lucien Descaves, en présence de Mme Anne Armandy, MM. Henri Bachelin, Jean de Beaulieu, Victor Brayat, Guy Chastel, Mme Le Conte, MM. Léon Deffoux, Max Descaves, Pierres Descaves, Pierre Dufay, Pierre Galichet, M. et Mme Maurice Garçon, MM. Marc Girault, Charles Grolleau, Pierre Guérin, Mme Myriam Harry, MM. Charles Jonas, Jouvin, Pierre Lambert, Gabriel-Ursin Langé, Frédéric Lefèvre, Mme Juliette Lermina-Flandre, M. et Mme Pierre Lièvre, MM. Albert Marois, Henri Martineau, Louis Massignon, le chanoine Mugnier, Georges Normandy, Oulmann, M. et Mme Paulhan, MM. Charles Perron, Sheridan et Mme Sheridan, M. André Thérive, Mme Marcelle Tinayre, M. Alfred Vallette, Mme Wirtz-Davian, M. Emile Zavie.

Dans le discours qu'il a prononcé à l'issue de la réunion,

M. Lucien Descaves a tout d'abord évoqué le souvenir des amis et admirateurs de Huysmans qui sont morts depuis la dernière assemblée : Octave Uzanne, Ronald Davis, M. et Mme Léon Leclaire.

Une lettre du notaire a appris à M. Lucien Descaves que les manuscrits d'Huysmans que possédait M. Léon Leclaire avaient été offerts par sa femme à la Bibliothèque Nationale.

Parlant des autographes d'Huysmans, M. Lucien Descaves s'est exprimé ainsi :

Il n'y a pas trop d'une vigilance comme la nôtre pour s'opposer, conformément aux dernières volontés d'Huysmans, à la publication de sa correspondance inédite par les marchands dans leurs catalogues, par les journaux dans leurs colonnes et par les auteurs dans leurs livres. Je vous serai reconnaissant de me faciliter ma tâche en me signalant tout ce qui ferait litière des avertissements réitérés : dans les *Petites Affiches* du 10 février 1926, dans la *Bibliographie de la France* du 12 février 1926, dans la *Gazette du Palais* du 9 février 1926.

M. Descaves a terminé en commentant les travaux publiés ou annoncés sur Huysmans :

Je crois bien, a-t-il dit, que jamais le nom de notre patron n'a rayonné comme à présent. Encore un quart de siècle comme celui qui vient de s'écouler et la vie de Huysmans entrera dans la légende; elle en pousse déjà la porte dorée...

Après avoir entendu M. Pierre Lièvre, trésorier, l'assemblée a réélu, à l'unanimité, les membres de son bureau.

§

A propos de jumeaux.

Mon cher Directeur,

Plusieurs lecteurs du *Mercure* m'ont fait savoir qu'ils avaient remarqué une certaine ressemblance *jumelle*, due évidemment au hasard, entre le sujet de mon roman *Le Lion et son Jean-Fille*, que le *Mercure* a bien voulu publier (du 15 février au 15 avril) et le sujet du roman de M. José Théry, *La Famille Vauberlain*, qui lui a succédé (du 1er mai au 1er juin).

Dans mon roman, une femme ayant donné le jour à deux jumeaux, son brave homme d'oncle, un vieil original (avec qui elle a eu évidemment des rapports très intimes), s'imagine qu'il est le père de l'un des enfants, — et non de l'autre. Conséquence : il adore Emilion, méprise Emile, et cette cause bouffonne engendre des effets, d'abord comiques, enfin sérieux et même tragiques.

Dans le roman de M. Théry, une jeune fille, pourvue de deux amants, devient également mère de deux jumeaux, et la famille se persuade que chacun des deux hommes peut être le père de

l'un des enfants. Ils deviennent ainsi les « pères ennemis ». Heureusement, M. Théry, moins cruel que moi, n'a pas voulu pousser l'aventure jusqu'au drame, mais il en a tiré, d'une main légère et avec une verve charmante, la matière d'un très agréable vaudeville.

Surtout, il n'a pas oublié qu'il était avocat, — un avocat dont l'esprit ingénieux et le grand talent sont notoires. Il a donc bien montré ce qu'un pareil sujet peut offrir d'amusant et de saugrenu à l'art de la chicane. Et il n'a pas évoqué seulement le barreau et le prétoire, mais aussi la Faculté; car il a extrait du journal *Le Siècle médical* un récent article intitulé : *Peut-il y avoir des jumeaux de pères différents?* Cet article, que je viens de me procurer, donne l'opinion d'un professeur Wolff et de son confrère F. Bromann, tous deux Suédois : l'un affirme que « la possibilité d'une telle origine double pour des jumeaux bivitellins, issus de deux œufs, doit être admise », — et l'autre ne dit pas non.

Les personnages de M. Théry sont des bourgeois avisés qui savent se renseigner. Le mien, un brave gendarme en retraite, n'avait pour l'inspirer que son imagination, — et d'ailleurs, il n'aurait pu s'aider du *Siècle médical,* car l'article de celui-ci n'a paru que le 18 juin dernier (1931), alors que le manuscrit qui raconte l'histoire du Lion et de son Jean-Fille était, comme vous le savez, déposé au *Mercure* depuis 1930. Je craignais alors que mon brave Lechorgnat, supposant deux pères pour un accouchement double, ne semblât à la plupart des lecteurs un vieux toqué. Grâce aux professeurs Wolff et Bromann, grâce surtout à M. José Théry, le voilà en passe de prendre une figure de précurseur Il n'est pas, en effet, à ma connaissance, qu'avant lui le sujet en question ait été traité en littérature.

Veuillez agréer, etc... LOUIS MANDIN.

§

Les **Amis de la Prononciation française du latin** n'auront guère compris l'ironie, oh! si facile, avec laquelle M. Pierre Audiat a parlé d'eux dans un récent article de presse. M. Pierre Audiat fait l'énumération des difficultés de l'heure présente, des maux dont nous sommes menacés. Il s'étonne que, la situation étant ce qu'elle est, on puisse songer à la prononciation du latin, la question du couloir étant apparemment plus grave que celle de savoir si on dira *dominus* ou *dominous.*

Sans compter que la Société des Amis de la prononciation française du latin est antérieure aux difficultés dont parle M. Au-

diat, celui-ci ignore évidemment que la prononciation du latin est depuis longtemps discutée par les érudits et qu'elle a donné lieu à de remarquables travaux. S'est-il enquis des raisons qu'ont les membres de la société de rester fidèles à notre prononciation séculaire, l'une de ces raisons étant le danger que crée pour nous, dans nos colonies et pays de protectorat, l'introduction de la prononciation italienne?

Une personne revenant d'Orient écrit d'autre part, à la Société, qu'elle a constaté que la prononciation italienne se généralisait. Elle a, dit-elle, « touché du doigt » le danger qu'il y aurait pour nous à nous singulariser sur un point qui « touche à l'unité de l'Eglise ». Evidemment, dire *vobiscum* et non *vobiscoum* est, pour l'unité de l'Eglise, une menace contre laquelle il était temps de nous protéger. Mais quand un prêtre maronite dit la messe à sa façon, qui n'est pas la latine, et un prêtre melchite à la sienne, qui l'est encore moins, l'unité de l'Eglise est sauve. — A. BARTHÉLEMY.

§

La Société Chateaubriand a clôturé son année d'études en se réunissant le 1er juin chez la comtesse de Durfort, sous la présidence du Dr Le Savoureux.

M. Pierre de Nolhac a exposé le projet conçu par le Comité France-Italie, d'élever à Rome un monument à Chateaubriand. Le marquis de Granges de Surgères a fait connaître les originaux des lettres de Chateaubriand « marchand de bas ». La comtesse de Durfort produisit trois curieux documents provenant des archives de Combourg et relatifs à Chateaubriand émigré. M. Louis Barthou a présenté le manuscrit autographe du xxe Livre des *Martyrs* qui contient de nombreux passages inédits. La comtesse d'Andlau a fait une étude approfondie d'un documents inédit d'une importance considérable : les épreuves d'une édition abandonnée des premiers chants des *Martyrs*, avec corrections autographes; texte certainement imprimé avant le voyage d'Orient et offrant de profondes différences avec l'édition de 1809. M. Paul Jamot a parlé du peintre Granet, ami de Chateaubriand et illustrateur des *Martyrs*. Enfin Mme J. Bonnardel, MM. Chalvet et Le Savoureux ont fait circuler des exemplaires des *Martyrs* curieux par leurs illustrations ou par leur provenance.

§

Arthur Meyer et Blanche d'Antigny. — Ce n'est pas Drumont, comme nous le disions dans un précédent écho (1), qui

(1) *Mercure de France* du 1-V- 1932, pp. 760-763.

inventa la légende d'Arthur Meyer, « gigolo » de Blanche d'Antigny. Un hasard vient de nous révéler l'origine de ce potin. C'était en 1880. Dans le *Gaulois* du 31 octobre, sous le titre *Plus qu'une protestation. Une pétition!*, Meyer avait publié un article-manifeste où, entre autres choses, il déclarait : « Nous sommes aujourd'hui absolument pour la monarchie contre la République, pour le droit et la liberté contre la tyrannie et le bon plaisir. » Deux jours plus tard, le 2 novembre, un chroniqueur du *Gil Blas,* qui signait « Fromont », s'égayait des propos de ce *Chouan d'occasion :*

M. Arthur Meyer, qui était encore hier israélite et bonapartiste, annonce qu'il devient à partir d'aujourd'hui légitimiste et catholique.

On n'en était encore qu'aux escarmouches, quand le *Gaulois* du 25 novembre insérait une chronique d'Octave Mirbeau, *Fleurs et Fruits*, consacrée aux lycées qu'on se proposait d'instituer, afin de *déniaiser,* de *savantiser,* de *basbleuiser,* de *garçonniser* et de *viriliser* les jeunes filles.

On leur apprendra tout, disait Mirbeau, même la rébellion contre la famille, même l'impureté. Elles citeront Tacite, Montesquieu les jours de tristesse, Piron, Grécourt et le *Gil Blas* les jours de gaieté.

Cette petite phrase suffit à bouter le feu aux poudres. Le surlendemain, embusqué derrière les « Echos et Nouvelles », le *Diable Boiteux* (*alias* le baron *Devaux*) ajustait Arthur Meyer :

Le directeur du *Gaulois*, M. Arthur Meyer, royaliste et homme du monde de fraîche date, paraît ignorer ce que signifie le mot *pornographie.* Nous prions le défenseur de la baronne de Kaulla de consulter Littré à ce sujet; mais nous sommes étonné qu'un personnage qui a eu l'honneur d'être le secrétaire de Blanche d'Antigny connaisse si mal le dictionnaire de la langue érotique. Ce n'est pas tout, monsieur Arthur, d'être devenu homme du monde : il faudrait vous souvenir que vous avez été homme du demi-monde; nous nous en souviendrons pour vous, toutes les fois que vous manquerez de mémoire.

Le jour même, Meyer ripostait par quelques lignes, de la main de Mirbeau, vraisemblablement (2) à l'adresse du directeur du *Gil Blas :*

Un polisson sexagénaire, qui s'est fait condamner récemment en première instance et en appel à un mois de prison pour outrages à la morale publique, use du double privilège de son âge et de son indignité pour diriger contre moi, sans péril, de basses attaques. Je ne fais pas à ses injures l'honneur de m'en émouvoir. Elles valent ce que vaut la main qui les lance. Si jamais pourtant un aussi triste personnage venait à lasser mon dédain, je préviens M. Dumont, dans lequel aucun jour-

(2) Lequel trois ans plus tard tournait casaque et attaquait Meyer dans ses *Grimaces* (n° 10, 22 sept. 1883 : *Encore l'Invasion juive*).

naliste qui se respecte ne saurait plus reconnaître un confrère, que la justice correctionnelle est particulièrement redoutable pour les vieux chevaux de retour de son espèce. — A. M.

A quoi le « Diable Boiteux » répondit, de sa plus belle encre :

M. Arthur Meyer, homme du monde et demi, n'aime pas qu'on lui rappelle ses débuts dans la carrière des *lettres*. Il pousse l'aplomb jusqu'à faire le majestueux; il nous dit : « Prenez garde, vous allez lasser mon dédain. » Le dédain d'Arthur Meyer!... Nous avons eu tort, peut-être, de dire que M. Meyer avait été secrétaire d'une actrice aujourd'hui défunte. Secrétaire! Ce titre est un peu ambitieux, en effet, car il est de notoriété publique que M. Arthur Meyer ne peut pas écrire de sa main trois lignes sans y intercaler au moins onze fautes d'orthographe. M. Meyer se figure qu'il est du journalisme parce qu'il signe « A. M. » des articles qui paraissent dans son journal. Il pourra signer « A. M. » tout ce qu'il voudra, il ne sera pas plus journaliste pour cela, qu'il ne sera un Montmorency ou un La Trémoille pour avoir mis « galon d'or sur champ d'habit » dans un blason. Il refuse de nous décerner le titre de confrère!... Diantre, comme il y va! Nous lui défendons absolument cette familiarité déplacée. Confrère! Allons donc! A bas les pattes, Arthur! Nous n'avons pas gardé... le secrétariat de Blanche d'Antigny ensemble.

Arthur se le tint pour dit. Il avala la pilule et resta marqué pour la vie — et même après la mort — du blason d'homme du demi-monde. — AURIANT.

§

Le Sottisier universel

A Nantes [au cours des élections législatives françaises] le siège qui fut occupé naguère par l'Homme de la Paix, Briand, fut chaudement disputé par le pacifiste Joseph Caillaux... Nantes vota en bloc contre le pacifiste. — *Times* (Chicago), 9 mai.

Les lois et les traditions ont fait de l'honneur et de la dignité du président de la République l'honneur et la dignité de la France. C'est un crime contre l'Etat que d'imprimer des jeux de mots mettant en cause le président, ainsi que de le dénigrer sur la scène ou dans les réunions. — *Times* (Chicago), 16 mai.

NOUVELLES ATROCITÉS SOVIÉTIQUES SUR LE DNIESTER. — ...D'autre part, le jour de Pâques, les paysans, avec leurs femmes et leurs enfants, s'étaient rassemblés sur la rive droite du Dniester, pour dire en commun des prières... Mais, vers trois heures, alors que les fidèles allaient se retirer, une troupe d'environ trois cents soldats à cheval encercla la foule. Sur l'ordre de leur chef, les cavaliers chargèrent brusquement, au milieu des cris, qu'on entendit sur la rive roumaine, de l'autre côté du fleuve. — *Le Journal*, 13 mai.

Il [M. Inukaï] fait face à l'assassin, répétant, lui aussi : « Frappe, mais écoute! » Et, comme dans l'antiquité, les meurtriers n'ont pas voulu l'entendre. ...Deux mille ans après Jésus-Christ, les réactions brutales sont les mêmes que mille ans avant. — SAINT-BRICE, *Le Journal*, 17 mai.

Les *Basler Nachrichten* signalent un article de la *Saturday Evening Post* sur le système de fortifications adopté par la France sur sa frontière orientale. Conçu par le général Weygand, complété et exécuté par le général Maginot, mort récemment, ce système comprend divers éléments. — *Journal de Genève*, 24 mai.

Le croiseur « Algérie » a été lancé au milieu d'une foule nombreuse. — (Titre d'un article), *Figaro*, 22 mai.

En feuilletant les journaux du commencement du quatorzième siècle, nous trouvons que « *le Chien de Montargis* ou *la Forêt de Bondy*, mélodrame historique en trois actes, par Guilbert de Pixérécourt », fut joué pour la première fois à Paris, sur le théâtre de la Gaîté, le mardi 18 juin 1814. — *Le Temps*, 31 mai.

Le désarmement doit être proportionnel au besoin de défense de chaque nation. — (Titre d'articles.) *Le Journal*, 20 avril.

Les funérailles de M. Paul Doumer. — A 9 h. 25, le cortège débouche sur les toits. — *Stamboul*, 13 mai.

Le cortège se formera à l'Elysée pour se rendre à Notre-Dame, ensuite au Panthéon, où il sera inhumé. — *Le Matin*, 8 mai.

§

Publications du « Mercure de France ».

L'Eglise catholique en France, par XXX. Volume in-16 double couronne, 12 francs.

Œuvres de Louis Pergand, I, *De Goupil à Margot*. Volume in-8 écu sur beau papier (Bibliothèque choisie), 25 francs. Il a été tiré : 11 exemplaires sur vergé d'Arches, numérotés à la presse de 1 à 11, à 80 francs; 33 exempl. sur vergé pur fil Lafuma. numérotés de 12 à 44, à 60 francs.

TABLE DES SOMMAIRES

DU

TOME CCXXXVI

—

CCXXXVI N° 814. — 15 MAI.

CCXXXVI N° 815. — 1er JUIN.

CCXXXVI N° 816. — 15 JUIN.

Le Gérant : **A. VALLETTE.**

Typographie Firmin-Didot, Paris. — 1932.

NFORMATIONS FINANCIÈRES

Société générale pour favoriser le développement du Commerce et de ndustrie en France. — L'Assemblée Générale des Actionnaires s'est tenue le avril, sous la présidence de M. Joseph Simon.

Le rapport du Conseil signale que la France a ressenti les effets de la crise qui a atteint avement les autres pays, et qui a provoqué, au cours de l'année, de profondes perturtions financières et monétaires. Il relate, notamment, que l'ampleur exceptionnelle des fficultés mondiales est imputable, pour une large part, à l'abus des crédits extérieurs op libéralement consentis et utilisés à des fins stériles ou à un développement artificiel la production.

Les banques françaises ont su heureusement résister à ces entraînements; en ce qui ncerne la Société Générale, ses engagements avec l'Etranger ont été limités à des édits purement commerciaux dont le volume a même été ramené au-dessous du niveau rmal des échanges, de sorte que les moratoires de l'Allemagne et des pays de l'Europe ntrale, ainsi que la dépréciation de la livre sterling, n'ont eu pour elle que des répercussions pratiquement nulles.

Dans ces circonstances difficiles, et sans se départir de la double et indispensable préocpation de liquidité et de sécurité, l'Etablissement a continué à accorder les crédits llicités par la clientèle toutes les fois où ils ont paru justifiés et suffisamment garantis.

Le bilan soumis à l'Assemblée témoigne de cette préoccupation. Sa caractéristique essenlle est l'augmentation de la Caisse qui passe de 1.284 millions à 3.431 millions

Les bénéfices de l'exercice 1931 s'élèvent à Frs. 64.269.878,30 sur lesquels l'Assemblée décidé de prélever 3 millions au profit de la Réserve qui se trouvera ainsi portée à 0 millions.

Le dividende a été maintenu à Frs. 45, par action non libérée et Frs. 57,50 par action bérée.

Un acompte de Frs. 10 nets ayant été mis en paiement le 16 novembre dernier, le lde sera mis en paiement le 17 mai prochain, sous déduction des impôts.

Cette répartition permettra de reporter à nouveau une somme de Frs. 1.011.391,72 qui, inte au reliquat des exercices précédents, formera un solde disponible de Frs. 26.913.014,64.

Les réserves et le report à nouveau de l'Etablissement atteignent ainsi un total de 7 millions.

L'Assemblée a nommé Administrateur M. Taffineau et renouvelé pour 5 ans les mandats pirés de MM. Simon, Charpentier et Crozier .Elle a, en outre, renouvelé pour 3 ans lui de M. Verstraete en qualité de Censeur.

Le rapport rappelle que pour remplacer M. André Homberg qui a manifesté, en raison son état de santé, le désir de résigner ses fonctions de Président, le Conseil a désigné Joseph Simon, ancien Directeur Général et Vice-Président de l'Établissement.

Crédit Lyonnais. — Les actionnaires du Crédit Lyonnais se sont réunis en Assemée générale ordinaire à Lyon le 28 avril 1932, sous la présidence du baron Brincard, ésident du Conseil d'administration.

Toutes les résolutions proposées par le Conseil d'administration ont été adoptées à l'unamité.

Le dividende a été fixé à 100 francs par action A et 33 fr. 33 par action B.

MM. Roger Lehideux et Lucien Rolland d'Estape, administrateurs sortants, ont été élus et la nomination de M. Georges Goy, comme administrateur, a été confirmée.

Quitus a été donné de la gestion de M. Louis Macé, administrateur, décédé.

MM. Forquenot de la Fortelle, P. de Gretry, Georges Tresca et le comte Baguenault de chesse ont été nommés commissaires pour un an.

Comptoir National d'Escompte de Paris. — L'assemblée ordinaire, tenue le avril sous la présidence de M. Paul Boyer, a approuvé les comptes de l'exercice clos le décembre 1931 faisant apparaître un solde créditeur de 44 millions 133.175 francs.

L'assemblée a fixé la répartition, pour l'exercice 1931, à 50 francs par action.

Un acompte de 20 francs ayant été distribué le 31 janvier dernier, le solde, soit francs par action, sera payé à partir du 31 juillet sous déduction des impôts.

La répartition de 10 fr. 4376 par part de fondateur sera payable, également sous déducn des impôts, à partir de la même date du 31 juillet.

Le solde disponible, après approbation des comptes de l'exercice, soit 249.056 francs, est puté au solde non distribué des exercices précédents, s'élevant à 23.213.677 francs, ce qui rtera à 23.462.734 francs le montant reporté à nouveau au compte des actionnaires.

Banque de Paris et des Pays-Bas. — L'assemblée générale du 12 avril a fixé le ontant du dividende pour l'exercice 1931 à 60 francs par action, sur lesquels un acompte 25 francs a été payé le 23 décembre 1931, et a décidé que le solde, soit 35 francs, rait payé, à partir du 25 avril 1932, sous déduction des impôts établis par les lois en gueur. En conséquence, la somme de 35 francs formant le complément du dividende est yable depuis le 25 avril 1932, à raison de : 31 fr. 80 par action nominative, 28 fr. 32 r action au porteur, contre remise du coupon n° 110, à Paris, au siège social, 3, rue Antin, et au change du jour sur Paris, aux succursales de la Banque de Paris et des ys-Bas, à Amsterdam, à Bruxelles, à Genève.